

NERTO

NOUVELLE PROVENÇALE

PAR

FREDERIC MISTRAL

AVEC

LA TRADUCTION FRANÇAISE EN REGARD



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^o

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1884



NERTO

NERTO

NOUVELLO PROUVENÇALO

PÈR

FREDERI MISTRAL

EMÉ

LA TRADUCIOUN FRANCESO VIS-A-VIS

Lou Diable porto pèiro.

PROUVÈRBI.

PARIS

LIBRARIÉ HACHETTE E C^{ie}

79, BALOUARD DE SANT-GERMAN, 79

1884

Reservo di dre de traducioun e de proupieta

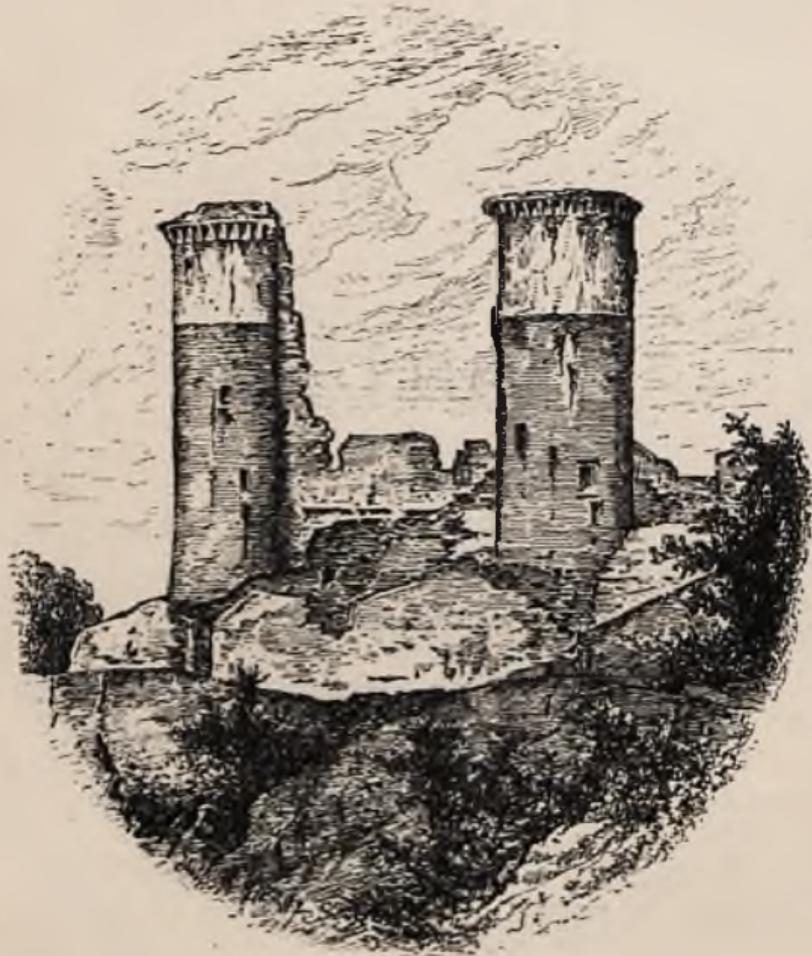
BIBLIOTHECA
UNIV. JAGIELL.
CRACOVENSIS

B 510555

Biblioteka Jagiellńska



1001384889



RUINES DE CHATEAU-RENARD

PROULOGUE



A MA MOUÏÉ

PROLOGUE



A MA FEMME

PROULOGUE

Lou Diable porto pèiro

D'escalabra sus lis auturo
Emé la faisso à la centuro
E de canta, lou péu au vènt,
Lou pitre nus, li bras mouvènt,
Mi bèu leitour, acò 's coucagno,
Quand lou matin emé l'eigagno
Escarrabihon e fan gau.
Mai dóu soulèu quand lou fougau
Vai prene amount la davalado,
Lis estrambord e li gisclado
Molon souto lou jour de Diéu.

Dounc, vous estounés pas se iéu,
Ligant à l'aise ma gavello,
Vous conte vuei uno nouvello

PROLOGUE

Le Diable porte la pierre.

De gravir sur les cimes
Avec la ceinture aux reins
Et de chanter, les cheveux au vent,
La poitrine nue, le geste animé,
Amis lecteurs, c'est pain bénit,
Quand le matin et la rosée
Émoustillent les illusions.
Mais quand le foyer du soleil
Va prendre là-haut la descente,
Les transports et les cris éclatants
Se calment sous le jour de Dieu.

Donc, ne vous étonnez pas si,
Liant ma javelle à mon aise,
Je vous conte aujourd'hui une nouvelle

En vers galoi e famihié.
 Dins lou Camin dis Abeié,
 Au clar païs de la Tarasco,
 A Mount-Majour, au Trau di Masco,
 L'ai acampado, a passa tèms,
 E messo en rimo aquest printèms.

Emai lou Diable ié figure,
 Mi bèus ami, vous assure
 Que vole ni fantaumeja,
 Ni me trufa, ni galeja.
 Li bràvi gènt de la coustiero
 M'an fa la causo vertadiero :
 Mai lou publi, vuei, i'es de fèr
 Quand es questioun de Lucifèr ;
 E forço mounde, que lou Diable
 Tiro deja 'mé soun rediable,
 Riran o devendran mourru,
 Se ié parlas dóu Banaru.

Mai que i'enchau, à Mèste Moucho,
 La pichouneto escaramoucho
 Que ié fasèn en lou negant !
 L'empacho pas, lou vièi bregand,
 D'èstre darrié la catouniero

En vers joyeux et familiers.
Dans le Chemin des troupeaux transhumants¹,
Au clair pays de la Tarasque,
A Montmajour, au Trou des Masques,
Je l'ai recueillie autrefois
Et je l'ai rimée ce printemps.

Bien que le Diable y joue un rôle,
Mes beaux amis, je vous assure
Que je ne veux ni lutiner,
Ni me moquer, ni persifler.
Les braves gens du voisinage
M'ont donné la chose pour vraie :
Mais, de nos jours, exhiber Lucifer
Est une étrangeté pour le public ;
Et tels et telles, que le Diable
Tire déjà avec son croc,
Riront ou deviendront maussades,
Si vous leur parlez du Cornu.

Au reste, qu'importe à « Maître Mouche² »,
La guerre minuscule
Que lui fait notre négation !
Empêche-t-elle le vieux brigand
De se tapir à la chatière

E de cala si bouirouniero.
 Amo bèn mai que lou neguen
 E que tranquile nous riguen !
 Amo bèn mai que l'ome visque
 A touto zuerto em'à tout risque !
 Que, d'aquéu biais, lou paure fòu
 Nado tout dre vers lou revòu.

Crèire, coundus à la vitòri.
 Douta, vaqui l'endourmitòri
 E la pousoun dins lou barriéu
 E la lachusclo dins lou riéu.
 Un cop que l'aigo es enchusclado,
 Lou pèis se pren à garbelado,
 E, quand lou pople a perdu fe,
 L'infèr abrivo si boufet.

M'anas crida, d'eici lou vese,
 Que de la sciènci lou lavese
 A bugada tout lou curun
 E tout lou lais dóu vièi ferun.
 Me dirés pièi que la lumiero,
 De si clapas, de si ramiero
 A descasa li Matagot...
 Eh ! pàuri nèsci ! mai Gringot,

Et de tendre ses nasses ?
Mais il est charmé qu'on le nie
Et qu'on s'égaie tranquillement !
Il est charmé que l'homme vive
A tout hasard et à tout risque !
Car le pauvre fou, de la sorte,
Nage tout droit au tourbillon.

Croire, conduit à la victoire.
Douter, voilà le narcotique
Et le poison dans le baril
Et l'euphorbe dans le ruisseau.
Une fois l'onde empoisonnée,
Le poisson se prend par corbeilles,
Et quand le peuple a perdu foi,
L'enfer active ses soufflets.

Vous allez me crier, je le vois d'ici,
Que la chaudière de la science
A lessivé toutes les effondrilles,
Tout le dépôt du vieux monde sauvage.
Vous me direz que la lumière,
De leurs terriers, de leurs taillis
A débusqué les Chats sorciers...
Pauvres naïfs ! mais le Malin ³,

Au pèd de l'Aubre de la Sciènci,
 Nous esperavo emé paciènci
 Despièi Adam! Pensas-ié bèn :
 Es lou cabiscòu di sabènt.

Basto, d'espeirega la draio
 Ounte, doulènt, l'ome varaio,
 De plus manja lou pan tant brun
 E de sourti dóu mascarun,
 Dóu pequinage e dóu mau-viéure,
 Acò, segur, es un deliéure.
 Mai es pas tout : coume disié
 Un sage rèi moun davancié,
 Tant que veirai la creaturo,
 Pèr uno lèi de sa naturo,
 Naisse, trachi, pièi toumba flour,
 E pièi mouri dins la malour,
 Iéu vers plus auto deliéuranço
 Enaurarai moun esperanço,
 Car d'eiçavau la verita
 Es que tout n'es que vanita.

Qu'es aquest mounde? Uno escoumesso
 Entre lou Crist de la proumesso
 E lou Demòni renegat

Au pied de l'Arbre de la Science,
Nous attendait patiemment à l'affût
Depuis Adam ! Pensez-y bien :
Il est le premier des savants.

Bref, d'ôter les pierres du chemin
Où l'homme, souffreteux, vacille,
De ne plus manger le pain si brun,
Et de sortir de la poussière noire,
De la misère et du mal-être,
Certes, c'est une délivrance.
Mais ce n'est pas tout : comme disait
Un sage roi mon devancier,
Tant que je verrai la créature,
De par la loi qui lui est naturelle,
Naître, croître, puis défleurir,
Et puis mourir dans la douleur,
Moi, vers libération plus haute
J'élèverai mon espérance,
Car la vérité d'ici-bas,
C'est que tout n'est que vanité.

Qu'est-ce que ce monde ? Une gageure
Entre le Christ de la promesse
Et le Démon, ce renégat

Qu'a fa lou mau e lou pecat.
 Lou Diable es fin : quand jogo, jogo,
 E pren li carto qu'an la vogo...
 Perd, jogo mai. I'a milanto an
 Que fai rampèu à Diéu. Antan,
 Quand s'ourdiguè la grand partido,
 Emé li roco estrementido
 Que se derrabon di coulet —
 Jougavon, dison, i palet;
 E, se quaucun lou vòu pas crèire,
 Au Leberoun pòu ana vèire
 La pèiro tracho pèr Satan...
 Aquelo lucho de Titan,
 Jujas que fugue terminado ?
 Es tout-bèu-just entamenado.

Lou Diable es un coumpaire gai.
 Au mes d'abriéu, sus lou margai
 Cerco li danso fouligaudo.
 Lis escoundudo, la man caudo,
 Lou jo d'amago-que-tu-l'as,
 Fauto de mies, ié fan soulas.
 Lou galoubet, la carlamuso,
 Acò l'atiro, acò l'amuso ;
 E quand brounzino lou vióloun,

Qui fit le mal et le péché.
Le Diable est fin : lorsqu'il joue, il joue,
Et il prend les cartes en vogue...
Perd-il, il joue encore. Voilà des milliers d'années
Qu'il fait renvi à Dieu. Jadis,
Quand la grande partie s'engagea,
Avec les roches ébranlées
Qui se détachent des collines
Ils jouaient, dit-on, aux palets;
Et, si quelqu'un se refuse à le croire,
Qu'il aille voir dans le mont Léberon
La pierre lancée par Satan...
Et cette lutte titanesque
Est terminée, à votre avis?
Elle est à peine commencée.

Le Diable est un gai compagnon.
Au mois d'avril, sur l'ivraie verte,
Il cherche les danses folâtres.
La cligne-musette, la main chaude,
Le jeu de cache-cache-mitoulas,
Faute de mieux le divertissent.
Le galoubet, la musette,
Cela l'attire, cela l'amuse;
Et quand murmure le violon,

Vèn escouta de-rebaloun.

Lou Diable es uno bono-voio :

Amo lou rire, amo la joïo,

Li mourescado e lou bousin ;

Lou Diable amo li bon couissin,

L'oudour di roso e de la nerto,

Li bèlli raubo entre-duberto

E l'arrouganço dóu jouvènt

Que marcho emé la tèsto au vènt.

Mai lou mai qu'amo es la jouguino,

Que fai, messiés, toumba d'esquino

Li plus valènt e li plus fier

Dins li flamasso de l'infèr ;

Lou jo que fai li renegaire,

Que fai li gus, li fournicaire,

Li fenat, li manjo-proufié,

Lis araca, lis estafié ;

Lou jo que meno i draïo gaücho,

Au precepice, à la desbaücho ;

Lou jo que fai descrestiana,

Que fai, sus lis oustau rouïna,

Crèisse l'ourtigo e la caüssido,

Lou jo que fai li parricido !

Galant leitour, dins tout acò,

Il vient écouter en rampant.
Le Diable est une bonne pièce :
Il aime le rire, il aime la joie,
Les mascarades et le vacarme ;
Le Diable aime les bons coussins,
La senteur des roses et du myrte,
Les belles robes entr'ouvertes
Et l'arrogance de la jeunesse
Qui marche la tête à l'évent.
Mais ce qu'il préfère, c'est le jeu,
Qui fait tomber à la renverse
Les plus vaillants, les plus superbes,
Dans les grandes flammes d'enfer ;
Le jeu qui engendre les blasphèmes,
Qui fait les gueux, les fornicateurs,
Les sacripants, les parasites,
Les usuriers, les mauvais drôles ;
Le jeu qui mène aux voies obliques,
Au suicide, à la débauche ;
Le jeu qui déchristianise,
Qui fait, sur les maisons ruinées,
Croître l'ortie et le chardon,
Le jeu qui fait les parricides !

Gentils lecteurs, cependant,

Me sarié grèu que sus-lou-cop
Anessias prene l'escaufèstre :
S'es fin, lou moustre, es pas lou mèstre ;
E pèr aquéu que vòu lucha,
I'a toujour biais de lou chaucha.
Vous souvèn pas de la sourneto
Que nous fasié la menineto ?
Quand bastiguè lou Pont dóu Gard,
Lou prefachié dóu mau regard
S'èro reserva pèr soun comte
La proumiero amo, dis lou conte,
Que passarié sus lis arcas.
Pèr se tira dóu marrit cas,
Lou tour es devengu célèbre,
Ié bandiguèron uno lèbre.
Lou Diable, que tenié d'à ment,
Mando lis arpo vitamen ;
Mai pensas-vous un pau sa tufo,
Entre counèisse qu'es la trufo !
De la maliço que n'aguè,
Sus la muraio l'empeguè.
Contro lou pont se vèi encaro.

Ah ! lou couquin ! rèn lou mascaro,
Rèn lou rebuso : garavai

Je ne voudrais pas que du coup
Vous fussiez pris de trop d'alarme :
Le monstre est fin, mais il n'est pas le maître ;
Et pour celui qui veut lutter,
Il est toujours un moyen de le vaincre.
Ne vous souvient-il pas de la sornette
Que nous faisait la bonne aïeule ?
Lorsqu'il bâtit le Pont du Gard,
L'entrepreneur au mauvais œil
S'était réservé pour salaire
La première âme, dit le conte,
Qui passerait sur les grands arcs.
Pour se tirer du vilain cas,
Le tour est devenu célèbre,
On lâcha devers lui un lièvre³.
Le Diable, qui était aux aguets,
Lance les griffes aussitôt ;
Mais figurez-vous sa grimace,
Dès qu'il se reconnaît la dupe !
De la colère qu'il en eut,
Il le plaqua sur la muraille.
Contre le pont on peut le voir encore.

Ah ! le coquin ! rien ne le noircit,
Rien ne le rebute : semer le trouble

E mal-ourdit es soun travai
Coume lou ratun pèr li gàrri.
Cavo lou sòu, coto lou càrri,
Bat lou lapoun, mòu lou guespié ;
Vague, emé si marrit papié,
D'estubassa la lèi divino !
Mai lou soulèu found la plouvino,
E sus lou pont souleio e plòu,
E cour lou Diable au degoulòu.
Ço que semblavo de messorgo,
Lou nivoulun de la fatorgo,
A verita souvènt respond :
Riboun-ribagno es dre lou pont,
E l'Esperit que s'encoulobro
Pèr lou Segnour a fa manobro.
Raio, soulèu ! Sian emé Diéu !
Dono, aparas vòsti faudiéu.

Et fomenter le mal, c'est son travail,
Comme ronger celui des rats.
Il mine le sol, il enraye le char,
Il agite la boue, il remue le guêpier ;
De ses maudites paperasses
Il enfume la loi divine !
Mais le soleil fond la brouée,
Soleil et pluie criblent le pont ⁶,
Et le Diable court à l'abîme.
Ce qui ressemblait à mensonge,
Le nuage léger du mythe,
Répond souvent à vérité :
Malgré tout, le pont est debout,
Et l'Esprit de révolte a charrié les pierres
Pour l'édifice du Seigneur.
Brille, soleil ! Nous sommes avec Dieu !
Dames, tendez vos tabliers.

NOTES DU PROLOGUE

1. Le Chemin des troupeaux transhumants (*lou Camin dis Abeié*), voie antique suivie par les troupeaux d'Arles qui vont passer l'été dans les Alpes. Montmajour (*Mount-Majour*), ancienne abbaye de bénédictins, près Arles. Le Trou des Masques (*lou Trau di Masco*, la grotte aux sorcières), excavation du rocher d'Avignon.

2. Maître Mouche (*mèste Moucho*, maître Tison), un des noms populaires du diable. Rabelais a dit : « Plus fin que maistre Mousche ».

3. Le Malin (*Gringot*), autre nom populaire du diable, dérivé de *grègo*, grec.

4. Qu'il aille voir, dans le mont Léberon, la pierre jetée par Satan (*au Leberoun pòu ana vèire la pèiro tracho pèr Satan*). Dans plusieurs localités de Provence, particulièrement dans la montagne du Léberon, près Robion (Vaucluse), des roches détachées ou d'anciens dolmens portent le nom de *Palet dóu Diable* et sont attribués par les légendes à une partie de palet qui aurait eu lieu entre Dieu et Satan au commencement du monde.

5. On lâcha devers lui un lièvre (*ié bandiguèron uno lèbre*), allusion à la légende du Pont du Gard dont la construction, ainsi que celle de plusieurs autres ponts romains, est attribuée au diable. Le « lièvre du Pont du

Gard » est un motif de sculpture qu'on voit sur une paroi du monument.

6. Soleil et pluie criblent le pont (*e sus lou pont souleio e plòu*), allusion à une cantilène enfantine :

*Plòu, plòu, souleio
Sus lou pont de Marseio,*

qui a inspiré à Paul Arène la délicieuse romance provençale :

*Lou vieiounge plouro,
Nàutri cantavian,
Mascara d'amouro
Coume de bóumian :
Cantavian Marseio
Que sus un pont nòu
Ié plòu e souleio,
Ié souleio e plòu.*

Voyez l'*Armana prouvençau* de 1872.

NERTO

I

A SA GÈNTO MAJESTA

DONO EISABÈU DE ROUMANIO

MESTRESSO EN JO FLOURAU

NERTE

I

A SA GRACIEUSE MAJESTÉ

LA REINE ÉLISABETH DE ROUMANIE

MAITRESSE ÈS JEUX FLORAUX

LOU BAROUN

Castèu-Reinard emé si tourre
Alin banejo au front d'un mourre.
Mai lou castèu qu'es vuei au sòu
Sènso merlet ni pourtissòu,
Emé li clot de ferigoulo,
De sàuvi-blanco e d'espargoulo
Que ié flourisson au printèms
Au-liò di damo d'autre-tèms,
Emé lou limbert que varaio
Sus quàuqui rouino de muraio,
Dóu tèms que l'auro i pinatèu
Canto en musico, lou castèu,
Emé si tourre courounado
Que mestrejavon l'emplanado,
Alor, aussant à l'ourizoun

LE BARON

Château-Renard dresse au lointain ses tours,
Comme deux cornes, au front d'un mamelon¹.
Mais le château qui est aujourd'hui à terre,
Sans portes ni créneaux,
Avec les touffes de thym,
De phlomis blanche et de pariétaire
Qui y fleurissent au printemps
Au lieu des dames de jadis,
Avec le lézard vert qui rôde
Sur quelques pans de murs en ruines,
Tandis que le vent dans les pins
Chante en musique, le château,
Avec ses tours couronnées
Qui maîtrisaient la vaste plaine,
Alors, élevant à l'horizon

Li tres pougard de soun blasoun,
 Èro enca fièr souto la capo
 Dóu soulèu : regnavon li Papo.

Pons, lou segnour tant pouderous,
 Es dins soun lié, li man en crous,
 Adoulenti. Contro l'espoundo,
 Nerto, soun eiretiero bloundo,
 Es assetado que n'a siuen.
 Pereilavau, de liuen en liuen,
 Souto l'envans de la bastiho,
 Un cavalin s'entènd qu'endiho.
 — Paure Roubin! dis lou malaut
 En aubourant lis iue en aut,
 Sones toun mèstre! mai, pecaire,
 Sus lis estriéu l'auras plus gaire! —

E n'a pas tort, ma fe de Diéu!
 Lou rèi di mège, lou judiéu
 En Mourdakai, que, sus sa miolo,
 Descènd eila dins la draiolo,
 Adès, a di brandant lou front :
 Acò 's un mau que sara long.

Pèr li fenèstro embessounado

Les « trois poignards » de son écu,
Était encore fier sous la cape
Du soleil : les Papes régnaient.

Pons, le seigneur très puissant,
Est dans son lit, les mains en croix,
Cloué par la souffrance. Dans la ruelle,
Nerte, son héritière blonde²,
Le soigne, assise au bord du lit.
Par là-bas, de loin en loin,
Sous le hangar de la bastille
On entend hennir un cheval.
— « Pauvre Robin ! dit le malade
En portant les yeux au plafond,
Tu appelles ton maître ! mais, hélas !
Tu ne l'auras plus guère sur les étriers. »

Et il n'a pas tort, je vous jure !
Le roi des médecins, le juif
Sire Mardochée, qui, sur sa mule,
Descend là-bas dans le petit chemin,
A dit tantôt, hochant la tête :
C'est là un mal qui sera long.

Par les fenêtres géminées

Alegramen la matinado
 Se vèi lusi, clarificant
 Aquéu que jais sus lou brancan,
 Dóu subre-cèu la cubertouiro
 E li supèrbi paradouiro
 De courdouan. Mai l'aut baroun
 Sènt que n'en fara pas soun proun;
 E tout-d'un-cop, d'uno voues rudo
 E rauquihouso e sournarudo,
 Bouto deforo li varlet,
 E 'mé sa fiho tout soulet,
 Èu se counfèssò de sa vido :

— Ma fiho, dis, Diéu me counvido
 A coumparèisse au tribunau
 Que sis arrèst soun eternau,
 E d'un segren qu'ai sus lou pitre
 Fau que te duerbe lou chapitre.
 O Crist, o Crist, renègo-me !
 Mai que Judas, mai que Maumet
 Ai merita l'infèr que bramo,
 Car de moun sang ai vendu l'amo !
 Ah ! pauro bello ! talamen
 Es negre, ve, moun trahimen
 Qu'à tout perdoun iéu siéu relòpi !

La matinée joyeusement
Se voit luire, éclairant
Celui qui gît sur le brancard,
Le baldaquin du ciel-de-lit
Et les tapisseries superbes
De cuir de Cordoue. Mais le haut baron
Sent qu'il n'en relèvera pas ;
Et tout à coup, d'une voix rude,
Enrouée, caverneuse,
Il met les valets à la porte,
Et, resté seul avec sa fille,
Il fait la confession de sa vie :

— « Ma fille, dit-il, Dieu m'invite
A comparaître au tribunal
Dont les arrêts sont éternels,
Et d'un chagrin qui m'opprime le cœur
Je m'en vais t'ouvrir le chapitre.
O Christ, ô Christ, réprove-moi !
Plus que Judas, plus que Mahomet
J'ai mérité l'enfer qui hurle,
Car de mon sang j'ai vendu l'âme !
Ah ! pauvre belle ! vois-tu,
Ma félonie est tellement noire,
Qu'à tout pardon je suis rebelle !

I'aura trege an pèr sant Estròpi,
Un jour, Isnard de Mourmeiroun
Nous acampè, quàuqui baroun,
Pèr courseja de sa gareno
Li loup de Ramoun de Tureno :
Sabes ? aquéu grand arlandié,
Tacan de pas, crèbo-moustié,
Que dins soun courre tirassavo
Sang e coumbour e que passavo
Sus li bastido e li castèu
Tau que li pivo d'un rastèu.
Au founs di vau e sus li crestò,
Emé l'espaso e l'aubaresto
Quand se fuguè proun bataia,
Que li Touchin escoubiha
Aguèron pres la despartido,
A Bacalan, dins sa bastido,
Isnard nous regalè nòu jour.
Toui li matin jusqu'à miejour,
En tournefant courrian la bago
O crousavian au prat la dago.
Après, venian nous entaula,
E l'ipoucras ferigoula
Rajavo dins li got à rounfle.
Pièi dóu festin uno fes gounfle,

Il y aura treize ans, vienne la Saint-Eutrope,
Un jour, Isnard de Mormoiron
Nous réunit, quelques barons,
Pour chasser de son parc
Les loups de Raymond de Turenne³ :
Tu sais ? ce grand pillard,
Ce détrousseur, enfonceur de moûtiers,
Qui, dans ses incursions, traînait
Le meurtre et l'incendie et qui passait
Sur les bastides et les châteaux
Tel qu'un râteau aux dents de fer.
Au fond des vallées et sur les crêtes,
Avec l'arbalète et l'épée
Lorsqu'on eut bataillé à force,
Que, balayés par nous, les Tuchins⁴
Se furent dispersés,
A Bacalan, dans sa bastide,
Isnard nous fétoya neuf jours.
Tous les matins jusqu'à midi,
Nous courions la bague au tournoi
Ou nous croisions la dague au pré.
Ensuite on se mettait à table,
Et l'hypocras aromatique
Coulait à flots dans les gobelets.
Puis, à l'issue des festins plantureux,

Li sequin d'or sus lou bardat,
 Zóu! se jougavon i tres dat.
 Quand la fourtuno vòu pas rire!
 Virè pèr iéu de mau en pire :
 M'avien segur enlabrena...
 Mai dóu fin founs vai t'entourna!
 Jouguère à mort, e perdeguère,
 An! tout ço qu'escoumeteguère.

Entre vounge ouro e miejo-niue,
 Emé la nèblo dins lis iue,
 Dounc m'enveniéu dins la mountagno.
 Ai! Diéu! tubavo la castagno!
 Aviéu perdu tout ço qu'aviéu.
 Despoudera, mai mort que viéu,
 Errant coume un escapamunte,
 M'entravessère sai pas mounte.
 Aviéu perdu moun esparvié,
 Moun cavalin, mis óulivié,
 Moun mantèu rouge de Flourènço,
 Tóuti mis isclo de Durènço,
 Moun devens de Castèu-Reinard,
 Moun noble escut à tres pougard,
 Li jouièu de ta maire morto,
 Li ferrou de darrié la porto...

Les sequins d'or, sur le pavé de dalles,
En avant ! se jouaient aux trois dés.
Quand la fortune est d'une humeur maussade !
Elle tourna pour moi de mal en pis :
On m'avait à coup sûr fasciné...
Mais du fond de l'abîme remonte, si tu peux !
Je jouai effrénément, et je perdis,
Bref, tout ce que je mis en gage.

Entre onze heures et minuit,
Avec un brouillard dans les yeux,
Je m'en retournais donc par la montagne.
Ah ! Dieu ! ma tête bouillonnait !
J'avais perdu tout mon avoir.
Désespéré, plus mort que vif,
Errant comme un forcené, je vins
Me fourvoyer dans je ne sais quelle traverse.
J'avais perdu mon épervier,
Mes chevaux, mes oliviers,
Mon manteau rouge de Florence,
Toutes mes îles de Durance,
Mon défens de Château-Renard,
Mon noble écu aux trois poignards,
Les joyaux de ta mère morte,
Les verrous de ma porte même...

Noun me restavo que l'afront
Emé la crous qu'ai sus lou front.
E coume un vòu de tavan negre
Que s'óupilavon à me segre
En m'esfraiand de soun vounvoun
E 'n me fouitant emé si bound,
Tóuti li marrìdi pensado
Me cousseguien de si lançado :
Noble espóuti, vai te nega !
Vai, jougueiras, te derrouca !
Lou cativié, la fam, l'óumorno,
Avau t'espèron, e l'escorno
Deman vai t'escupi dessus.
Baroun rouina, sies nus e crus !
Mai s'au camin, pèr aventuro,
Emé soun or à la centuro,
Anavo aqui passa 'n marchand !
Quau lou sauprié ? i'a res au champ...
Ah ! ié parti dessus, ferouge,
E lou sauna coume un anouge !...
Ai ! malurous ! e moun enfant !...
Oh ! pièi lou loup sort, quand a fam...
Vèngue lou Diable emé d'arbiho,
E ié vendrai, se fau, ma fiho !

Il ne me restait que la honte
Avec la croix de mon baptême sur le front.
Et comme un essaim de taons noirs,
Acharnés à me suivre
En m'effrayant de leur bourdonnement
Et en me fouettant de leurs bonds,
Toutes les pensées malfaisantes
Me poursuivaient de leurs élancements :
Noble dépenaillé, va te jeter à l'eau !
Joueur maudit, va donc te dérocher !
L'ignominie, la faim, l'aumône
T'attendent là-bas, et l'affront
Va dès demain cracher sur toi.
Baron ruiné, te voilà nu !
Mais sur la route, par hasard,
Avec son or dans la ceinture,
Si un marchand allait passer par là !
Qui le saurait ? il n'y a personne aux champs...
Ah ! se lancer sur lui, farouche,
Et le saigner comme un mouton !...
Aïe ! malheureux ! et mon enfant !...
Oh ! le loup sort, après tout, quand il a faim...
Vienne le Diable avec de la pécune,
Et, s'il le faut, je lui vendrai ma fille ! »

— Paire, cridè l'enfant, ai pòu !
Vèndre sa fiho, se se pòu !

— O, cridè Pons, me pos maudire,
Car entre avé, dins moun delire,
Lança lou mot de vendesoun,
Ve, n'ai enca la frenisoun,
Avau entènde uno renado
Em'uno longo cracinado
Que sabiéu pas d'ounte venié.
P'avié 'n gros nivo que tenié
Tout lou trescamp dins la soumbruro.
Subitamen de la negruro
La luno sort, e davans iéu
Vese, dins l'aire soutourniéu,
Uno grand rodo que viravo
E que soun ciéucle souloumbravo
Belèu cent cano pèr lou sòu.
D'ïue mai lusènt que dous crusòu,
Lou cors acilin, redo la garro,
E di dous bras butant la barro,
Un persounage mau-carous
Fasié rena l'engen afrous.

— T'an dounc rascla coume un pelègre ?

— « Père, cria l'enfant, j'ai peur !
Vendre sa fille, est-ce possible ! »

— « Oui, tu peux me maudire, cria Pons,
Car à peine, dans mon délire,
J'avais lancé le mot de vente,
J'en ai encore le frisson,
J'entends là-bas un grincement,
Puis un craquement prolongé
Dont l'origine m'était inexplicable.
Un nuage énorme tenait
Dans la sombreur toute la lande.
Du noir soudainement
La lune sort, et devant moi,
Je vois, dans l'air sinistre,
Une grande roue qui tournait,
Couvrant de l'ombre de son cercle
Peut-être cent *cannes* de terre.
Les yeux brillants comme deux lampes,
Le corps penché, la jambe raide,
Et des deux bras poussant la barre,
Un personnage de mauvaise mine
Faisait grincer l'engin affreux.

— « On t'a donc râclé comme un gueux ?

Me vèn aquest d'un toun alègre,
 Ah ! moun ami, quau jogo perd. .
 Mai pèr un gouapo qu'es dubert
 Plago d'argènt es pas mourtalo. —

E 'n me trasènt de resoun talo,
 Lou barrejaire trufandié
 Toujours viravo au pous roudié...
 Mai l'esfraiouso pouso-raco,
 Sacrepabiéu ! vaqui que raco,
 A bèu rajòu, à gros mouloun,
 Li sequin d'or e li doubloun
 Que cascaiavon à la luno...
 Sènte moun sang que revouluno.

— Aquelo terro que trepas,
 Me dis, regardo, es un clapas
 D'or e d'argènt : oh ! la machino !
 Se jamai l'ome l'imagino,
 Fara, se vòu, la barbo à Diéu !...
 Eh ! bèn, pachan ? Tout acò 's tiéu,
 E dins trege an iéu vène querre
 Ta genituro... — Pourgiguère,
 Iéu que te parle, aquelo man,
 E, miserable sacamand,

Me dit le quidam d'un ton gai,
Ah ! mon ami, au jeu on est sujet à perdre.
Mais, pour un grivois déluré,
Plaie d'argent n'est point mortelle. »

Et, en me jetant ces paroles,
Le manouvrier goguenard
Tournait toujours au puits à roue...
Mais l'effrayante noria³,
Sacrebieu ! se met à vomir,
A gros bouillons, à tas,
Les sequins d'or et les doublons
Qui ruisselaient sonores sous la lune.
Mon sang tourbillonna soudain.

— « Cette terre que vous foulez,
Regarde, me dit-il, c'est un conglomérat
D'argent et d'or : oh ! la machine !
Si l'homme l'imagine jamais,
Il fera, s'il le veut, la barbe à Dieu !...
Eh ! bien, pactisons-nous ? Tout cela t'appartient,
Et je viens, dans treize ans, chercher
Ta géniture... » — Je tendis,
Moi qui te parle, cette main,
Et, misérable scélérat,

Ve, me rounsère à la peirola
De l'infernalo denierolo.

Lou mau-passage d'aquéu trèu,
Que te raconte ansin en brèu,
Acò fuguè coume un esluci.
— De ta resoun èro un esclùssi,
Poudran me dire. — Mai l'argent,
Batu de-nòu, dindant, rigènt,
Que me brulè li man! Lou vese,
Lou chaspe encaro e lou souspese...
Ardènt de fèbre, embriaga,
Lèu, coume un fòu, tourne jouga.
Li det me fasien trepo-trepo.
An! fiò de Diéu! i'a de senepo!
Milo flourin! quau tèn lou cop?
E zòu li dat mai au galop!
Iéu me veguère en mens d'uno ouro
Richas autant que lou rèi Mouro. —

Mai Nerto, emé si treno d'or,
Palo d'un falimen de cor,
Dins sa cadiero es revessado
Coume uno morto. Uno passado,
Li dous iue claus, boulego plus.

Je me ruai vers la chaudière
De l'inferral trésor.

L'apparition diabolique,
Que je te conte ainsi brièvement,
Se passa comme un éclair.
— C'était, pourra-t-on me dire,
Une éclipse de ma raison. — Mais l'argent
Nouvellement frappé, sonnant, rigide,
Qui me brûlait les mains ! Je le vois,
Je le palpe et le soupèse encore...
Ardent de fièvre, ivre,
Aussitôt, comme fou, je retourne jouer.
Les doigts me frétilaient.
Allons ! voici du métal, morbleu !
Mille florins ! qui tient le coup ?
Et les dés, de nouveau, à la galopade !
Je me vis en moins d'une heure
Riche, aussi riche que le roi des Mores. »

Mais Nerte, avec ses tresses d'or,
Pâlie par une défaillance,
Est dans sa chaise à la renverse
Comme une morte. Un moment,
Les yeux clos, elle reste immobile.

Pièi, quand lou sang a fa refflus,
 Elo s'enausso blanquinello,
 Elo s'estrasso la gounello,
 Elo, en quilant, de sis oungloun
 Escarabouio soun péu blound,
 E 'm'acò crido : — Siéu dóu Diable !
 Ur maladit ! sort esfraïable !
 Iéu que farai ? Ounte anarai ?
 Ounte, o moun Diéu, me gandrai ?
 D'aquéu que trèvo li tenèbro
 Sènte deja la man gelèbro
 Que me pessugo lou coutet !
 Ai ! liuen de iéu, envolo-te,
 Bello innocènci de chatouno !
 Moun marrit paire m'abandouno
 I tentacioun de l'Infernau,
 E veïrai plus lou jour d'en aut
 Aro adiéu dounc, ma capeleto,
 Ounte pregave tant simpleto,
 En espinchant dins li veïriau
 Li sant e santo vermeïau
 Que trelusien en pleno glòri !
 Vai m'arriba tripet-pelòri,
 Quau pòu lou dire ? e vau toumba
 Dóu clar miejour au negre uba...

Puis, quand le sang a reflué,
Elle se lève pâle et blanche,
Elle déchire sa cotte,
Avec un cri aigu, de ses ongles,
Elle met en désordre sa chevelure blonde,
Et s'écrie : « J'appartiens au Diable !
Malédiction ! effroyable sort !
Que dois-je faire ? Où aller ?
Où me sauverai-je, ô mon Dieu ?
De celui qui hante les ténèbres
Je sens déjà la main glacée
Me saisir par la nuque !
Ah ! loin de moi, envolé-toi,
Belle innocence de fillette !
Mon mauvais père m'abandonne
Aux tentations de l'Esprit infernal,
Et je ne verrai plus le jour d'en haut.
Adieu donc, maintenant, ma petite chapelle,
Où je priais si naïve,
En regardant dans les vitraux
Les saints et saintes vermeils
Qui resplendissaient dans la gloire !
Il va fondre sur moi, qui sait
Les catastrophes ! et je vais tomber
Du clair midi au versant noir...

Grand santo Marto de Prouvènço,
 Prenès, pecaire, ma defènso,
 Vous qu'au païs de Tarascoun
 Avès lucha l'orre dragoun !
 Quauco esglaiouso tremountano
 Vai m'empourta devers la dano,
 E lou terrible fouletoun
 Deja sus iéu vèn d'acaton.
 Maire de Diéu, vierge courouso,
 Santo Mariò pouderouso
 Que, se vous plais, vuei coume antan,
 Poudès subre-chaupi Satan,
 Vierge Mariò, à moun ajudo,
 Vès, venès lèu que siéu perdudo !
 Venès : à vous iéu me trairai,
 E touto vostro me farai...
 Es-ti poussible qu'au Demòni
 M'agon vendudo en matrimòni ?
 Siéu batejado ! Vole pas !
 Oh ! paire, paire, me troumpas ! —

E 'mé sis iue que beluguejon
 E si trenoun que ié vouguejon,
 La dounzeleto fai desbord
 De plour, de crid e d'estrambord.

Grande sainte Marthe de Provence,
Prenez ma défense, pauvrette,
Vous qui, au pays de Tarascon,
Avez terrassé le dragon horrible!
Quelque tempête épouvantable
Va m'emporter vers la géhenne,
Et le terrible tourbillon
Vient déjà sur moi invisible.
Mère de Dieu, vierge immaculée,
Sainte Marie puissante, qui,
Si cela vous plaît, aujourd'hui comme autrefois,
Pouvez fouler aux pieds Satan,
Vierge Marie, à mon aide,
Oh! venez vite, car je suis perdue!
Venez : je me jetterai à vous
Et je me ferai toute vôtre...
Est-il possible qu'au Démon
L'on m'ait vendue en mariage?
Je suis baptisée! Je ne veux pas!
Oh! père, père, vous me trompez! »

Et, les yeux étincelants,
Les boucles de ses cheveux éparses,
La bachelette se débonde
En pleurs, en cris et en transports.

Pauro pichoto castelano !
 Elo, la rèino de la plano,
 Que, tant graciouso, n'i'avié ges !
 De quau parlavon li pagés ?
 Rèn que de Nerto. Èro tant bravo !
 Dins lis oustau de-fes intravo :
 — E Diéu çai sié ! Que fan de bèu ?
 Viro lou fus, misè Babèu ?
 Coumaire Jano, sias lougado ?
 Vous retendriéu pèr la bugado...
 Es vous, Nanoun, qu'avès pasta ?
 Oh ! coume acò 's bèn apresta !
 E Martounet ? quouro coumùnio ?
 S'es bravouneto de-countùnio,
 Iéu la prendrai pèr chambreiroun. —
 E tout-de-long dóu carreiroun,
 Sa blanco man, de sa bourseto,
 Móusié toujours quauco peceto.

— Lou paire es un vièi loup-garou
 Cercant jamai que peiròu rout...
 Mai la dounzello dóu péu blounde,
 Venien li gènt, vau tout au mounde. —

Avié, fau dire, lou mourroun

Pauvre petite châtelaine !
Elle, la reine du pays,
Qui, pour la grâce, n'avait point de pareille !
De qui parlaient les paysans ?
Rien que de Nerte. Elle était si accorte !
Dans les maisons quelquefois elle entrait :
— « Dieu soit céans ! Que fait-on de beau ?
Le fuseau tourne-t-il, dame Babet ?
Commère Jeanne, vous n'êtes pas louée ?
Je vous retiens pour la lessive...
C'est vous, Nanon, qui avez pétri ce pain ?
Comme c'est cuit à point et bien levé !
Et la petite Marthe ? quand communie-t-elle ?
Si elle continue à être sage,
Moi je la prendrai pour soubrette. »
Et tout le long de la ruelle étroite,
Sa blanche main tirait toujours
Quelque piécette de sa bourse.

— « Le père est un vieux loup-garou
Ne pourchassant que plaies et bosses...
Mais la donzelle aux cheveux blonds,
Disaient les gens, vaut tout au monde. »

Elle avait, il est vrai, le minois

Lou mai finet de l'enviroun ;
E di jouvènt de la bourgado,
En farandoulo, la bregado
I'avié deja planta lou Mai.
Degun pamens i'avié jamai
Di ço que dison li floureto.
Tant soulamen, vers sa tourette,
Li calignaire de l'entour,
Di Segounau à Mount-Ventour,
Souvènti-fes èron en miro.
Vers lou soulèu cadun se viro,
E quand la vierge es au levant,
Tóuti lis iue vers elo van :
Es lou boutoun de tuberouso
Que chasco man n'es amourouso ;
Mai lou boutoun vèn d'espeli,
E degun auso lou culi.

Au badarèu de sa verdesço,
Nerto, pèr béure l'auro fresco
O bèn dóu languì se garda,
Anavo pièi un pau bada.
E, dins l'azur, la barouneto
Aqui disié sa cansouneto
En regardant lis iroundoun

Le plus exquis de l'environ ;
Et la corporation des jeunes gens
De la bourgade était déjà venue,
En farandole, lui planter le Mai.
Mais aucun ne lui avait dit encore
Ce que signifient les fleurettes.
Seulement, devers sa tourelle,
Les galants d'alentour,
Des Ségonnaux⁶ au Mont-Ventoux,
Souventesfois étaient au guet.
Chacun se tourne du côté du soleil,
Et quand la vierge est au levant,
Tous les yeux se dirigent vers elle :
C'est le bouton de tubéreuse
Qui fait envie à chaque main ;
Mais le bouton vient d'éclorre,
Et nul n'ose le cueillir.

Sur la plate-forme de sa tour,
Nerte, pour humer la brise fraîche
Ou bien pour se garder d'ennui,
Montait parfois au belvédère.
Et la jeune baronne, dans l'azur,
Disait alors sa chansonnette
En regardant les petits des hirondelles

Que se pausavon au guidoun.

Èro passa lou tèms de joio,
 Lou tèms d'amour, lou tèms de voio
 Ounte venien casteleja,
 Dire de vers e galeja
 Li Troubadou! Lou manicòrdi
 Bandissié plus soun dous acòrdi
 A la lugano de la niue.
 Despièi un siècle, sus li piue,
 Autis estànci di coumtesso,
 Grouavo un nivo de tristesso :
 Li fièr cantaire i'èron plus,
 E demenido èro la lus.

Nerto, d'enfanço acoustumado
 A-n-aquelo vido estremado
 Entre-mitan li merlet rous
 De soun castèu escalabrous,
 Vivié souleto emé sa tanto
 Dono Sibilo. Mai entanto
 Èro soun chale de legi,
 Que, pèr l'estruire e la regi
 En touto causo bello e bono,
 Tóuti li jour la sajo dono,

Au repos sur la girouette.

Il était passé le temps de joie,
Le temps d'amour, le temps vaillant
Où venaient, de château en château,
Dire des vers et dégoïser
Les Troubadours ! Le monocorde
Ne jetait plus son doux accord
Au clair de lune de la nuit.
Depuis un siècle, sur les cimes,
Hautes demeures des comtesses,
Un nuage triste planait :
Les fiers chanteurs n'y étaient plus,
Et la lumière était diminuée.

Nerte, accoutumée, dès l'enfance,
A cette existence retirée
Au milieu des créneaux roux
De son manoir escarpé,
Vivait seulette avec sa tante
Dame Sibylle. Mais son bonheur,
En même temps, c'était de lire,
Car, pour l'instruire et la morigéner
En toute chose belle et bonne,
Chaque jour la discrète dame

Zóu! ié fasié dire de cor
 Un tros dóu *Breviàri d'Amor*.

Ah! lou bèu libre! Menciounavo,
 En chasque vers que degrunavo,
 E lis aucèu e li peïssoun
 E li bestiau qu'en terro soun;
 E li vertu meravihouso
 Di planto, di pèiro preciouso,
 Lou safir, la pèiro d'eimant
 Que tiro lou ferre di man;
 E pièi lou Camin de sant Jaque,
 Li douge signe dóu Zoudiaque,
 L'Estello de la bello co,
 La Sereno, la ninfo Ecò,
 E li vue vènt de la marino;
 E pièi li poun de la dóutrino,
 Èvo nosto àvio e soun marit,
 Lis Ange bon e li marrit,
 Dóu paradis la joio pleno
 E de la dano li dès peno;
 E pièi enfin l'Aubre d'Amour,
 Recoumandant la bello imour
 E la courteso retengudo
 I damisello bèn nascudo

Lui faisait réciter par cœur
Un morceau du *Breviàri d'amor* 7.

Ah ! le beau livre ! Il mentionnait,
Au cours des vers qu'il égrenait,
Et les oiseaux et les poissons
Et les bêtes qui sont sur la terre ;
Et les merveilleuses vertus
Des plantes, des pierres précieuses,
Le saphir, la pierre d'aimant
Qui tire le fer de la main ;
Et puis le Chemin de saint Jacques,
Les douze signes du Zodiaque,
L'Étoile de la belle queue,
La Sirène, la nymphe Écho,
Et les huit vents qui soufflent sur la mer ;
Ensuite, les points de la doctrine,
Ève notre aïeule et son époux,
Les bons Anges et les mauvais Anges,
Du paradis la pleine joie
Et les dix peines de l'enfer ;
Et puis enfin l'Arbre d'Amour,
Recommandant la belle humeur
Et la courtoise retenue
Aux demoiselles de lignage

Que soun requisto pèr ama.
 D'or e d'azur tout subruma,
 N'i'avié, de flour e de ramage,
 Au pergamin ! Dins lis image
 Nerto lou mai se coumplasié ;
 E sus la pajo quand vesié
 Uno poulido vierginello,
 Linjo, bloundeto e palinello,
 L'iue blu, la bouco de carmin,
 Tenènt un brout de jaussemin,
 Emé dous vers escri dessouto :
 — Aquelo, dis, me sèmblo touto,
 Parai, ma tanto ? — E 'n penecant
 Dono Sibilo quatecant
 Ié respoundié : — *Fiho pau visto,*
 Ma bello enfant, *fiho requisto,*
 Acò vòu dire aquéu bouquet. —
 E reprenié soun penequet.

Lou baroun Pons, toujours en guerro,
 A soun fougau rare quand èro.
 Un jour d'eici, deman d'eila,
 Fasié jamai que barrula.
 De la Prouvènço à la Limagno,
 De la Gascougnò à la Roumagno,

Qui sont requises pour aimer.
Enluminé d'or et d'azur,
En avait-il, des fleurs et des vignettes,
Le parchemin ! Dans les images
Nerte se complaisait le plus ;
Et quand elle voyait sur la page
Une gentille bachelette,
Svelte, blondine et un peu pâle,
L'œil bleu, la bouche carminée,
Et tenant un brin de jasmin⁸,
Avec deux vers écrits dessous :
— « Voilà tout mon portrait, disait-elle,
N'est-ce pas, ma tante ? » Et aussitôt
Dame Sibylle en sommeillant
Lui répondait : « *Fille peu vue,*
Ma belle enfant, *filie recherchée,*
Tel est le sens de ce bouquet. »
Et elle reprenait son somme.

Le baron Pons, toujours en guerre,
Était bien rare à son foyer.
Un jour par ci, demain par là,
Il était sans cesse à courir.
De la Provence à la Limagne,
De la Gascogne à la Romagne,

Quouro òtro mar, quouro òtro mount,
 Aro en Sicilo, aro en Piemount,
 P'avié jamai uno estoucado,
 Uno guerriero cavaucado,
 Un cop d'assaut, un mescladis,
 Uno bataio, un chapladis,
 Sènso que Pons noun ié fuguèsse
 E péu o plumo noun i'aguèsse.
 De soun remors pourtant lou pes,
 Dins la bagarro, au mai espés,
 E de la mort cercant l'asèmpre,
 A la perdudo courrié sèmpre.

Morne, plega dins soun mantèu,
 Quand retournavo à soun castèu,
 Au calabrun pièi escalavo ;
 E, tre que se descavalavo
 De soun destrié souto l'envans,
 La gènto Nerto à l'endavans
 Courrié 'n risènt ié faire fèsto.
 Mai éu, toujours virant la tèsto,
 La repoussavo tristamen,
 E dins sis iue, d'aquéu moumen,
 Ié regoulavo dos lagremo.
 — Vesènt l'enfant, plouro sa femo, —

Par delà les monts, par delà les mers,
Tantôt en Sicile, tantôt en Piémont,
Il n'y avait jamais une estocade,
Une chevauchée militaire,
Un coup d'assaut, une mêlée,
Une bataille, une tuerie,
Sans que Pons n'y fût pour sa part
Et n'y eût maille à partir.
Portant le poids de son remords,
Et de la mort cherchant l'appel,
Au plus épais de la bagarre
Il se lançait toujours éperdument.

Morne, couvert de son manteau,
Lorsqu'il regagnait son manoir,
Il y montait au crépuscule ;
Et, dès qu'il descendait
De son coursier sous le hangar,
L'aimable Nerte à sa rencontre
Accourait en riant lui faire fête.
Mais, détournant la tête chaque fois,
Lui la repoussait tristement,
Et à ce moment-là, dans ses yeux,
Roulaient deux larmes.
Les gens disaient : « Voyant l'enfant,

Disien li gènt. Mai lou baroun,
 Souto aquéu biais dur e feroun
 Mascant lou goum que vèn lou mordre,
 A si varlet dounavo d'ordre,
 Cinq o sièis jour fasié boucan,
 Pièi de-nouvèu prenié l'escamp.

Nerto disié : — Paire, sus terro
 Alor jamai aquéli guerro
 Noun auran fin ? — Éu respoundié :
 — L'ome de pas fai soun mestié
 E viéu en guerro l'ome noble. —
 Un jour pamens, de vers Grenoble,
 S'èro envengu tant matrassa
 Qu'au founs d'un lié s'èro ajassa...
 E segne Pons, de sa carriero
 Sentènt veni l'ouro darriero,
 A Nerto, avans que de parti
 Pèr lou grand viage, avié tout di.

— Ma fiho ! en talo maluranço
 Me rèsto au cor uno esperanço,
 Recoumencè lou pecadou,
 L'aura belèu un sauvadou.
 Coumprene, vai, que pèr tau crime

Il pleure sa femme. » Mais le baron,
Sous ce dehors dur et farouche
Déguisant l'amertume qui lui mordait le cœur,
Donnait des ordres à ses valets,
Cinq ou six jours faisait vacarme,
Puis de nouveau prenait la clef des champs.

Nerte disait : « Père, sur terre
Ces guerres-là n'auront donc
Jamais de fin ? » Il répondait :
— « L'homme de paix fait son métier
Et l'homme noble vit en guerre. »
Pourtant, de vers Grenoble, une fois,
Il s'en revint si maltraité
Qu'il fallut bien prendre le lit...
Et sire Pons, sentant venir
La dernière heure de sa course,
Avant de partir pour le grand voyage,
Avait tout déclaré à Nerte.

— « Ma fille ! dans un malheur pareil
Il me reste au cœur un espoir,
Recommença le pécheur ;
Il y aura peut-être une voie de salut.
Va, je comprends que moi, pour un tel crime,

Iéu dins l'infèr fau que me rime,
 Sènso espera d'assoulucioun...
 Mai tu, l'innoucènto caucioun
 De moun abouminable pache,
 Fau-ti, capoun ! que t'entrepache
 Dins lis angouisso de moun sort !
 Ah ! m'es plus aspre que la mort !

Vai vers lou Papo : lou sant paire
 Di grand perdoun es l'escampaire ;
 Èu tèn li clau dóu paradis,
 E lou Segnour noun lou desdis...
 Acò 's verai que i'a proun peno,
 Emé la poudro que s'abeno
 Autour di bàrri d'Avignoun,
 Proun peno i'a, dise pas noun,
 Pèr escala jusqu'à la roco
 Ounte la Glèiso pènd sa moco
 E penetra dins lou dounjoun
 Ounte lou Papo se rejoun :
 Car Boucicaut, emé si bando
 O limousino o franchimando,
 Estrechamen, sènso relais,
 Tèn assieja dins soun palais
 Benezèt Trege — qu'à la Franço

J'aille roussir en enfer,
Sans espérer d'absolution...
Mais toi, la caution innocente
De mon abominable pacte,
Dois-je traîtreusement t'envelopper
Dans les angoisses de mon destin !
Ah ! cela est pour moi plus âpre que la mort !

Va chez le Pape : le saint-père
Est le dispensateur des grands pardons ;
Il tient les clefs du paradis,
Et le Seigneur ne le dément jamais...
Il est fort difficile, c'est vrai,
Avec la poudre que l'on use
Autour des remparts d'Avignon,
Fort difficile, je l'avoue,
De parvenir jusqu'à la roche
Où l'Église a pendu sa lampe
Et de pénétrer dans le donjon
Où le Pape se claquemure :
Car Boucicaut, avec ses bandes
Du Limousin ou d'outre-Loire,
Étroitement et sans relâche,
Tient assiégé dans son palais
Benoît Treize — qui, de là-haut,

Respond d'amount à touto óutranço
 En fasènt plòure pèiro e dard
 Sus lou coutet de si sòudard.

Contro lou fiò, contro la sapo
 S'aparo bèn aquéu vièi Papo!
 Auriéu degu m'embarra 'm'éu...
 Aro es trop tard, malan de Diéu!
 Mai te vau dire : i'a 'no draio
 Que res se douto. Part, di braio
 D'aquest castèu, un souterrèn,
 Un long pertus founs e restren,
 Que vai souto Durènço courre,
 Pèr destrauca dins la grand tourre
 Dóu Vatican avignounen...
 Es lou salut! souvèn-te-n'en.

Papo Clemènt e Dono Jano,
 Quand dóu castèu èro estajano,
 I'a cinquanto an, à l'escoundu
 Faguèron fouire aquéu coundu,
 Pèr que lou Papo souto terro
 Pousquèsse fuge en cas de guerro.
 La rèino Jano pièi liéurè
 La clau de l'ouide e lou secrèt

Répond à la France intrépidement
En faisant pleuvoir pierres et dards
Sur la nuque de ses soldats.

Contre la sape et l'incendie
Il se défend bien, ce vieux Pape !
J'aurais dû m'enfermer avec lui...
A présent c'est trop tard, ô malheur !
Mais écoute : un chemin existe,
Ignoré de tous. Il part, des fortifications
De ce château, un souterrain,
Un long pertuis profond et resserré,
Qui va courir sous la Durance
Pour déboucher dans la grande tour
Du Vatican avignonais...
C'est le salut ! ne l'oublie pas.

Le pape Clément et Madame Jeanne,
Lorsqu'elle habitait le château,
Il y a cinquante ans, à l'insu de tous
Firent creuser ce conduit,
Pour que le Pape, par voie souterraine,
Pût fuir en cas de guerre.
La reine Jeanne livra ensuite
La clef du tunnel et le secret

A nosto raço; e pòu se faire
 Qu'eilamoundaut noste sant paire,
 Envirouna, traca coume es
 Despièi quatre an e vounge mes
 E separa de tout lou mounde,
 D'aquéu long siège ague l'abounde,
 E belèu bèn, couneissènt pas
 Qu'a lou salut souto si pas,
 Èu dounarié lou purgatòri
 Pèr atrouva 'n escapatòri.

Crese-me, Nerto, fau i'ana!
 Mai, pèr te mies atrahina,
 Enmeno Diano la lebrero :
 Te servira d'avans-courriero.
 E se i'avié souto lis arc
 Quauque bestiàri pèr asard,
 (L'on pòu pas saupre), uno alabreno
 O 'n serpatas, emé sa reno
 Diano segur t'avertirié
 Emai lou còu ié troussarié.

Quand auras fa 'no miejo-lègo,
 Se lou passage noun s'ennègo,
 Poudras entendre un trounadis

A notre race; et il est probable
Que là-haut notre saint-père,
Investi, traqué comme il est
Depuis quatre ans et onze mois
Et séparé du monde entier,
Ait la satiété de ce long siège,
Et peut-être bien, ignorant
Qu'il a le salut sous ses pas,
Il donnerait le purgatoire
Pour trouver un moyen de fuite.

Nerte, il faut y aller, crois-moi!
Mais pour marcher plus sûrement,
Emmène Diane la levrette :
Elle te servira d'avant-courrière.
Et s'il y avait sous les voûtes,
Par hasard, quelque animal
(Peut-on savoir?), une salamandre
Ou un serpent hideux, avec sa gronderie
Diane t'avertirait certainement
Et même lui tordrait le cou.

Quand tu auras fait demi-lieue,
Si le passage n'est point inondé,
Tu peux entendre un roulis de tonnerre

Em'un afrous rebaladis
 Que rounflara subre ta tèsto
 Coume lou brut d'uno tempèsto.
 Agues pas pòu, camino siau :
 Es la bourroulo di caiau
 Que la furour de la Durènço
 Emé dis aigo l'escourrènço
 Labouraran amount sus tu.
 Enfin, quand dins lou trau estu
 Auras marcha belèu dos ouro,
 Veiras que lou batun s'aubouro
 E pièi lou jour que descendra,
 Menu, menu, pèr t'escleira.

Au Papo, digo-ié que fuge
 E que chausigue pèr refuge
 Castèu-Reinard : li Prouvençau
 A soun entour faran qu'un saut ;
 E de la Glèiso poudra, libre,
 Au mounde entié legi lou libre...
 Ma fiho, parte en Avignoun !
 Te rememouriant noste noum,
 Pren de ti rèire lou courage !
 Prèssò d'escounjura l'aurage...
 Vai, noun espères lou repli,

Ainsi qu'un affreux traînement
Qui sur ta tête mugira
Comme le bruit d'une tempête.
N'aie pas peur, chemine tranquille :
C'est l'agitation des cailloux
Que la fureur de la Durance
Et le courant des eaux
Laboureront au-dessus de toi.
Lorsqu'enfin tu auras, dans le trou étouffant,
Marché deux heures environ,
Tu verras le sol se relever
Et puis le jour descendre,
Menu, menu, pour t'éclairer.

Au Pape, dis-lui de fuir
Et qu'il choisisse pour refuge
Château-Renard : les Provençaux
Vont accourir autour de lui ;
Et il pourra librement lire
Le livre de l'Église à l'univers entier...
Ma fille, pars pour Avignon !
Te rappelant le nom que tu portes,
Prends le courage de tes ancêtres !
Il n'est que temps de conjurer l'orage...
Va, n'attends pas la dernière heure,

Car li trege an se van coumpli. —

En un senglut lou vièi s'arrèsto.
 Nerto, emé li man sus la tèsto,
 Part foro de l'apartamen.
 Dono Sibilo vanamen
 Vòu saupre ço que l'esfoulisso.
 Nerto reclamo sa pelisso
 Fourrado em'un peloun d'agnèu :
 — Tóuti, mountas sus li carnèu !
 Pregas, crido coume uno folo,
 Pregas pèr iéu! — Em'acò volo
 A la tourriho ounte i'avié
 Li clau pendoulado au clavié;
 Dins la ferraio entravacado
 Trîo la clau qu'èro marcado
 A l'escudet pountificau;
 Intro coume un espaurugau
 De porto en porto; à si chambriero
 Se fai adurre sa lebriero
 Que sautourlejo à soun entour;
 S'enfuso pièi dins li bestour
 D'uno viseto que virouio
 En davalado; desferrouio
 Lou pourtissòu dóu gourgarèu;

Car les treize ans vont s'accomplir. »

Dans un sanglot s'arrête le vieillard.
Nerte, les mains sur la tête,
S'élance hors de la chambre.
Dame Sibylle l'interroge en vain
Sur la cause de son trouble.
Nerte réclame sa pelisse
Fourrée avec une peau d'agneau :
— « Tous, montez sur les créneaux !
Priez, crie-t-elle pareille à une folle,
Priez pour moi ! » Et elle vole
A la tourelle où les clefs
Étaient pendues au râtelier ;
Dans le fouillis de la ferraille
Elle trie la clef marquée
A l'écusson pontifical ;
Elle entre comme un sylphe
De porte en porte ; par ses chambrières
Elle se fait amener sa levrette
Qui sautille autour d'elle ;
Puis elle disparaît dans les sinuosités
D'un escalier en vis qui tournoie
Et descend ; elle déverrouille
Le guichet du souterrain ;

Dins la negrou, dins l'aire grèu,
Au rai d'uno lanterno sournò,
Elo, esglariado, s'encafournò,
Elo, esmougudo, fai avans...
E la lebriero vai davans.

Dans la noirceur, dans l'air pesant,
A la lueur d'une lanterne sourde,
Elle s'enfonce avec effarement ;
Avec émotion elle avance...
Et la levrette va devant.

NOTES DU CHANT I

1. Château-Renard (*Castèu-Reinard*), bourg des environs d'Avignon, sur la rive gauche de la Durance.

2. Nerte (*Nerto*), nom de femme qui signifie « myrte ». Dans les familles juives de Provence, on le donne aux personnes qui portent le nom d'Esther. D'après les hébraïsants, *Esther* et *Hadasa* ont la même signification. Or, en hébreu, *Hadasa* veut dire myrte, comme *Nerto* en provençal.

3. Raymond de Turenne, vicomte de Turenne en Limousin, surnommé « le fléau de la Provence », célèbre chef de partisans qui guerroya longtemps dans ce pays pour le compte de Charles de Duras, ennemi de la reine Jeanne. Il se noya en traversant le Rhône (1399), et la mort de ce bandit, longtemps désirée par les Provençaux, a donné lieu à un proverbe. Lorsqu'une chose traîne en longueur ou qu'elle n'arrive jamais, on dit encore : *Acò 's la mort de Tureno*, c'est la mort de Turenne. César de Nostre-Dame dit dans son histoire : « Turenne, nom, de longue possession, odieux et fatal à la Provence ».

4. Les *tuchins* ou *touchins* (de l'espagnol *tocino*, cochon salé), nom qu'on donna à des bandes d'aventuriers qui infestèrent le Midi dans le xiv^e siècle. « Les Provençaux

appellent les valets de cartes *tuchins*, en haine de cette race de voleurs et de canailles. » (C. de Nostre-Dame.)

5. Noria, *pouso-raco* en provençal, ancienne machine hydraulique qui sert à monter l'eau pour l'irrigation des terres. Sa grande roue, d'apparence fantastique, qui criait en tournant, est généralement remplacée aujourd'hui par une chaîne.

6. Des Ségonnaux au Mont-Ventoux. On donne le nom de *Segounau* aux terrains endigués qui longent les rives du Rhône.

7. *Breviàri d'amor*, titre d'un poème roman du troubadour Matfre Ermengaut, de Béziers, compendium scientifique du XIII^e siècle, publié par M. Gabriel Azaïs sous les auspices de la Société archéologique de Béziers.

8. Et tenant un brin de jasmin. « Les filles de la Toscane portent toutes un bouquet de jasmin le jour de leurs noces ». (*Provence artistique et pittoresque.*)

II

A LA COUNTESSO DE TOULOUSO

II

A MADAME LA COMTESSE DE TOULOUSE-LAUTREC

LOU PAPO

I'avié belèu setanto annado
Que, liuen de Roumo abandounado,
En Avignoun la Papauta
Èro vengudo s'assetta.
Avignoun, lèu, avié pres d'alo,
En se vesènt la capitalo
Dóu mounde e di pountife-rèi.
En Jèsus-Crist tout ço que crèi
Avié fidèu vira soun càrri
Vers lou sejour de soun vicàri.
Au Rose li nacioun bevien.
Li Prince de la Glèiso avien,
Long de la Sorgo e dins lis iero,
Basti d'abitacioun princiero.
Pièi di bourgés, pièi di catau

LE PAPE

Il y avait soixante et dix ans peut-être
Que, loin de Rome abandonnée,
En Avignon la Papauté
Était venue s'asseoir. **Bibl. Jaq**
Avignon avait pris rapidement l'essor,
En se voyant la capitale
Du monde et des pontifes-rois.
Tout ce qui croit en Jésus-Christ
Avait fidèlement tourné son char
Vers le séjour de son vicaire.
Les nations buvaient au Rhône.
Les Princes de l'Église avaient,
Dans les aires à blé, sur les bords de la Sorgue,
Bâti des habitations princières.
Puis des bourgeois et puis des nobles

Vesias à boudre lis oustau
 Emé si troumpo e si lampeso
 E si téulisso à genouveso.
 De glèiso emé de rougadou,
 E de capello e d'ouradou,
 D'aqui, d'eila, n'i'avié de milo.
 A brand de-longo sus la vilo,
 De cent clouquié lou brounzimen
 Campanejavo gaiamen.
 E dins la niue, iluminado,
 Lusien li vierge i cantounado.

Mai lou palais pountificau
 Éro entre tóuti sènsò egau.
 Encavala sus l'aspro Roco,
 Lou castelas qu'i nivo toco
 Encimelavo dins lou cèu,
 Sus l'esquinau de sis arcèu,
 L'espetaclouso carraduro
 De si sèt tourre en pèiro duro
 Que retrasien, en s'enarcant,
 Uno demoro de gigant.
 Au flume qu'à si pèd raiavo
 Lou mounumen se miraiavo,
 Segnourejant de soun autour

On voyait pêle-mêle les hôtels
Avec leurs culs-de-lampe et trompes en saillie
Et leurs toitures à battellements de tuiles.
Les églises, les piliers ornés de saints,
Les chapelles et les oratoires,
De ci, de là, se comptaient par milliers.
Continuellement en branle sur la ville,
Le carillon de cent clochers
Bourdonnait joyeusement.
Et dans la nuit, illuminées,
Les madones brillaient au coin des rues.

Mais le palais pontifical
Était sans pareil entre tous.
A cheval sur la Roque escarpée,
Le grand château qui touche aux nues
Lançait à la cime du ciel,
Sur l'énorme dos de ses voûtes,
La carrure prodigieuse
De ses sept tours en pierre dure
Dont le jet orgueilleux rappelait
Une demeure de géants.
Au fleuve qui roule à ses pieds
Le monument mirait ses lignes,
Dominant de sa hauteur

La plano inmènso d'alentour ;
 E dins li flour di fenestrasso
 Venien crussi li tartarasso ;
 E de gros vòu de martelet
 S'ausien quila dins si merlet.

Escambarlant lou Rose gounfle,
 Coume un camin d'arc de triounfle,
 Un pont de pèiro, aut que-noun-sai
 E long coume n'i'a ges bessai,
 Reünissié Franco e Prouvènço.
 E pèr courouno e pèr defènso
 Aguènt si bàrri flame-nòu,
 La vilo, pleno coume un idu,
 Poudié dire : *unguibus et rostro*
 E davans tóuti faire mostro
 D'aquéu prejit de soun eigloun
 Que tèn li clau dins soun oungloun.

Li Levantés ié traficavon ;
 Li cardinau ié cavaucavon,
 Drapa de pourpro ; li roumiéu
 De sant Antòni o Bartoumiéu
 Cantavon ferme pèr carriero ;
 De braguetin, d'aventuriero,

La plaine immense d'alentour ;
Et dans les trèfles de ses fenêtres grandioses
Croassaient les oiseaux de proie ;
Et de gros vols de martinets
Criaient dans ses mâchicoulis.

Enjambant le Rhône enflé,
Tel qu'un chemin d'arcs de triomphe,
Un majestueux pont de pierre,
D'une longueur peut-être unique,
Réunissait France et Provence.
Et pour défense et pour couronne
Ayant ses beaux remparts nouvellement bâtis,
La ville, pleine comme un œuf,
Pouvait dire : *unguibus et rostro*
Et devant tous faire parade
De ce brocard de son aiglon
Qui tient les clefs entre ses serres.

Les Levantins y trafiquaient ;
Les cardinaux y chevauchaient,
Drapés de pourpre ; les pèlerins
De saint Antoine ou de saint Barthélemy
Chantaient par les rues à tue-tête ;
De bateleurs, d'aventurières,

De fraire de touto coulour,
 D'escoumenja qu'emé doulour
 Se tabassavon la peitrino,
 De gènt de guerro e de marino
 Que se batien au cabaret,
 Èro un embroi, un chafaret
 Coume n'i'a ges en ges de rode !

Quouro de Chivalié de Rode,
 Emé sa crous à vuech escot
 Broudado en blanc sus l'aubergot,
 Fièr, remountavon la Calado ;
 Quouro en uno farandoulado
 Toumbavo, de mourre-bourdoun,
 Un predicaire de perdoun...
 De penitènt de touto traco
 Acipavias, cubert de saco ;
 E de Batu, tóuti saunous,
 Qu'emé la cordo à triple nous
 Espelagnavon sis esquino :
 — Ah ! car gouludo, car couquino,
 Te marfïren, te marfïren ! —
 E zóu d'anchoio sus li ren ;
 Pièi de dóutour charrant de sciènci ;
 Pièi d'Italian parlant de Riènci ;

De moines de toute couleur,
D'excommuniés qui avec componction
Se frappaient la poitrine,
De gens de guerre et de marine
Qui se battaient au cabaret,
C'était un fouillis, un brouhaha,
Comme il n'en est en aucun lieu.

Tantôt des Chevaliers de Rhodes,
Une croix à huit pointes
Brodée en blanc sur le haubert,
Remontaient fièrement la Calade ¹ ;
Tantôt en pleine farandole
Tombait, la face contre terre,
Un prédicateur d'indulgences...
On rencontrait, couverts de sacs,
Des pénitents de toute espèce ;
Des flagellants ensanglantés
Se déchiraient la peau du dos
Avec la corde à triple nœud :
— « Ah ! chair goulue, chair criminelle,
Nous te materons ! » criaient-ils,
Et vlan ! de se meurtrir les reins.
Puis des docteurs causant de science ;
Des Italiens parlant de Rienzi ² ;

Pièi, trefouli de soun printèms,
 Li coulegiat galo-bon-tèms
 I bèlli dono enfenestrado
 Disènt de vers à la vesprado,
 Disènt li vers amourousi
 Ounte Petrarco fai lusi
 Soun inmourtalo avignounenco...
 Veici l'embassado espagnenco !
 Garas-vous : Moussu lou Viguié
 Acoumpagna de sis arquié !
 Li deputa dóu rèi d'Oungrìo !
 Vivo la princesso Mariò !
 Vivo lou papo Benezet !
 Oh ! quento caud ! oh ! quento set !
 — A-Diéu-sias, dono Miquelasso !
 — Ah ! mèste Eusèbi, que siéu lasso !
 Leissas-me prene moun ventau...
 Sias bèn que dins vòstis oustau.
 — Quau vòu d'arange de Maiorco ?
 Courau fres ! pastissoun e torco !
 — Ai ! m'an peri moun bèu droulet !
 — Iéu ai perdu mi capelet...
 E de cridèsto, de bravado,
 De paro-garo e d'abrivado,
 Em'un judiéu, de fes que i'a,

Et puis, ivres de leur jeunesse,
Les écoliers viveurs,
Aux belles dames qui étaient aux fenêtres,
Récitant des vers, sur le soir,
Récitant les vers amoureux
Dans lesquels Pétrarque illustra
Son immortelle avignonnaise...
Voici l'ambassade espagnole !
Rangez-vous : Monsieur le Viguiier
Accompagné de ses archers !
Les députés du roi de Hongrie !
Vive la princesse Marie !
Vive le pape Bénézet !
Oh ! quelle chaleur ! oh ! quelle soif !
— « Dieu vous garde, dame Michelle ! »
— « Ah ! maître Eusèbe, que je suis fatiguée !
Laissez-moi prendre mon éventail...
L'on n'est bien que dans sa maison. »
— « Qui veut l'orange de Majorque ?
Pastèque fraîche, petits pâtés, gâteaux ! »
— « Aïe ! on m'a fripé ma belle hongreline ! »
— « Moi j'ai perdu mes patenôtres... »
Bref, des crieries, des défilés bruyants,
Des échauffourées, des alertes,
Et parfois quelque juif

Qu'alin davans cour esfraia.

— Lou *pecihoun* ! lou *capèu jaune* !

A la jutarié ! que s'encaune ! —

Cinquanto enfant ié soun darrié ;

E d'un poucèu, pèr trufarié,

Simulant éli l'auriheto

Em'un gueiroun de sa braieto,

Ié crido lou vòu d'esparpai :

Vaqui l'auriho de toun pai !

Sus tout acò fasènt tempèri,

Fasènt eilamoundant l'empèri,

Lou fourmidable maïstrau,

Autramen di lou vènt-terrau,

De liuen en liuen, dis àuti coumbo

Toumbavo aqui coume uno troumbo ;

E dins l'espàci blanquinous,

Lou tourmentau revoulunous,

Aurias di, quand destéulissavo,

Que lou soufle de Diéu passavo

Pèr empourta sus li nacioun

Dóu Papo la benedicioun.

Mai l'erso mounto, pièi davalò.

Aquelo poumpo triounfalo,

Qui là-bas, effrayé, décampe...
— « Le guenillon ! le chapeau jaune !
A la juiverie ! qu'il se cache ! »
Cinquante enfants sont après lui ;
Et d'un pourceau, par dérision,
Eux simulant l'oreille
Avec un coin de leur braguette,
La volée d'étourdis lui crie :
Voilà l'oreille de ton père !

Sur tout cela, tumultueusement,
Élevant dans les airs sa voix impérieuse,
Le mistral formidable,
Autrement dit le *vent terral*,
De loin en loin, des hautes gorges
Se ruait là comme une trombe ;
Et dans l'espace blanchissant,
Quand le typhon impétueux
Arrachait la tuile des toits, vous eussiez dit
Que le souffle de Dieu passait
Pour emporter sur les nations
La bénédiction du Pape.

Mais la vague monte et descend.
Cette pompe triomphale,

Aquelo glòri èro à sa fin.
 Lou vièi Demòni, qu'es tant fin,
 Avié pièi mes lou Sant Coulège
 En malamagno. Un flèu eirège,
 Un lamentable treboulun
 Avié 'strassa ço qu'èro un
 E rout la Glèiso en dos esclapo :
 L'avié lou Papo e l'Antipapo.
 De Barcilouno e d'Avignoun
 Pèire de Luno a li trignoun,
 E Bounifàci alin se noumo
 Pountife soubeiran de Roumo.
 Tènon pèr lou papo rouman
 L'Anglés, lou Franc e lou German ;
 Mai Catalougno emé Prouvènço
 Volon lou papo d'en Durènço.

Lou guerrejaire Boucicaut,
 Dóu rèi de Franço marescau,
 Es dounc vengu 'mé soun armado,
 Emé lou ferre e la flamado,
 Pèr assieja lou rude vièi
 Qu'en Avignoun es papo e rèi.
 Despièi cinq an lou siège duro,
 E dis engen l'espetaduro

Cette gloire était au déclin.
Le vieux Démon, qui a tant d'astuce,
Avait fini par mettre la discorde
Dans le Sacré Collége. Un fléau opiniâtre,
Un lamentable trouble
Avait déchiré l'unité,
Avait rompu l'Église en deux tronçons :
Il y avait le Pape et l'Antipape.
Pierre de Lune³ a pour lui les carillons
D'Avignon et de Barcelone,
Et Boniface là-bas s'intitule
Souverain pontife de Rome.
Le Franc, le Germain et l'Anglais
Soutiennent le pape romain ;
Mais la Provence avec la Catalogne
Veulent le pape de Durance.

Le *condottiere* Boucicaut,
Maréchal du roi de France,
Est donc venu avec ses troupes,
Avec le fer et l'incendie,
Assiéger le rude vieillard
Qui pontifie et règne en Avignon.
Depuis cinq ans le siège dure,
Et des engins de guerre l'explosion

Fai reboumbi despièi cinq an
 Li croto dóu palais gigant.
 Tout ço que roump o que petardo,
 Li couloubriño, li boumbardo,
 Lis espingalo e li canoun
 Escrapouchinon Avignoun.

Bravant lou fiò, bravant la mino,
 Dins soun nis d'aiglo ounte doumino,
 Entre li tron e lis uiau
 Lou grand pountife rèsto siau.
 E de l'Oulimpe ounte s'entrono,
 Èu, coume un Jupitèr que trono,
 Fai, subre lis assalidou,
 Plòure queiroun e petadou,
 E sus lou mounde lanço à boudre
 Lis esluciado de si foudre.
 De Catalan, d'Aragounés,
 Enredesi souto l'arnés
 E fieramen pourtant la capo,
 Lou fort es plen : pèr lou siéu papo,
 E quand lou Diable ié sarié,
 Se faran tia jusqu'au darrié.
 A soun cousin Pèire de Luno
 Lou sage rèi de Pampaluno,

Fait retentir depuis cinq ans
Les voûtes du palais gigantesque.
Tout ce qui brise et fait sauter,
Les coulevrines, les bombardes,
Les espingales et les canons
Broient la cité avignonnaise.

Bravant le feu, bravant la sape,
Dans son nid d'aigle où il domine,
Entre les tonnerres et les éclairs
Le grand pontife reste calme.
Et de l'Olympe où il trône,
Lui, tel qu'un Jupiter tonnant,
Fait pleuvoir sur les assaillants
Quartiers de pierre et matières explosives,
Et sur le monde il lance pêle-mêle
Les carreaux de ses foudres.
D'Aragonais, de Catalans,
Roidis sous le harnais
Et portant fièrement la cape,
Le fort est plein : pour leur pape,
Le Diable s'en mêlerait-il,
Ils se feront tuer jusqu'au dernier.
A son cousin Pierre de Lune
Le sage roi de Pampelune

I'a quàuquis an, lis aduguè,
 Pèr mar e Rose quand venguè,
 Sus si galèro, rëndre óumage
 A Benezet coume un rèi mage.
 N'i'aguè de fèsto e de festin
 Pèr guierdouna Mounsen Martin !
 Davans sa court que l'acoumpagno,
 Benezet Trege au rèi d'Espagno
 Avié douna la Roso d'Or.
 E la ciéuta cridavo en cor :
 — Vivo lou jardin dis óulivo !
 Vivo la santo Glèiso ! Vivo
 Lou Papo e soun gounfalounié ! —

Mai vuei lou Papo es presounié.
 Tout vai en pire : la famino,
 La malo fam, moun to e camino,
 Moun to dins lou castelaras
 E di guerrié copo li bras.
 N'an plus ni pan, ni vin, ni viéure ;
 Soun estequi coume de siéure ;
 E, pèr lis asclo di carnèu,
 Tout en bracant si manganèu,
 Veson lou Rose avau dessouto,
 Carga de gran, carga de bouto.

Les amena, il y a quelques années,
Lorsqu'il vint sur ses galères,
Par la mer et le Rhône,
Rendre hommage à Benoît, comme un roi mage.
Il y en eut des festins et des fêtes
Pour honorer Sa Majesté Martin ⁴ !
Devant sa cour qui lui faisait cortège,
Benoît Treize avait donné
La Rose d'Or au roi d'Espagne.
Et la cité criait en chœur :
— « Vive le jardin des olives !
Vive la sainte Église ! Vive
Le Pape et son gonfalonier ! »

Mais le Pape aujourd'hui est captif.
Tout va de mal en pis. La famine,
L'horrible faim, monte et s'avance,
Monte dans le grand château fort
Et aux guerriers coupe les bras.
Le pain, le vin, tous les vivres leur manquent ;
Ils sont exténués comme du liège ;
Et par les embrasures des créneaux,
Tout en braquant leurs mangonneaux,
Ils voient le Rhône, au-dessous d'eux,
Chargé de grains, chargé de tonnes.

Meravihous, amount i'avié
 Un bèu jardin plen d'oulivié :
 Sus lis arc-vòut dis àuti salo,
 Sus lis augivo couloussalo
 Èro dins l'aire suspendu...
 Ai ! dins la prèisso ounte es redu
 Lou paire sant, emé sa frucho
 La bello séuvo s'es destrucho,
 E n'an crema lou bos tout verd
 Pèr s'apara contro l'ivèr.

Lou Papo sounjo, morne e blave.
 Li cardinau de soun counclave
 An passa tóuti à l'autre camp.
 N'a plus que dous, dous vièi cacàn.
 Mai l'indoumtable patriarcho,
 Pèr soul que rèste dins soun archo,
 Vogo toujours, vogo bressa
 Sus lou Grand Chismo encourroussa.
 E quand evesque emai mounarco
 Volon lou traire de la barco,
 Èu ié respond : — Noun descendrai :
 Papo siéu, papo mourirai. —

Enterin, la pichoto Nerto

Il y avait là-haut une merveille,
Un beau jardin plein d'oliviers :
Sur les arceaux des hautes salles,
Sur les colossales ogives
Il était suspendu dans l'air...
Dans la détresse où le saint-père
Se trouve, hélas ! on a détruit
Et la forêt et les olives,
Et toute verte on l'a brûlée
Pour se parer contre l'hiver.

Le Pape songe, morne et blême.
Les cardinaux de son conclave
Sont tous passés dans l'autre camp,
Excepté deux, deux vieilles têtes blanches.
Mais, dans son arche tout isolé qu'il reste,
Le patriarche indomptable
Vogue toujours, vogue bercé
Sur le Grand Schisme en courroux.
Et lorsque évêques et monarques
Veulent l'arracher de la nef,
Il leur répond : « Je ne descendrai point :
Pape je suis, et pape je mourrai. »

Mais la petite Nerte, cependant,

Sort de la tourre... — Alerto ! alerto ! —
 Dins lou palais s'entènd qu'un crid.
 L'aparicioun d'un esperit
 Aurié pas mai fa d'escaufèstre.
 Tóuti s'entrèvon que pòu èstre :
 Aragounés e Catalan
 Se precepiton barbelant
 Autour de la damiseleto ;
 E la lebriero dindouleto,
 Ébrio de vèire lou soulèu,
 Emé soun mourre beisarèu,
 Sauto, fasènt cachiero en tóuti.
 Mai, au mitan d'aquéu dessóuti,
 Nerto, d'abord, vai demandant
 D'èstre menado au coumandant.

Agouloupa de sa flassado,
 D'or e de rouge escarrassado,
 Lou capitàni dóu castèu
 S'aubourè dre sus sis artèu.
 Èro un maiòu de bono luno
 Mounsegne Roudrigo de Luno,
 Car dóu vièi papo èro nebout.
 Ardit, viéu coume l'ambre, au bout
 De soun fourrèu, dison, l'espaso

Sort de la tour... « Alerte! alerte! »
Ce n'est qu'un cri dans le palais.
L'apparition d'un esprit
N'aurait point jeté plus d'alarme.
Tous de s'interroger : qu'est-ce que cela peut être ?
Aragonais et Catalans,
Palpitants d'émotion, se précipitent
Autour de la jeune baronne ;
Et la levrette déliée,
Ivre de revoir le soleil,
Avec son museau caressant,
Bondit et à chacun fait fête.
Mais, au milieu de la surprise,
Nerte demande, dès l'abord,
D'être menée au commandant.

Enveloppé de sa mante de laine,
Chamarrée de rouge et d'or,
Le capitaine du château
Se leva droit sur ses orteils.
C'était un jeune cep de bonne lunaison,
Messire Rodrigue de Lune,
Car du vieux pape il était le neveu.
Hardi, vif, pétulant, son épée,
Ce dit-on, ne tenait pas au fourreau :

Ié tenié pas : dous iue de braso,
 Uno creniero de lioun,
 Uni moustacho, un barbihoun
 Negre e fin coume péu de taupo...
 E malur pièi à quau lou chaupo !

De fes que i'a, dins Avignoun,
 Em'un parèu de coumpagnoun
 S'aventuravo à la sourniero,
 Courrènt de-niue li catouniero,
 Escaladant sus lis autin,
 O bèn cantant sus li pountin :
 « Au calignaire que barbèlo
 Venès durbi, venès, la bello ! »
 Zóu pièi de trin, à tè, n'en vos ?
 Batènt la gèrdi e lou prevost ;
 E l'endeman, dins quauco androuno,
 Sus lou lindau d'uno mandrouno
 Se rabaiavo dins lou sang
 Quauque jouvènt agounisant...
 Mai d'esparrado enca plus grosso,
 De crime fôu, de causo atroço,
 Courrien sus lou nebout papau :
 E quand se dis, n'i'a proun un pau.

Il avait deux yeux de braise,
Une crinière de lion,
Une moustache, une petite barbe
Noire et fine comme poil de taupe...
Et puis malheur à celui qui le heurte!

Dans Avignon, de fois à autre,
Avec deux ou trois compagnons
Il s'aventurait à la brune,
Courant de nuit le guilledou,
Escaladant les hautes treilles
Ou bien chantant sur les perrons :
« A l'amoureux dont le cœur bat
Venez ouvrir, venez, la belle ! »
Et puis du train, en veux-tu ? en voilà !
Rossant la garde et le prévôt ;
Et dans quelque ruelle, le lendemain,
Sur le seuil d'une matrone,
On ramassait dans le sang
Quelque jeune homme à l'agonie...
Mais des frasques plus grosses encore,
Des crimes fous, des atrocités,
Couraient sur le neveu du Pape ;
Et, point de fumée sans feu.

Figuras-vous, dono, l'entrigo,
 Quand dins si bras Mounsen Roudrigo
 Veguè toumba lou gènt pougau
 Espavourdi coume un rigau !
 — Pèr vous servi, damiseleto,
 Se fau, diguè, prendrai d'aletto :
 Digas-me lèu ço que voulès,
 A vòstis ordre iéu siéu lèst.
 — Vole, faguè la gènto Nerto,
 Vèire lou Papo. — Soun duberto
 Li grândi porto dóu palais,
 Bello, pèr tout ço que vous plais. —

Acò disènt, Mounsen Roudrigo,
 Coume l'aucèu quand vèi l'espigo,
 Se trais vers elo poulidet
 En ié beisant lou bout di det.
 Souto lou bras aqui l'enmeno.
 Pèr d'escalié de touto meno
 Ounte d'arquiero fan lusour,
 Taia de-fes dins l'espessour
 Di muraiasso, pèr de porto,
 De ravelin e de redorto,
 De virouioun, d'esmaradou,
 De trepadou, de courredou

Figurez-vous, mesdames, l'intrigue,
Quand Messire Rodrigue dans ses bras
Vit tomber ce joli tendron
Effaré comme un rouge-gorge !
— « Pour vous servir, dit-il, mademoiselle,
Je prendrai des ailes, s'il faut :
Parlez vite, que désirez-vous ?
Je suis prêt à vous obéir. »
— « Je veux, fit la gentille Nerte,
Voir le Pape. » — « Les grandes portes
Du palais sont ouvertes,
Belle, pour tout ce qui vous plaît. »

Disant cela, Messire Rodrigue,
Tel que l'oiseau à la vue de l'épi,
S'élance vers elle charmant
Et lui baise le bout des doigts.
En lui donnant le bras, il l'emmène aussitôt.
Par des escaliers de toute sorte
Éclairés par des meurtrières,
Taillés parfois dans l'épaisseur
Des murs énormes, par des portes,
Des ravelins et des redoutes,
Par des circuits, des labyrinthes,
Des paliers, des corridors

Long que jamai noun se terminon,
 Mouton, davalon e caminon,
 E recoumençon de mounta.
 De l'ufanouso Papauta
 Veson à boudre la drudiero :
 De mouloun d'or; uno argentiero
 De vas de glèiso; un peireguié,
 Un estelan, un beluguié
 De gros diamant, de celidòni,
 E d'esmeraudò e de sardòni
 E de carbouncle e de lapis;
 Pièi l'espandido di tapis;
 Pièi li drapèu qu'an pres i Mouro,
 Eilalin, en Terro-Majouro,
 Li prince de la Crestianta.
 Elo, enterin, i'a tout counta,
 E i'a counta, touto esperdudo,
 Coume au Demòni l'an vendudo.

— Iéu, Don Roudrigo ié disié,
 Pèr vous sauva de l'Aversié
 Vese un remèdi inapreciable :
 Sabès quau pòu gibla lou Diable ?
 I'a que l'amour. — E qu'es l'amour ?
 Elo diguè, n'en fan rumour

D'une longueur interminable,
Ils montent, descendent et cheminent
Et recommencent de monter.
De la Papauté fastueuse
Ils voient l'opulence en désordre :
Des monceaux d'or ; une mine
De vases d'église en argent ; un amas,
Un firmament, une scintillation
De grosses pierreries, de chéridoines,
Et de sardoines et d'émeraudes
Et de lapis et d'escarboucles ;
Puis l'étalage des tapis ;
Puis les drapeaux qu'ont pris aux Mores,
Là-bas, en Terre-Sainte,
Les princes de la Chrétienté.
Nerte, en chemin, lui conte son histoire,
Nerte éperdue lui raconte comment
Elle fut vendue au Démon.

— « Moi, disait Don Rodrigue,
Pour vous sauver de l'Ennemi
Je vois un merveilleux remède :
Savez-vous qui peut vaincre le Diable ?
L'amour seul. » — « Et qu'est-ce que l'amour ?
Dit-elle, il n'est bruit que de lui

Dins li cansoun e dins li novo...
 Mai quau pòu dire ounte s'atrovo?
 — Poudrai belèu vous ié mena,
 Venguè Roudrigo afeciouna.
 Lou carreiroun dis amoureto,
 Plen d'oumbro claro e de floureto,
 Es lou camin dóu paradis.
 — Pamens, moussu, Nerto ié dis,
 La santo Glèiso nous ensigno
 Qu'es plen de pèiro e plen d'espigno
 Lou carreiroun paradisen.

— L'amour es un bouquet au sen!
 Faguè Roudrigo, es un calice
 D'ipoucras pur e de delice!
 L'amour es uno font que nais
 E que souspiro dins soun nais
 E, risouleto, pièi aboundo
 E coume un flume pièi desboundo;
 E tout-de-long, dins sis iscloun,
 Fan que canta lis auceloun.
 L'amour es un dous treboulèri,
 Es un gounflige drud e lèri,
 Es un pantai ounte l'on viéu
 En se chalant coume de diéu;

Dans les chansons et les nouvelles...

Mais qui peut dire où il se trouve? »

— « Je pourrai, peut-être, vous y conduire,

Repartit Rodrigue enflammé.

Le sentier des amourettes,

Plein d'ombres claires et de fleurs

Est le chemin du paradis. »

— « Pourtant, monsieur, répondit Nerte,

La sainte Église nous enseigne

Que le sentier du paradis

Est plein de pierres et d'épines. »

— « L'amour est un bouquet au sein!

Fit Rodrigue, c'est une coupe

D'hypocras pur et de délices!

L'amour est une source qui naît

Et qui soupire dans sa conque,

Et qui, rieuse, puis foisonne

Et comme un fleuve puis déborde;

Et dans ses îlots, tout le long,

Gazouillent les petits oiseaux.

L'amour est un trouble suave,

C'est un émoi puissant, alerte,

C'est un rêve où l'on vit

Dans le ravissement des dieux;

L'amour es uno escandihado
 Ounte dos amo enebriado
 Prenon lou vanc jusqu'au trelus
 E s'embessounon à noun plus;
 L'amour es uno flamo fino
 Que dins li lugre se devino,
 Qu'emplis lou cor en l'embaumant
 E que se douno emé la man;
 Es un souspir, uno alenado
 Que cuerb de flour li bouissounado;
 Enfin es uno bouco en fiò
 Que barbelejo e trovo en-liò
 De que ié béure en disent « more! »
 Senoun sus uno bouco sorre! —

Mai coume anavo se beissa,
 Lou galantin, pèr embrassa,
 Dins soun foulige, l'innoucèto,
 Sus la muraio, aut, se presèto,
 Li bras dubert, un crucifis
 Que la doulour espeloufis
 Emé dos clau acrouselado
 Souto uno tiaro escrincelado.

Nerto faguè 'n signe de crous,

L'amour est un jet de soleil
Dans lequel, enivrées, deux âmes
S'élancent jusqu'à la pleine lumière
Et se confondent inséparablement ;
L'amour est une flamme exquise
Qui se devine dans les yeux,
Qui remplit le cœur et l'embaume,
Et qui se donne avec la main ;
C'est un soupir, c'est une haleine
Qui couvre de fleurs les buissons ;
Enfin, c'est une bouche en feu
Qui, haletante, ne trouve nulle part
De quoi boire en disant « j'expire ! »
Sinon sur une bouche sœur ! »

Mais à l'instant où se penchait
Le galantin, pour embrasser,
Dans son délire, l'ingénue,
Haut sur le mur, leur apparaît,
Les bras ouverts, un crucifix
Échevelé par la douleur,
Avec deux clefs attachées en sautoir
Au-dessous d'une tiare sculptée.

Nerte fit un signe de croix,

E 'n se virant vers l'amourous :
 — Bèu chivalié, diguè, me sèmblo
 Que vosto dicho noun ressemblo
 A la dóu *Breviàri d'Amor*,
 Car, dins aquéli pajo d'or,
 Iéu ai legi qu'amour dèu èstre
 Pur coume au paradis terrestre... —

En aut dis escalié d'ounour
 La damisello e lou segnour,
 D'aquéu moumen, just se troubavon.
 Avau, inmènse, trestoumbavon
 Li mountadou de mabre blanc.
 Mounsen Roudrigo diguè plan,
 En empegnènt uno grand porto :
 — Moun cor, noblo dounzello, emporto
 L'espèr, un jour, d'agrada mies...
 Intras aqui : lou Papo i'es. —

Em'un tramblun, dins l'Amirando
 Nerto s'enintro. Auto emai grando,
 Èro, la salo d'aquéu noum,
 La meraviho d'Avignoun.
 Entre li branco gigantesco
 De sa careno, sus la fresco,

Et se tournant vers l'amoureux :
— « Beau chevalier, votre devis
Ne s'accorde guère, dit-elle,
Avec le *Breviàri d'Amor*,
Car, dans ces pages d'or, il me semble
Avoir lu que l'amour doit être
Pur comme au paradis terrestre. »

La demoiselle et le seigneur
Se trouvaient juste, en ce moment,
Au haut de l'escalier d'honneur.
Là-bas se déroulaient, immenses,
Les montées de marbre blanc.
Don Rodrigue dit à demi-voix
En poussant une grande porte :
— « Mon cœur, noble demoiselle, emporte
L'espoir de plaire mieux un jour...
Veuillez entrer : le Pape est là. »

Dans l'Amirande, avec un tremblement,
Entre la jeune fille. Haute et vaste,
La salle ainsi nommée était
La merveille d'Avignon.
Entre les nervures gigantesques
De sa voûte, sur la fresque,

De mèste Memmi lou pincèu
 Avié representa lou cèu
 E tóuti si magnificènci.
 Tout revelavo la presènci
 Dóu grand pountife di nacioun.
 Pèr li fenèstro à crousihoun,
 Emé si plano e sis auturo
 Se desplegavo la naturo,
 E l'iue ravi poudié coumta
 Tóuti li Sorgo dóu Coumtat,
 Tóuti li vilo ounte s'enisso
 La richo terro de Venisso.

Benezet Tregé, pensatiéu,
 Èro davans soun prègo-Diéu ;
 E peralin éu countemplavo
 Lou jour de Diéu que trecoulavo,
 Trasènt un vièsti rouginèu
 Sus lou Ventour cubert de nèu.
 Èro un grand vièi en raubo blanco,
 Em'uno barbo jusqu'is anco,
 Auturous, maigre coume un Crist,
 D'iue à la sousto e lou founs trist.
 Aprefoundi dins si pensado,
 D'aquéu moumen vèi estrassado

Le pinceau de maître Memmi
Avait représenté le ciel
Et toutes ses magnificences.
Tout y révélait la présence
Du grand pontife des nations.
Par les croisillons des fenêtres
La nature se déployait
Avec ses plaines et ses éminences ;
Et l'œil ravi pouvait nombrer
Toutes les Sorgues du Comtat³,
Toutes les villes qui hérissent
La riche terre du Venaissin.

Benoît Treize, pensif,
Était à son prie-Dieu ;
Et il contemplait au lointain
Le jour qui descendait derrière les collines,
Jetant un vêtement rougeâtre
Sur le Ventoux couvert de neige.
C'était un grand vieillard en robe blanche,
Portant la barbe toute longue,
Imposant, maigre comme un Christ,
Avec l'œil creux et le front triste.
Absorbé dans ses réflexions,
Il voit à ce moment la Chrétienté

La Crestianta ; vèi, d'eilamount,
 La Glèiso à brand sènso timoun ;
 Vèi, dins la mar que mounto e reno,
 Li sàntis amo traire peno ;
 Vèi li Councilè en sèns divers
 Qu'escandalison l'univers
 E s'entre-jiton l'anatèmo ;
 E, de soun sacre prenènt tèmo
 E se cresènt papo verai,
 Èu dis pamens : « Noun plegarai ! »

Tant-lèu la porto s'es duberto,
 Vers lou sant paire arribo Nerto,
 E, touto clino à soun aspèt,
 Elo, d'un vanc, toumbo à si pèd.

— Quau sies ? e d'ounte sies, ma fiho ?
 Ié fai lou Papo, es meraviho,
 Pèr l'aspro guerro que nous fan,
 De çai te vèire, pauro enfant !

— Escoutas-me, paire santisme !
 Nerto respoundeguè, l'Autisme
 Me mando iéu en messagié
 Pèr vous gandi foro dangié.

Déchirée ; il voit, de là-haut,
L'Église en branle et sans timon ;
Il voit, dans la mer qui monte rugissante,
Les saintes âmes désolées ;
Il voit diverger les Conciles
Qui entre eux s'anathématisent,
Au scandale de l'univers ;
Et prenant texte de son sacre
Et convaincu d'être le pape vrai,
Lui, néanmoins, dit : « Je ne plierai pas ! »

Dès que la porte s'est ouverte,
Vers le saint-père Nerte arrive,
Et, s'inclinant à son aspect,
Elle se prosterne à ses pieds.

— « Qui es-tu ? d'où viens-tu, ma fille ?
Lui dit le Pape, c'est merveille,
Par l'âpre guerre qu'on nous fait,
De te voir ici, pauvre enfant !

— « Écoutez-moi, ô très-saint-père !
Répondit Nerte, le Très-Haut
M'envoie en messagère, moi,
Pour vous mener hors de péril.

Castèu-Reinard es moun repaire ;
Lou baroun Pons, acò 's moun paire...
E vès-eici l'estigacioun :
Règno uno coumunicacioun
Entre Tourrias, la tourre vostro,
E lou castèu qu'alin se mostro.
L'on pòu, segur, se i'avanqui,
Car siéu vengudo pèr aqui.
Papo Clemènt e Dono Jano,
Quand dóu castèu èro estajano,
I'a cinquanto an, à l'escoundu
Faguèron fouire aquéu coundu,
Pèr que lou Papo souto terro
Pousquèsse fuge en cas de guerro...
Pèr vòsti dre persecuta,
Paire, vaqui la liberta !
I'a la Prouvènço independènto
Que vous espèro avau, ardènto :
Li ciéutadin e li baroun
D'Arle, di Baus, de Sisteroun,
De Draguignan, de Castelano,
De la mountagno e de la plano,
Vous gardaran, vous mantendran,
Car sias de Diéu lou prèire grand !

Château-Renard est ma patrie,
Et le baron Pons est mon père...
Voici comment je suis ici :
Il règne une communication⁶
Entre votre tour de Trouillas
Et le château qui se montre à l'horizon.
L'on peut s'y hasarder sans crainte,
Car je suis venue par là.
Le pape Clément et Madame Jeanne,
Lorsqu'elle habitait le château,
Il y a cinquante ans, à l'insu de tous
Firent creuser ce conduit,
Pour que le Pape, par voie souterraine,
Pût fuir en cas de guerre...
Pour vos droits combattus avec tant de violence,
Père, voilà la liberté !
La Provence indépendante
Vous attend là-bas, toute en feu :
Les citoyens et les barons
D'Arles, des Baux, de Sisteron,
De Draguignan, de Castellane,
De la montagne et de la plaine,
Vous garderont, vous maintiendront,
Car vous êtes le grand prêtre de Dieu ! »

— Diéu pouderous ! acò 's estrange !
 Cridè lou Papo, sies un ange !
 Un ange pur manda de Diéu
 Pèr escarnaisse li catiéu ! —

E Benezet, levant sa dèstro,
 L'avié deja, soulènno e mèstro,
 Mougudo en crous pèr benesi,
 Quand tout-d'un-cop s'entènd crussi
 Dins lou palais quicon d'ourrible...
 Dins l'Amirando intro, terrible,
 Roudrigo de Luno en cridant :
 — Eiçò 's lou jour de noste dan !
 Tout es perdu ! Lou palais brulo !
 E lou fiò-grè, paire, barrulo
 Sus li cresten dóu castelas,
 Fouita pèr l'orre mistralas :
 Sus li sèt tourre plòu de boumbo ;
 Dirias avis que lou cèu toumbo
 Pèr escracha coume un grignoun
 La papauta d'en Avignoun...
 Ah ! la destrau de l'esclapaire
 Es dins lou tronc : fugès, sant paire,
 Encò dóu pople prouvençau :
 E quand vendra lou grand assaut,

Le Pape s'écria : — « Dieu tout-puissant!
L'étrange événement! Tu es un ange!
Un ange pur que Dieu envoie
Pour la confusion des méchants! »

Et Benoît, levant sa main droite,
Avait déjà, d'un geste solennel,
Fait le mouvement pour bénir,
Lorsque dans le palais, tout à coup, en entend
Une horrible rumeur...

Dans l'Amirande Rodrigue de Lune

Entre, terrible, en criant :

— « Voici le jour de la calamité!

Tout est perdu! Le palais brûle!

Et le feu grégeois, père, va serpentant

Sur les crêtes du château-fort,

Fouetté par le mistral maudit :

Sur les sept tours il pleut des bombes;

On dirait que le ciel s'écroule

Pour écraser comme marc d'olives

La papauté avignonnaise...

Ah! la cognée du bûcheron

Est dans le tronc : fuyez, saint-père,

Chez le peuple provençal;

Et quand viendra le grand assaut,

Nàutri, se fau, dintre l'encèndi
 Periren tóuti carivèndi
 En derroucant nòsti merlet
 Sus Boucicaut e si varlet. —

Lou Papo s'ageinouio e prègo :
 Soun iue dins l'infini s'ennègo,
 En disènt plen de majesta :
 « Siegue facho ta voulounta ! »
 Pièi, coume un aubre que s'aubouro,
 Après l'esbrand d'uno auro bourro,
 Èu, l'aubre-mèstre, tourno dre.
 E s'adraitant vers la paret,
 Pren lis espèci counsacrado
 Que sus l'autar èron sarrado,
 E dins un reliquàri d'or
 Li rejoun bèn contro soun cor.

Adounc, acoumpagna de Nerto
 Que sa lebriero disaverto
 Noun a quitado desempièi,
 A pas couchous, lou noble vièi
 Davalo is escalié de mabre
 Que li mourènt e li cadabre
 N'ensaunousisson la blancour.

Nous tous, s'il faut, dans l'incendie
Nous périrons en vendant cher nos vies
Et en précipitant nos créneaux
Sur Boucicaut et ses valets. »

Le Pape s'agenouille et prie :
Et, l'œil noyé dans l'infini,
Il dit, plein de majesté :
« Que ta volonté soit faite ! »
Ensuite, comme un arbre qui se redresse
Après l'ébranlement d'une rafale noire,
Lui, l'arbre-maître, se relève.
Et, s'acheminant vers le mur,
Il prend les espèces consacrées
Qui étaient renfermées sur l'autel,
Et dans un reliquaire d'or
Il les serre précieusement sur son cœur.

Alors, accompagné de Nerte
Que sa levrette folâtre
N'a point quittée depuis,
A pas pressés, le noble vieillard
Descend l'escalier de marbre
Dont les mourants et les cadavres
Ensanglantent la blancheur.

En travessant dins la grand court,
 Si vièi sòudard ié fan carriero,
 E, pressentènt l'ouero darriero,
 Van à mouloun s'ageinouia
 Souto sa man. De fes que i'a,
 Lou crèbo-cor en van s'estoufo,
 E dins lou brut dóu vènt que boufo
 Parton li plour e lis adieu.

Mai Benezet, pourtant soun Diéu,
 Escalo amount sus la courtino.
 Pereilamount, claro, argentino,
 Uno campano alor sounè :
 Tout Avignoun n'en tresanè,
 E li trabu faguèron pauso,
 E s'esperè de gràndi causo...
 Car de pertout sabien li gènt
 Que la campaneto d'argènt
 Eilamoundaut jamai sounavo
 Que quand lou Papo s'entrounavo
 O quand pèr éu venié la mort.

Sus lou bescaume de soun fort,
 La tiaro en tèsto, blanc e rege,
 S'avancè dounc Benezet Tregè :

Comme il traverse la grande cour,
Ses vieux soldats lui font la haie,
Et, pressentant la dernière heure,
Ils vont s'agenouiller en foule
Sous sa main. De fois à autre,
Le crève-cœur s'étouffe mal,
Et dans le bruit du vent qui souffle
Les pleurs et les adieux éclatent.

Mais Benoît, portant son Dieu,
Monte au haut de la courtine.
Au faite du palais, argentine et claire,
Alors une cloche sonna :
Tout Avignon en tressaillit,
Et les pierriers arrêterent leur tir,
Dans l'attente de grandes choses...
Car les gens de partout savaient
Que la cloche d'argent
Ne tintait jamais dans l'espace
Que quand le Pape était intronisé
Ou quand la mort venait pour lui.

Sur le parapet de son fort,
La tiare en tête, blanc, rigide,
Benoît Treize s'avança donc :

Touto la vilo d'Avignoun
 Èro eilabas d'ageinouïoun ;
 De Boucicaut l'armado entiero
 Avié courba front e bandiero.
 Lou grand pountife di cresènt,
 Aussant lou bras, la voues ensèn,
 Subre lou mounde e si destòrbi,
 Diguè, parlant *urbi et orbi* :
 « *Benedicat vos Dominus,*
Pater, Filius et Spiritus! »
 En fàci dóu palais que crèmo,
 Ausènt aquelo voues suprèmo,
 Lou pople, pres d'un gounflamen,
 Respoundeguè 'n plourant : *Amen!*

Long-tèms, amount, en pleno usclado,
 Dre contro vènt e mistralado,
 Dre subre la Roco de Dom,
 Pèire de Luno tenguè bon.
 Pièi, relevant sa caro tristo,
 Un darrié cop jità la visto
 Sus li pieloun babilounen
 Dóu Vatican avignounen :
 E d'Avignoun lou darrié papo,
 S'agouloupant dins sa grand capo,

Toute la ville d'Avignon
Était agenouillée là-bas ;
Toute l'armée de Boucicaut
Avait courbé fronts et bannières.

Le grand pontife des croyants,
Elevant le bras et la voix
Sur le monde et ses troubles,
Dit, parlant *urbi et orbi* :
« *Benedicat vos Dominus,
Pater, Filius et Spiritus!* »
En face du palais qui brûle,
Entendant cette voix suprême,
Le peuple, dans un grand sanglot,
Répondit en pleurant : *Amen!*

Longtemps là-haut, dans l'incendie,
Debout contre le vent et la tempête,
Debout sur la Roque de Dom ⁷,
Pierre de Lune resta ferme.
Puis, relevant sa face triste,
Une dernière fois il jeta son regard
Sur les pylônes babyloniens
Du Vatican avignonais :
Et d'Avignon le dernier pape,
S'enveloppant dans sa chape à grands plis,

Lou darrié papo d'Avignoun,
Au rai grelin dóu lumenoun
Que porto la pichoto Nerto,
Souto l'andano recuberto
Anè dins l'oumbro s'avali
Coume un soulèu à jour fali.

Le dernier pape d'Avignon,
A la lueur de la lumière grêle
Que la petite Nerte porte,
Sous l'issue recouverte
Alla dans l'ombre disparaître,
Comme un soleil à la tombée du jour.

NOTES DU CHANT II

1. La Calade (*la Calado*), rue d'Avignon dont le nom signifie « rue pavée ».

2. Rienzi, célèbre tribun qui essaya de rétablir à Rome le régime républicain et fut interné à Avignon de 1347 à 1353.

3. Pierre de Lune (Benoît XIII), né à Huesca en Aragon, élu pape à Avignon en 1394, au temps du grand schisme d'Occident, mort en Espagne en 1424.

4. Martin, roi d'Aragon, qui vint à Avignon en 1396 rendre visite à Benoît XIII.

5. Toutes les Sorgues du Comtat. La Sorgue est le nom de la rivière formée par la fontaine de Vaucluse, et les branches de cette rivière portent aussi le nom de *Sorgo*.

6. Il règne une communication entre votre tour de Trouillas, etc... La tradition prétend qu'un souterrain unissait le palais des papes au donjon de Château-Renard. A Avignon, sous la tour de Trouillas, comme à Château-Renard sous les ruines du château, on montre encore les issues de ce tunnel.

7. La Roque de Dom (*la Roco de Dom*), promontoire qui domine la ville d'Avignon.

III

A DONO ANDRIANO DE NIMES

III

A MADAME ADRIEN DUMAS, DE NIMES

LOU RÈI

Castèu-Reinard es tout en aio.
Despièi que mounton si muraio
Entre lis isclo e sus li gres
De la Durènço, jamai res
A vist pèr orto desplegado
Tant magnifico boulegado
Coume i'a vuei dins lou castèu.
Sus lou pounchoun d'aquel estèu
La nau floutanto de sant Pèire
S'es enroucado : lou grand prèire,
En terro sauvo, a recata
Sa libro e pleno autourita.
E de Prouvènço emai de Franco,
Pèr saluda sa deliéuranço,
De-cavaucoun o d'esquichoun,

LE ROI

Château-Renard est en émoi.
Depuis que ses murailles montent
Entre les îles et sur les grèves
De la Durance, nul jamais
N'a vu déployée, par campagne,
Magnificence pareille à celle
Qui remue aujourd'hui le château.
Sur la pointe de cet écueil
La nef flottante de saint Pierre
S'est échouée : le souverain pontife
A recouvré, en lieu sûr,
Son autorité libre et pleine.
Et de Provence comme des pays français,
Pour saluer sa délivrance,
A cheval ou en foule

Courron li grand e li pichoun,
 Cridant : — Vivo Benezet Trege !
 E longo-mai éu segnoureje ! —

De Fourcauquié lou rèi valènt,
 De Naple e de Jerusalèn,
 Se i'es gandi 'mé sa noublesso,
 Emé de glòri uno coumblesso ;
 E lou broucat e lou satin,
 E lou damas encarnadin,
 Emé l'armino e lou sinople,
 Danson dins lou cadis dóu pople.
 Envirouna de si vassau,
 Lou jouine rèi di Prouvençau
 Vòu que lou Papo lou maride :
 — E que lou Diable me desbride,
 Éu vèn au Papo, se jamai
 Res davans iéu vous grèujo mai !
 Papo Clemènt (que Diéu rejougne !)
 En Avignoun vouguè me vougne,
 Me vougne rèi, qu'aviéu sèt an...
 Pousquèsse à vous n'en rèndre autant ! —

Emé Vióulando sa fiançado,
 Lis Espagnòu en embassado

Accourent les grands et les petits,
Criant : « Vive Benoît Treize !
Et qu'il règne longuement ! »

Le vaillant roi de Forcalquier,
De Naples et de Jérusalem ¹,
S'y est rendu avec sa noblesse,
En étalant le plus grand faste ;
Et le satin et le brocart
Et le damas incarnadin,
Avec l'hermine et le sinople,
Tranchent et papillotent sur la bure du peuple.
De ses vassaux environné,
Le jeune roi des Provençaux
Veut que le pape le marie :
— « Et que le Diable me débride,
Dit-il au Pape, si personne
Vous lèse encore devant moi !
Le pape Clément VII (Dieu ait son âme !)
Voulut, en Avignon, dans ma septième année,
Me faire l'onction royale...
Puissé-je dignement m'acquitter envers vous ! »

Avec Yolande sa fiancée,
Les Espagnols sont arrivés

Soun arriba de l'Aragoun
 Vers noste prince Louis Segound.
 E dins sa raubo coulour d'erbo
 Dono Vióulando vai, superbe,
 En respoundènt d'un risoulet
 I long salut di roudelet.
 Lou pople dis : — La bello rèino !
 Vès quétis iue ! Foundon la brèino...
 Lou nòvi, certo, es proun poulit,
 Mai elo a 'n gàubi, vès, coumpli !
 Lis àutri damo, contro aquelo,
 Que sèmblon ? Rèn... A tout pèr elo !
 — Dison qu'en Arle, après-deman,
 Eu, resplendènto de diamant,
 La dèu coundurre à Sant-Trefume...
 — Fau que d'amour la terro fume
 Pèr la princesso d'Aragoun !
 — Fau que de Niço à Tarascoun
 Faguen rèn qu'uno farandoulo !
 — De touto ramo que pendoulo
 Fau que s'estraie un terro-sòu !
 — Van semena, dison, li sòu
 Emé l'araire, à plen de rego.
 — E se quaucun vòu cerca brego
 Au grand sant paire Benezet,

De l'Aragon en ambassade
Vers notre prince Louis II.
Et, dans sa robe couleur d'herbe,
Done Yolande va majestueuse,
Répondant par un sourire
Aux longs saluts des groupes.
Le peuple dit : — « La belle reine !
Voyez ! ses yeux fondent le givre...
Le fiancé, à coup sûr, n'est pas mal,
Mais chez la Reine, quelle grâce parfaite !
Les autres dames, à côté d'elle,
Que semblent-elles ? Rien... Elle est accomplie ! »
— « On dit qu'en Arles, après demain,
Resplendissante de diamants,
Lui la conduit à Saint-Trophime²... »
— « La terre doit fumer d'amour
Pour la princesse d'Aragon ! »
— « Il faut, de Tarascon à Nice,
Ne faire qu'une farandole ! »
— « Et de toute ramée qui pend
Il faut jeter une jonchée ! »
— « On va semer, dit-on, les sous
Avec la charrue, plein la raie... »
— « Et, si quelqu'un veut chercher noise
Au grand saint-père Bénézet,

Garo davans lou rèi Louiset !

— Dono Vióulando es richissimo :

Nòu galioun, de founs en cimo,

Soun carga d'or alin au Grau

Ounte li coto lou mistrau...

Acò 's la doto de la Rèino.

— Que lèu remounton, malapèino !

E que descargon en bon port !

— Nòu galioun, couquin de sort !

Lou Rèi poudra liéura bataio...

— E demeni, se vòu, li taio

Dóu paure mounde prouvençau...

— Demeniguèsse au-mens la sau !

Ansïn dóu tèms que se galejo

E que la foulo cacalejo,

Nerto, la fiho dóu castèu,

Vai, emé soun cop de martèu,

Trouva lou Papo à l'ouratòri

E ié raconto soun istòri :

— Vous ai sauva, dis, uno fes :

Fau à moun tour que me sauvés !

Vesès coume siéu malurouso !

Ma destinado tenebrouso,

Iéu la counfise à vòsti man :

Gare le petit roi Louis ! »

— « Done Yolande est richissime :

Neuf galions, de fond en comble,

Sont chargés d'or aux bouches du Rhône

Où le mistral les tient à l'ancre...

C'est la dot qu'apporte la Reine. »

— « Qu'ils remontent vite, malepeste !

Et qu'ils déchargent à bon port ! »

— « Neuf galions, oh ! maugrebleu !

Le Roi pourra livrer bataille... »

— « Et abaisser, s'il veut, les taxes

Du pauvre monde provençal... »

— « Abaissât-il au moins le sel ! »

Pendant que l'on devise ainsi

Et que gaiement la foule jase,

Nerte, la fille du château,

Va, avec son martel en tête,

Trouver le Pape à la chapelle

Et lui raconte son histoire :

— « Je vous ai sauvé, lui dit-elle, une fois :

Il faut que vous me sauviez aussi !

Vous voyez quel malheur est le mien !

Ma ténébreuse destinée,

Je la confie, moi, à vos mains :

Dins quàuqui jour, belèu deman,
 Lou Mau-faras me vendra querre !
 O grand sant paire, en vous espère :
 Vous que tenès l'infèr esclau,
 Vous que dóu cèu avès li clau,
 De voste aflat tenès cuberto,
 Au noum de Diéu, la pauro Nerto !
 Escounjuras l'orre Esperit
 E qu'envers iéu fugue imperit ! —

Lou Papo rèsto uno passado
 Ennivouli dins sa pensado ;
 Pièi : — Segnour Diéu ! vèn, Segnour Diéu !
 Sias bèn temouin que, se poudiéu,
 Pèr lou salut de l'amo bello
 Qu'à mi geinouï aqui trampello
 Fariéu versa li sànti font !
 Mai, pauro enfant, i'a gens de pont
 Entre l'infèr e moun empèri...
 Dóu purgatòri e dóu mistèri
 De si flamado — pode bèn,
 Quand l'indulgènci s'endevèn,
 Iéu, deliéura quauco amo en peno ;
 Mai dins lou group de si cadeno
 Quand vous enmaïo lou Demoun,

Dans quelques jours, demain peut-être,
Le Tentateur va venir me chercher !
O grand saint-père, j'espère en vous :
Vous qui tenez l'enfer esclave,
Vous qui avez les clefs du ciel,
De votre influence couvrez,
Au nom de Dieu, la pauvre Nerte !
Exorcisez l'Esprit impur,
Et qu'envers moi il demeure impuissant ! »

Le Pape reste quelque temps
Ennuagé dans sa pensée ;
Puis il s'écrie : « Seigneur Dieu ! Seigneur Dieu !
Je vous prends à témoin que, si je le pouvais,
Pour le salut de la belle âme
Qui tremble là à mes genoux,
Je ferais déborder les saintes eaux !
Mais, pauvre enfant, il n'y a point de pont
Entre l'enfer et mon empire...
Du purgatoire et de ses flammes
Mystérieuses, l'indulgence aidant,
Je puis bien, moi,
Délivrer quelque âme souffrante ;
Mais dans le nœud de ses filets
Quand vous enlace le Démon,

I'a qu'un miracle d'eilamount
 Que posque rompre sa mestriò...
 Dounc preguen Diéu, preguen Mario,
 Preguen sant Pèire emai sant Pau
 Que t'alestigon lou rampau !
 Preguen Miquèu, lou grand arcange,
 Que t'enviroune emé sis ange...
 E, pèr prega coume counvèn,
 Ve, fau intra dins un couvènt.
 D'Arle, deman, se fai lou viage :
 Lou Rèi ié vai pèr soun mariage ;
 I'anaren tóuti, se Diéu vòu ;
 E tu, quitant lou mounde fòu,
 — Acò, ma fiho, es necessari, —
 Dins l'abadié de Sant-Cesàri
 Estrèmo-te discretamen,
 E gagnaras toun saüvamen. —

Au mes de mai li niue soun brèvo.
 A l'aubo, l'endemàn, se lèvo
 Touto la court. Li cavalot,
 Sela, brida, garni de flo,
 Endihon e fan d'estrepado.
 De si mantiho agouloupado,
 Lou péu liga pèr un vetoun,

Il n'y a qu'un miracle d'en haut
Qui puisse rompre sa maîtrise...
Donc prions Dieu, prions Marie,
Prions saint Pierre et saint Paul
Qu'ils préparent pour toi la palme !
Prions Michel, le grand archange,
Qu'avec ses anges il t'entourne...
Et, vois-tu, pour prier avec fruit,
Il faut entrer dans un couvent.
Demain a lieu le voyage d'Arles :
Le Roi y va pour son mariage ;
Nous irons tous, si Dieu le veut...
Et toi, laissant les folies de ce monde,
— C'est indispensable, ma fille, —
Dans l'abbaye de Saint-Césaire
Enferme-toi discrètement,
Et tu gagneras ton salut. »

Au mois de mai les nuits sont brèves.
Le lendemain, se lève dès l'aurore
Toute la cour. Les palefrois,
Sellés, bridés, ornés de houppes,
Hennissent et frappent du pied.
Enveloppées de leurs mantilles,
La chevelure liée par une tresse,

Li segnouresso, d'assetoun,
 Lèu s'encavalon. La noublesso
 Lucho de gràci e de souplesso,
 Caracoulant d'amount, d'avau,
 E papo e rèi soun à chivau.

Mai l'ufanouso coumitivo
 Dóu tèm̄s qu'à bódre aqui s'estivo,
 Couifa de soun bounet pounchu,
 Davans lou pople que fai chut
 I'a l'Astroulò que proufetiso.
 Lou Fòu dóu Rèi dis de chatiso;
 E lou Nanet, qu'a lou respousc,
 Fai uno bèbo de gibous.
 Emé si dous iue blanc, lou Mouro,
 Negre coume un mouchoun d'amouro,
 Ris en moustrant soun gengivié.
 Dins lis andano d'oulivié
 Que soun flourido au pèd dóu mourre,
 Li damisèu jogon à courre,
 Li galant page e li boufoun
 Jogon emé li chin grifoun.

Tóuti countènt, à la frescado,
 Parton en longo cavaucado.

Les grandes dames bravement
Montent en selle. La noblesse
Lutte de souplesse et de grâce,
Caracolant de ci, de là,
Et pape et roi sont à cheval.

Pendant que le brillant cortège,
Pêle-mêle, se dispose au départ,
Devant le peuple qui se tait,
Coiffé de son bonnet conique,
L'Astrologue débite ses pronostications.
Le Fou du Roi dit des lazzi,
Et le Nain, qui reçoit le rejaillissement,
Fait une grimace de bossu.
Avec ses deux yeux blancs, le More,
Noir comme un trochet de mûres,
Rit en montrant ses gencives saillantes.
Dans les allées des oliviers
Qui sont en fleur au pied du monticule,
Les damoiseaux jouent à la course,
Les jolis pages et les bouffons
Avec les chiens griffons s'ébattent.

Et tous, joyeux, à la fraîcheur,
En longue cavalcade ils partent.

Courron davans li troumpetoun,
Sounant *la bello Margoutoun*.

Li roussignòu canton l'aubado,
E de pertout li flour crebado,
Pèr lou campèstre verdoulènt,
Jiton un baume redoulènt.

Li gounfaloun, li bandeireto,
En l'èr floutejon à l'aureto;
I ple de sedo trefoulis
Sus founs d'azur la flourdalis;
E li coulour aragouneso,
L'or e lou sang, la ventoureso
Li fai vouga dins lou soulèu.

Durant, que dison, mounto lèu :
De soun inmènso e folo escagno
Li rai fielejon; e l'eigagno,
Que briho en perlo sus li péu
Di nòbli damo, lèu s'esbéu.

Lou Rèi, lou Papo emé Vióulando
Ensèn, long dóu camin, fan bando.
Lou Rèi disié : — Lou mes que vèn,
Se dins lou gou boufo bon vènt,
Siéu resoulu, partèn pèr Naple...
Aqueste cop i'aura de chaple,

Les trompettes courent devant,
Sonnant « la belle Margoton ».
Les rossignols chantent l'aubade,
Et de partout les fleurs écloses,
Par les champs verdoyants,
Jettent leur arôme embaumé.

Les gonfalons, les banderoles
Flottent dans les airs à la brise;
Dans les plis de la soie frissonne
La fleur de lis en champ d'azur;
Et les couleurs aragonaises,
Le sang et l'or, au gré du vent
Ondoient dans le soleil.

« *Durant* », comme on l'appelle, monte rapidement³ :
Et de son écheveau immense, échevelé,
Les rayons filent; et la rosée,
Qui brille en perles sur les cheveux
Des nobles dames, bientôt s'évapore.

Le Roi, Yolande et le Pape
Font le chemin de compagnie.
Le Roi disait : « Le mois prochain,
Si un bon vent souffle dans le golfe,
C'est décidé, nous partons pour Naples...
Il y aura cette fois du carnage,

E l'usurpaire Lancelot
 Pòu prene vanc pèr lou galop,
 S'auso afrounta nosto coulèro!
 Ai à Marsiho vint galèro,
 Sèt bregantin bèn alesti
 E cènt lahut preste à parti.
 Aquelo floto aura pèr cargo
 Mi blanc grignoun de la Camargo
 Emé tres milo cavalié.
 L'ouro a souna : sarié foulié
 De leissa perdre la chabènço
 Di Comte-Rèi de la Prouvènço,
 Aquéu pais napoulitan
 Que nòsti rèire, i'a cènt an,
 N'en counquistèron la courouno,
Dolce paese qu'envirouno
 Lou rire eterne de la mar
 Souto li bais d'un soulèu clar!
 Sian pas nebout dóu grand rèi Carle
 Pèr resta just pichot rèi d'Arle. —

En se clinant vers Louis Segound
 La bello nòvio d'Aragoun
 Ié vèn : — Me menarés, bèu segne?
 — Rèino, faguè lou Rèi, que degne

Et l'usurpateur Lancelot
Peut prendre son élan pour une prompte fuite,
S'il ose affronter mon courroux !
J'ai à Marseille vingt galères,
Sept brigantins bien équipés
Et cent tartanes toutes prêtes.
Et cette flotte aura pour cargaison
Mes blancs étalons de Camargue
Avec trois mille cavaliers.
L'heure a sonné : ce serait folie
De laisser perdre l'héritage
Des Comtes-Rois de la Provence,
Ce pays napolitain
Dont la couronne fut conquise
Par nos prédécesseurs, il y a cent ans,
Dolce paese qu'environne
Le rire éternel de la mer
Sous les baisers d'un clair soleil !
Du grand Charles d'Anjou nous ne sommes point neveu
Pour demeurer roitelet d'Arles. »

En se penchant vers Louis II,
La belle fiancée d'Aragon
Lui dit : « Beau sire, vous m'emmènerez ? »
— « Reine, que votre grand cœur

Voste grand cor me perdouna!
 Vous leissaren pèr gouverna.
 Nosto Prouvènço tant macado,
 E tant chaupido e tant plagado,
 D'uno man leno a de besoun
 Pèr acoumpli sa garisoun.
 Aquéu viscomte de Tureno,
 Qu'avié pèr crid de guerro : *Reno !*
 A fa, vint an, lou malurous,
 Dins lou terraire un mau afrous!
 Castèu destru, vilo au pihage,
 A fioc e sang nòsti vilage,
 Dins li moustié de-longo arland,
 Raubant li femo e li vióulant,
 A la rançoun metènt lis ome,
 Tratant lou rèi coume un barome,
 Boutant moun pople en cativié,
 Coupant li pont, lis óulivié,
 Brulant li glèiso e li bastido
 Em'uno ràbi aloubatido,
 E pièi, pas proun d'un tal afan,
 Ma maire véuso e iéu enfant!
 Enfin, l'ourrou e la maliço
 Fan eigreja nòsti miliço :
 De Tarascoun à Fourcauquié

Daigne me pardonner ! fit le Roi.
Nous vous laisserons pour gouverner.
Notre Provence si meurtrie,
Si piétinée et si navrée,
A besoin d'une main douce
Pour accomplir sa guérison.
Ce vicomte de Turenne
Qui avait pour cri de guerre : *Grogne !*
A fait, le malheureux ! pendant vingt ans,
Un mal affreux dans le pays :
Détruisant les châteaux, pillant les villes,
Mettant à sac les monastères,
Nos villages à feu et à sang,
Enlevant et violant les femmes,
Prenant les hommes à rançon,
Traitant le Roi comme un magot de neige,
Plongeant mon peuple dans la détresse,
Coupant les ponts, les oliviers,
Brûlant les fermes et les églises
Avec une rage de loup,
Et puis, pour comble d'embarras,
Ma mère veuve et moi enfant !
L'horreur, l'indignation
Font enfin soulever nos milices :
De Tarascon à Forcalquier

Sonon la raïdo li clouquié.
 Au cridamen de la patriò,
 Li païsan mes en furìo
 Manchon li daïo d' à rebous :
 De malandrin s'emplis li pous,
 E, coume un brau dins uno areno
 Acoussegui, lou fièr Tureno,
 Pres de pertout, espauruga,
 Vai dins lou Rose s'ennega. —

Mai enterin que lou Rèi parlo,
 Un gentilome qu'escambarlo
 Un chivau negre, plan-planet,
 Fasié 'n risènt lou galinet
 Autour de la pichoto Nerto.
 — Tant lèu noun m'esperave, certo,
 De vous revèire, elo disié.
 — Lou parpaioun vai au rousié,
 Èu ié respond : de sa demoro
 Entre saché qu'èro deforo
 Benezet Trege, Boucicaut
 Liuen dóu palais pountificau,
 Sabe pas mounte, a vira brido ;
 E dóu parèu que se marido
 Ai courregu groussi la court...

Les clochers sonnent le tocsin.
Au cri de la patrie en deuil,
Les paysans mis en furie
Emmanchent les faux à rebours :
On comble les puits de routiers ;
Et, pareil au taureau pourchassé
Dans le cirque, le fier Turenne,
Pris de partout, épouvanté,
Va se noyer dans le Rhône¹. »

Or, pendant que le Roi parle,
Un gentilhomme qui montait
Un cheval noir, tout doux, tout doux,
Coquetait en riant
Autour de la petite Nerte.
— « Je ne m'attendais pas, disait celle-ci,
A vous revoir sitôt, vraiment ! »
— « Le papillon va au rosier,
Répondait l'autre : en apprenant
Que Benoît Treize était sorti
De son donjon, Boucicaut,
Loin du palais pontifical,
A tourné bride je ne sais où ;
Et du couple qui se marie
J'ai couru grossir le cortège...

Mai lou camin sara trop court
 E la felicita celèsto
 S'ai tout-de-long d'aquèsti fèsto,
 L'ur d'èstre voste cavalié.
 — Fagués pas coume l'amelié,
 Diguè la jouino castelano,
 Que, pèr flouri trop lèu, s'engano :
 Deman au vèspre, adieu jouvènt !
 Intre pèr mounjo au Grand Couvènt.

— Alor, cresès, fai Don Roudrigo,
 Qu'un mounastèri vous abrigo
 Contro lou Diable ? Mai Cifèr
 Saup escala coume un cat-fèr !
 Eh ! que i'enchau uno muraio,
 Èu que, pèr un trau de sarraio,
 Pòu s'enfusa poulidamen
 E vous ana teni d'à ment !
 Èu que, se vòu, pauro piéucello,
 Vai s'esquiha dins vosto cello
 E, souto formo de mouissau,
 Zounzouneja sus lou missau !
 Eh ! que i'enchau li barraduro
 E lou prega que toujours duro,
 Èu que, belèu, emé l'oulour

Mais le chemin sera trop court
Et la félicité trop grande,
Si j'ai, tout le long de ces fêtes,
L'heur d'être votre cavalier. »
— « Ne faites pas comme l'amandier,
Dit la jeune châtelaine,
Qui, pour fleurir trop tôt, se trompe :
Demain au soir, adieu jeunesse !
Je serai nonne au Grand Couvent ». »

— « Vous croyez donc, fait Don Rodrigue,
Qu'un monastère vous abrite
Contre le Diable ? Mais Satan
Sait grimper comme un chat sauvage !
S'inquiète-t-il d'une muraille,
Lui qui, par un trou de serrure,
Peut s'introduire adroitement
Et venir vous guetter à l'aise !
Lui qui, s'il veut, pauvre petite,
Va se glisser dans la cellule
Et, sous la forme d'un moustique,
Bourdonner sur votre missel !
S'inquiète-t-il des fermetures
Et de la prière incessante,
Lui qui, peut-être, avec l'arome

D'uno vióuleto qu'es en flour,
 Emé lou son d'uno mandorro
 O 'm'un raïoun, vai, de deforo,
 Jusqu'à la glèiso e dins lou cor,
 Veni vous treboula lou cor !
 Poudès jita d'aigo-signado :
 Èu, coume uno rato-penado,
 Vendra s'escoundre entre li quès ;
 E pièi, en soungé, quand seguès
 La courdurado que vous fielo,
 De la campagno o de la vielo
 Vous adurra l'oumbro d'aquéu,
 Ai ! que belèu regretas qu'èu !
 E, souspirouso, on se reviho
 En remenant la meraviho ;
 E l'on estiro si bras blanc
 Pèr reteni lou bèu semblant...
 Mai l'amourouso farfantello
 S'envolo amount dins lis estello.

— Oh ! teisas-vous, Nerto ié fai,
 Iéu sabe pas coume acò vai,
 Mai chasco fes que vosto bouco
 Dis quaucarèn, acò me blouco.
 Jamai degun me parlo ansin :

D'une violette qui fleurit,
Avec le son d'une mandore
Ou même un rayon, va, de dehors,
Jusque dans le chœur de l'église,
Va venir vous troubler le cœur !
Vous pouvez jeter de l'eau bénite :
Il viendra, comme une chauve-souris,
Se tapir entre les solives ;
Et puis, quand vous suivez en songe
Le fil du rêve qu'il vous tisse,
De la ville ou de la campagne
Il vous amènera l'ombre de celui-là,
Aïe ! que vous regrettez peut-être !
Et l'on soupire, et l'on s'éveille
En rappelant la vision merveilleuse,
Et l'on étire ses bras blancs
Pour retenir le beau fantôme...
Mais l'éblouissement d'amour
S'envole au ciel dans les étoiles. »

— « Oh ! taisez-vous ! Nerte s'écrie,
Je ne sais trop comment cela se fait,
Mais chaque fois que votre bouche
Dit quelque chose, je reste interdite.
Jamais personne ne me parle ainsi :

Es coume un béure cremesin
 Que me fai gau, que me regalo,
 Que tout-d'un-cop pièi m'encigalo...
 Vès, siéu desmemouriado... E se
 Pèr lou sant paire Benezet
 Vous counaissiéu mens serviciable,
 Creiriéu que sias l'ami dóu Diable! —

E, long dóu Camin Arlatan,
 Quouro amblejant, quouro troutant,
 Prince, baroun e damisello,
 Entre vergié, prat e tousello,
 Landon galoi ; e dins si nis,
 Que la margot embouissounis
 Au capelut dis óumarado,
 Lis agassoun, long di terrado,
 Cridon, de vèire tant de gènt
 Alusenti d'or e d'argènt.

Lou Rèi disié : — Nous fau l'Itàli,
 E i'intraren souto lou pàli,
 Car li Pisan, li Boulougnés,
 Li Flourentin e li Sienés
 An manda dire que m'espèron.
 Se nòstis armo alin prouspèron,

Cela ressemble à une boisson rouge
Qui me séduit, qui me délecte,
Qui, tout à coup, ensuite m'étourdit...
Voyez, je perds la tête... Et si
Pour le saint-père Benoît Treize
Je vous savais moins dévoué,
Je vous croirais l'ami du Diable ! »

Et, le long de la Voie Arlésienne,
Allant tantôt le trot, tantôt l'amble,
Princes, barons et damoiselles,
A travers les vergers, les prairies, les froments,
Courent joyeux ; et dans leurs nids,
Que la pie arme de buissons
Au faite des touffes d'ormes,
Les piats, sur le bord des champs,
Crient, à la vue de tant de gens
Qui reluisent d'argent et d'or.

Le Roi disait : « Il nous faut l'Italie,
Et nous y entrerons sous le dais,
Car les Pisans, les Bolonais,
Les Florentins et les Siennois
M'attendent, ils me l'ont fait dire.
Si nos armes prospèrent là-bas,

Se di Calabro au bon moumen
 Esclato lou sòulevamen,
 Dóu mount Vesùvi li mountado
 Veiran mi tènndo lèu plantado
 E couchan au Castèu de l'Iòu...
 Mai uno fes tounba lou biòu
 E dóu poudé tenènt li dèstre,
 Pèr dre d'espaso e lèi de mèstre
 Anan à Roumo reüni
 Un grand council ecumeni
 Que mete tóuti li counsciènci,
 Paire, souto vosto óubediènci !

— Diéu vous ajude, noble fiéu !
 Diguè lou Papo, e fague Diéu
 Que vòstis àutis esperanço
 Arribon tóuti à maduranço !
 Emé li dre sus l'Aragoun
 Que vèn d'adurre à Louis Segound
 Dono Vióulando, la Prouvènço
 Poudrié trachi pèr escasènço
 A l'apougèu de soun destin :
 La tèsto di país latin.
 Li tres nacioun mai catoulico
 De la crestiano republico

Si, au bon moment, éclate
Le soulèvement des Calabres,
Les pentes du mont Vésuve
Verront bientôt mes tentes se dresser,
Et nous couchons au Château de l'Œuf...
Mais le taureau une fois renversé,
Une fois dans nos mains les rênes du pouvoir,
Par droit d'épée et loi de maître
Nous allons réunir à Rome
Un grand concile œcuménique
Qui mette toutes les consciences,
Père, sous votre obédience⁶ ! »

— « Que Dieu vous aide, noble fils !
Dit le Pape, et fasse Dieu
Que vos sublimes espérances
Arrivent toutes à maturité !
Avec les droits sur l'Aragon
Que vient d'apporter à Louis II
Done Yolande, la Provence
Pourrait monter, le cas échéant,
A l'apogée de sa fortune :
La tête des pays latins.
Les trois nations les plus catholiques
De la république chrétienne

En Prouvènço, efetivamen,
 Vènon mescla sis elemen ;
 E di tres forço councentrado
 A tèms o tard vosto encountrado
 Pòu deveni lou jougadou :
 A Coustantin l'emperadou
 Èro risènto aquelo visto,
 Quand, au plus bèu de si counquisto,
 En vilo d'Arle faguè mand
 De metre l'empèri rouman. —

Ansin, en abracant la routo,
 La charradisso èro derrouro
 De tèms en tèms pèr li masié
 Que lou sant paire benissié.
 Car, tout-de-long, li labouraire
 Ageinouia contro l'araire,
 Li meinagié de l'enviroun,
 Li ràfi, li carreteiroun,
 La coucouniero emé soun ase,
 Lou pelatié, noun vous desplase,
 Que vai croumpa li pèu d'avé,
 Tout lou bon pople plen de fe,
 Èron pèr sòu davans lou Papo.
 — Dóu matrassun que vous aclapo

En Provence, de fait,
Viennent mêler leurs éléments ;
Et des trois forces concentrées
Votre contrée peut, tôt ou tard,
Devenir l'articulation :
A l'empereur Constantin
Cette vue souriait,
Lorsque, au plus beau de ses conquêtes,
Il fut sur le point d'établir
A Arles l'empire romain. »

En abrégeant ainsi la route,
La causerie était interrompue
De temps en temps par les gens des campagnes
Que le saint-père bénissait.
Car, tout du long, les laboureurs
Agenouillés auprès de la charrue,
Les métayers du voisinage,
Les valets de ferme, les charretiers,
La coquetière avec son âne,
Le pelletier, ne vous déplaise,
Qui achète les peaux de brebis,
Tout le bon peuple plein de foi,
Étaient prosternés devant le Pape.
— « Du dur labeur qui vous écrase

Diéu vous aléuge, pàuri gènt!
 Fasié lou Papo en diregènt
 Sa maigro man vers la pauriho.
 Sus li pacan, sus la pastriho,
 Sus vòsti mas tóuti badiéu
 Largue sa gràci lou bon Diéu!
 Sus vòsti fiéu, felen, feleno!
 Sus la meissoun e sus la gleno!
 Sus lou pan negre que manjas!
 Sus lou troupèu e sus lou jas!
 Agués la pas interiouro,
 Qu'acò 's la joio la meiouro!
 E vòsti gouto de susour
 Devèngon perlo de lusour! —

— Que bon soulèu, disien li dono,
 Pèr espan di li courbo-dono! —
 E patatin, e patatan,
 Quouro risènt, quouro cantant,
 La tirassiero esparpaiado
 Pren lou travès de la Paiado,
 Vasto planuro d'espigau
 Que desfourrello e que fai gau.
 — Se cassavian is alauseto?
 Vèn la marqueso Ravousseto

Dieu vous allège, pauvres gens! »
Disait le Pape en dirigeant
Sa main amaigrie vers les pauvres.—
« Sur les plébéiens, sur les pâtres,
Sur vos granges toutes béantes
Que le bon Dieu verse sa grâce!
Sur vos fils, petits-fils et filles!
Sur la moisson et sur la glane!
Sur le pain noir que vous mangez!
Sur le troupeau et sur la bergerie!
Ayez la paix intérieure,
Car c'est là la meilleure joie!
Et que vos gouttes de sueur
Deviennent perles de lumière! »

— « Quel bon soleil, disaient les dames,
Pour épanouir les narcisses! »
Et patati et patata,
Tantôt riant, tantôt chantant,
La longue suite éparpillée
Prend le travers de la Paillade,
Immense et admirable plaine
D'épis qui sortent du fourreau.
— « Si nous chassions aux alouettes? »
Dit la marquise Raoussette

Qu'a sus la mancho lou faucoun,
 Guèiro! — Dins l'espàci pregound,
 Lou nible, zóu! se lanço à perdo
 De visto : sus la plano verdo
 Plòu sang e plumo. Pèr foulié,
 Vaqui subran vint cavalié
 Qu'après la bello faucouniero
 Trepon e caucon coume uno iero,
 Souto lou pèd dis alasan,
 Lou blad caiet dóu païsan,
 Emé de bram, emé de gisclé
 Que dóu cèu sin van jusqu'au biscle.

— Vous sias panca proun diverti?
 Devrias pamens vous counverti!
 A Don Roudrigo fasié Nerto.
 Uno jouinesso qu'es óuferto
 A Noste Segne dins sa flour,
 Un pecadou que trais de plour
 En se picant lou pies, uno amo
 Que mounto à Diéu coume uno flamo,
 I'a rên, iéu crese, de plus bèu!
 Oubliden pas que lou toumbèu
 Es eila au bout que nous regacho;
 Que bônis obro e malafacho

Qui a le faucon sur la manche,
« Gare ! » Dans l'espace profond
L'oiseau de proie s'élançe à perte de vue :
Sur la plaine verte il pleut
Du sang et des plumes. Follement,
Voilà soudain vingt cavaliers
Après la belle fauconnière,
Qui trépignent, qui foulent comme une aire,
Sous le pied des alezans,
Le blé demi-mûr du bonhomme,
Avec des cris, des jets de voix
Qui percent le faite du ciel.

— « N'avez-vous point encore assez pris vos ébats ?
Vous devriez pourtant vous convertir ! »
Nerte disait à Don Rodrigue.

« Une jeunesse en fleur
Qui est offerte à Dieu,
Un pécheur qui sanglote,
Se frappant la poitrine, une âme
Qui monte à Dieu comme une flamme,
Rien n'est plus beau, je crois !
N'oublions pas que le tombeau
Est au bout, là-bas, qui nous guette ;
Que bonnes œuvres et méfaits

Rèston escricho en quauco part
 E nous escorton, quand se part ;
 Que nosto vido es mens qu'un lume ;
 Que nòsti jour van coume un flume
 Sènso retour se trejita
 Dins l'esfraiouso eternita ;
 Que sian eici pèr uno esprovo ;
 Que lou bonur plus aut s'atrovo,
 E que l'auren o lou perdren,
 Segound que bèn o mau faren...
 Ah! pensas-ié, moussu Roudrigo !
 Lou rasin verd douno enterigo,
 E li plasé dóu mounde van
 Laisson que pòusso, quand s'envan. —

Nerto semblavo iluminado.
 Pamens la lindo matinado
 S'esvalissié dins lou grand jour ;
 Li mounumen de Mount-Majour
 Dauravon au soulèu si caire ;
 E Benezet lou bon sant paire :
 — Salut, cridè, noblo abadié
 Ounte fuguère primadié
 De la legioun beneditino !
 O melicouso Palestino !

Demeurent écrits quelque part
Et nous escortent, quand nous partons ;
Que notre vie n'est rien qu'un lumignon ;
Que nos jours vont, comme un fleuve,
Se précipiter sans retour
Dans l'éternité effrayante ;
Que nous sommes ici pour une épreuve ;
Que le bonheur plus haut se trouve,
Et que nous l'atteindrons ou que nous le perdrons,
Selon que nous ferons ou le bien ou le mal...
Ah ! pensez-y, monsieur Rodrigue !
Le raisin vert agace les dents,
Et les plaisirs du monde vain
Ne laissent que poussière, lorsqu'ils s'évanouissent. »

Nerte semblait illuminée.
Pourtant, la matinée limpide
S'évaporait dans la grande lumière ;
Les monuments de Montmajour
Doraient leurs angles au soleil ;
Et le bon saint-père Benoît
S'écria : « Salut, noble abbaye
Où je fus chef et conducteur
De la légion bénédictine ⁷ !
Terre promise où ruisselle le miel !

O paradis! o Mount-Majour
 Ounte ai viscu mi plus bèu jour!
 Quand me rapelle toun silènci
 E de toun ro la redoulènci!
 Quand iéu me mèmbe lou soulas
 De tis estùdi tranquilas!
 L'oumbro de Diéu quand me remèmbe
 S'esperloungant dins ti grand mèmbe!
 En fâci, vuei, de moun coumbour
 E de ma glòri à l'escabour,
 Mis ambitious pantai de mounge,
 Ai! que soun grèu sus moun vieiounge! —

E dóu soulèu, sus lou Grand Clar,
 Alin resplendissié lou flar.

Ome de vanc, tout proumtitudo,
 Roudrigo èro dins l'abitudò
 De vèire, au fiò dis iue qu'avié,
 Foundre lou gèu e li nevié
 E d'empourta li fourtaresso
 O pèr assaut o pèr souspresso.
 Mai en presènci d'aquéu biais,
 D'aquéu bèl ile monte jais
 Tant de candour e de fisança,

O Montmajour ! ô paradis
Où j'ai vécu mes plus beaux jours !
Lorsqu'en mémoire me revient ton silence
Et le parfum de ton rocher !
Quand je me rappelle le charme
De tes études si tranquilles !
Quand je revois l'ombre de Dieu
Se prolongeant dans tes salles immenses !
Aujourd'hui, en présence de mes tribulations
Et de ma gloire au crépuscule,
Ah ! mes ambitieux rêves de moine,
Comme ils sont lourds sur ma vieillesse ! »

Et du soleil, sur le Grand-Clar⁸,
Au loin resplendissait la flamme.

Homme d'élan, prime-sautier,
Rodrigue était dans l'habitude
De voir, au brasier de ses yeux,
Fondre les neiges et la glace,
Et d'emporter les forteresses
Ou par assaut ou par surprise.
Mais devant cette grâce innée,
Devant ce beau lis où repose
Tant d'assurance et de candeur,

Roudrigo esprovo la puissanço
 D'un sentimen fort e nouvèu
 Que vèn empegne lou gavèu.

— Nerto, parlas coume uno santo!
 Mai, dis, lou roussignòu que canto
 Vous respoundra que lou bonur,
 Au mes de mai, es dins l'azur,
 Es d'èstre libre sus la branco
 E d'esbrudi sa joio franco...
 Quand sias resta cinq an, soulas,
 Dins li paret d'un castelas,
 Em'un frescun que vous acoro,
 Ah! que fai bon èstre deforo!
 Vès, espinchas à noste entour :
 Gardant si fedo, li pastour
 Fan, davans si pastoureleto,
 Sus l'erbo la cambareleto ;
 En reguejant dins li gara,
 Lou bouié siblo, alegoura ;
 Dins li blad verd li saucarello
 Charron e quilon, riserello ;
 Li mulatié dins li draïou
 Fan cascaveleja si miòu ;
 Dins li pradello li segaire,

Rodrigue éprouve la puissance
D'un sentiment fort et nouveau
Qui vient attiser le sarment.

— « Nerte, dit-il, vous parlez comme une sainte !
Mais la chanson du rossignol
Vous répondra que le bonheur,
Au mois de mai, est dans l'azur,
Que le bonheur, c'est d'être libre sur la branche
Et d'ébruiter sa franche joie...

Lorsqu'on est resté cinq ans, isolé,
Entre les murs d'un château fort
Dont le remugle vous écœure,
Ah ! qu'il fait bon être dehors !
Jetez les yeux autour de nous :
Gardant leurs brebis, les bergers,
Devant leurs gentes pastourelles,
Font sur l'herbe la cabriole ;
Sillonnant les guérets,
Le laboureur, lui, siffle d'aise ;
Les sarcleuses, dans les blés verts,
Jasent et rient, poussant des cris aigus ;
Les muletiers, dans les petits chemins,
Font résonner les grelots de leurs mules ;
Les faucheurs, dans les prés fleuris,

Long di roubino li pescaire,
 Li chatouneto dins si mas,
 E li cassaire sus l'ermas,
 Tout acò vai, vèn e boulego
 Emé lou sang en petelego...
 A noste entour escoutas dounc :
 I'a qu'un zinzin e qu'un bourdoun,
 I'a qu'un murmur que mounto arrage
 Di rouseliero e di farrage ;
 L'oundo cascaio dins lou riéu ;
 Lou pèis foulejo dins lou briéu ;
 Tout es lusènt de gaiardige ;
 La sabo cour emé drudige
 Souto la rusco di ramèu,
 E 'n touto flour i'a 'n rai de mèu.
 Rèn vòu mouri : tout sort, tout greio,
 Tout es en dèstre e tout coungreio,
 E la lumiero dóu soulèu
 Inoundo aquéu vivènt tablèu....
 Peréu lou Rèi, sa nòvio ilustro
 Que lou soulèu noun escalustro,
 Sèmlon coundurre en bello imour
 Lou grand triounfle de l'Amour.

Nerto, emai nautre sian di fèsto !

Les pêcheurs le long des canaux,
Les jeunes filles dans leurs *mas*,
Et sur la lande les chasseurs,
Tout ce monde va, vient, s'agite,
L'effervescence dans le sang...
Autour de nous écoutez donc :
C'est un bruissement immense,
Un murmure incessant qui monte pêle-mêle
Des roselières et des fourrages ;
Dans le ruisseau l'onde gazouille ;
Dans le courant folâtre le poisson ;
Tout est luxuriant de vie ;
La sève court avec vigueur
Sous l'écorce des rameaux,
Et toute fleur a sa goutte de miel.
Rien ne veut mourir : tout germe, tout bourgeonne,
Et tout jubile et tout pullule,
Et la lumière du soleil
Inonde ce vivant tableau...
Aussi le Roi et sa fiancée illustre,
Que le soleil n'éblouit pas,
Semblent conduire en belle humeur
Le grand triomphe de l'Amour.

Et nous aussi, ô Nerte, nous sommes de la fête !

E la fleirour de la genèsto,
 De l'aubespın, de l'agrenas,
 Fai trefouli l'alo dóu nas...
 E voudrias, vous, qu'enfrouminèsse,
 Iéu, l'enavans de tout moun èsse ?
 Nerto, voudrias qu'en un croutoun
 Iéu estoufèsse li poutoun
 Que boumbounejon sus mi bouco ?
 Nerto, voudrias que sus la souco
 Desmaienquèsse li rasin ?
 Nàni ! lou béure cremesin
 A iéu tambèn me fai ligueto :
 De la jouvènço belugueto
 Vivo la fogo e lou varai !
 Nerto, quitas vòstis esfrai !
 Lou tèms es sol, la mar es bello...
 Emé l'ami que vous apello
 Embarcas-vous : sus li risènt
 Nous leissaren escourre ensèn
 Dins l'emplanado luminoso ;
 E parlaren de ço que nouso,
 E culiren ço qu'es poulit,
 Avans que l'oumbro emé l'óublid
 Tragou sus nautre sa cuberto...
 — Vès li calandro, faguè Nerto,

Et l'émanation du genêt,
Du prunellier, de l'aubépine,
Fait tressaillir le flair...
Et vous voudriez, vous, que je brise,
Moi, les élans de tout mon être ?
Nerte, vous voudriez que moi, dans un cachot,
J'étouffe les baisers
Qui frémissent sur mes lèvres ?
Vous voudriez, Nerte, que sur le cep
J'arrache les grappes qui naissent ?
Non ! la boisson vermeille
Chez moi aussi provoque le désir :
De la jeunesse sémillante
Vive la fougue vagabonde !
Nerte, quittez donc vos terreurs !
Le temps est beau, la mer est calme...
Avec l'ami qui vous appelle
Embarquez-vous : sur le rire des flots,
Ensemble à la dérive nous nous laisserons aller
Dans l'immensité lumineuse ;
Et nous parlerons là de ce qui lie,
Et là nous cueillerons ce qui est charme,
Avant que l'ombre avec l'oubli
Jettent sur nous leur couverture... »
— « Voyez, dit Nerte, les calandres,

Coume s'enaaron dins lou cèu !
 Ah ! se poudian èstre d'aucèu !
 Roudrigo, vès li dindouletto !
 Nous an rasa de soun aleto...
 Porton bonur, parai ? soun crid
 Fai rèn que dire Jèsus-Cri... —

Just finissié la damisello,
 Quand un mouloun de gènt en sello
 Alin davans se vèi veni.
 Li conse d'Arle, reüni
 Au senat d'Arle, à tout lou poble,
 Clerc e bourgés, pacan e noble,
 Venien à l'endavans dóu Rèi
 Emai dóu Papo.

— Pèr la lèi

Que nòsti paire nous leguèron,
 Lis Arlaten au Rèi diguèron,
 Sian ome libre, e la ciéuta
 Noun counèis d'autro reiauta
 Qu'aquelo dóu Lioun : mai, segne,
 Poudès intra sènso rèn cregne,
 Poudès intra reialamen,
 S'en bono gràci soulamen

Comme elles s'élèvent dans le ciel !
Ah ! si nous pouvions être des oiseaux !
Rodrigue, voyez les hirondelles !
Elles nous ont rasé de leur aile légère...
Elles portent bonheur, n'est-ce pas ? leur cri
Ne fait que dire « Jésus-Christ »⁹...

La demoiselle achevait ces mots à peine,
Quand du lointain on voit venir
Une multitude à cheval.
Les consuls d'Arles, réunis
Au sénat d'Arles, à tout le peuple,
Clercs et bourgeois, nobles et plébéiens,
Venaient à la rencontre du Roi
Et du Pape.

— « De par la loi
Que nous léguèrent nos ancêtres, »
Les Arlésiens dirent au Roi,
« Nous sommes hommes libres, et la cité
Ne connaît d'autre royauté
Que celle du Lion : mais, sire,
Vous pouvez entrer sans rien craindre,
Et vous pouvez entrer en roi,
Si la courtoisie seule

Venès en Arle. Sus la ribo,
 Drecho, vesès, entre li pibo,
 Uno coulouno eila au cantoun ?
 De sant Trefume es lou Bastoun...
 E despièi d'an que noun se noumbro,
 Jamai un rèi n'en passè l'oumbro
 Sènso afourti de respeta
 Nòsti franqueso e liberta. —

Lou Rèi diguè : — Que Diéu vous crèisse !
 Nous es de bon de recounèisse
 A vosto grand coumunauta
 Tóuti si vièi liberta,
 Prerougativo e privilège :
 Emai tenèn pèr sacrilège,
 Pèr maufatan e sènso ounour
 Quau que n'en brèque la plenour. —

Adounc li crid se saludèron :
 — E vivo lou Lioun ! cridèron,
 Vivo lou rèi di Prouvençau !
 Vivo lou paire universau !
 Vivo la Maio mai que bello ! —
 Pièi l'ufanouso ribambello,
 Auson di troumpo que clantis

En Arles vous amène. Sur la rive,
Voyez-vous, droite parmi les peupliers,
Cette colonne, au coin, là-bas ?
C'est le Bâton de saint Trophime ¹⁰...
Et, de temps immémorial,
Jamais un roi n'en passa l'ombre
Sans promettre de respecter
Nos libertés et nos franchises. »

Le Roi dit : « Que Dieu vous accroisse !
Il nous plaît de reconnaître
A votre grande communauté
Tous ses vieux privilèges,
Toutes ses libertés et ses prérogatives ;
Et nous tenons pour sacrilège,
Pour criminel et pour honni
Quiconque porte atteinte à leur intégrité. »

Aussitôt les vivats de salut retentirent,
Et l'on cria : — « Vive le Lion !
Vive le roi des Provençaux !
Vive le père universel !
Vive l'incomparable reine du mois de mai ! »
Puis le cortège magnifique,
Au son éclatant des trompettes

E di bachas au picadis,
Emé la pòusso que blanquejo
E lou dardai que beluguejo,
Raubo, capèu e capeiroun,
Tóuti pognènt de l'esperoun,
Lis ome, l'espaso-levado,
Intron dins Arle en grand bravado.

Et au battement des tambours,
Dans des flots de poussière blanche,
Sous un soleil étincelant,
Chaperons, chapeaux et robes,
Tous donnant de l'éperon,
Les hommes, l'épée haute,
Entrent dans Arles en grande piaffe.

1. Le vaillant roi de Forcalquier, de Naples et de Jérusalem. Les comtes de Provence des deux maisons d'Anjou s'intitulaient dans leurs chartes : *Dei gratia rex Jerusalem et Siciliae, comes Provinciae, Forcalqueri*, et le roi René se disait *per la gracia de Dieu rey de Jerusalem, de Aragon, de Ambas las Sicilias, de Valencia, de Sardenha et de Corsega, duc d'Anjo et de Bar, comte de Barcelona et de Provensa, de Forcalquier et de Piemont*.

2. Saint-Trophime, *Sant-Trefume*, vocable de la cathédrale d'Arles.

3. *Durant*, sorte de sobriquet que les paysans donnent au soleil, parce qu'il fait plus ou moins longue « la durée » de la journée.

4. Le fier Turenne, pris de partout, épouvanté, va se noyer dans le Rhône. Voyez la note 3 du chant I.

5. Je serai nonne au Grand Couvent, nom vulgaire de l'ancienne abbaye de Saint-Césaire d'Arles.

6. Obédience. Sous le grand schisme d'Occident, la chrétienté se divisa en deux obédiences, l'une qui reconnaissait pour pape le pontife de Rome, l'autre celui d'Avignon.

7. Le pape Benoît XIII, déclaré antipape par l'Église, avait été abbé de Montmajour.

8. Le Grand-Clar, lagune qui couvrait les environs de Montmajour, desséchée aujourd'hui.

9. Leur cri ne fait que dire *Jésus-Christ*. Le peuple, qui regarde l'hirondelle comme un oiseau du bon Dieu, prétend qu'elle gazouille le nom de Jésus-Christ.

10. Le Bâton de saint Trophime (*lou Bastoun de sant Trefume*), nom populaire d'une colonne antique qu'on voit encore sur la route d'Arles à Tarascon et qui servait de borne de délimitation entre les terres des abbayes de Montmajour et de Saint-Césaire.

IV

A DONO JULIA D'ANFOS DAUDET

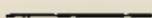
IV

A MADAME ALPHONSE DAUDET

LOU LIOUN

Sus lou planet de la Majour,
 Apereiça vers li miejour,
 Dins un oustau blanc de caussino,
 Aferouna, vesin, vesino
 Fasièn parla mèste Bouisset :
 — Alor lou papo Benezet
 A canta messo? — Canta messo
 Es pas lou mot : l'avié proumesso...
 Mais pièi, pecaire, coume es vièi
 E proun en ànci desempièi,
 Noun nous a di messo ni prone.
 Es demoura mut sus soun trone,
 Mut tout-de-long. Mai en tout cas
 Lou cardinau Mounsen Brancas
 A fort bèn fa li ceremòni

LE LION



Sur le plateau de la Major¹,
A peu près vers midi,
Dans une salle basse blanchie au lait de chaux,
Empressés, voisins et voisines
Faisaient parler maître Boisset² :
— « C'est donc le pape Benoît en personne
Qui a chanté la messe ? » — « Chanté
N'est pas le mot : il l'avait promis,
Mais puis, hélas ! vu son grand âge
Et les tribulations qu'il vient de traverser,
Il n'a pu dire ni messe ni sermon,
Et sur son trône il est resté muet,
Muet tout le temps. Quoi qu'il en soit,
Son Éminence le cardinal Brancas
A magnifiquement fait les cérémonies

D'aquéu superbe matrimòni,
 E Sant-Trefume a jamai vist
 Talo esplendour dins si parvis.

— Oh ! que trapé ! que pouplasso !
 Avèn buta pèr avé plaço,
 Venien li femo en brassejant,
 Mai vès, i'a pas agu mejan
 De vèire rèn : uno escarrado
 De chivalié batènt l'estrado
 Trasié lou fiò di caladoun...
 Un tuo-gènt ! Countas-nous dounc,
 Mèste Bouisset, vous que sias d'Arle
 (Pèr ausi dire quau que parle)
 Lou mai letru, countas-nous lèu
 La refflamour d'aquéu tablèu. —

A vai-e-vèn, dins la cousino
 De soun oustau blanc de caussino,
 Mèste Bouisset, de long en larg,
 Se passejavo sus li bard ;
 E, vers l'eiguié quand arribavo,
 Lou poutarras éu arrapavo,
 Pièi de clareto bevié 'n cop,
 Jitant au sòu lou founs dóu got.

De ce mariage superbe,
Et Saint-Trophime ne vit jamais
Telle splendeur dans ses parvis.

— « Oh ! quel trépignement ! quelle cohue !
Nous avons, nous, poussé pour avoir de la place, »
Disaient les femmes en agitant les bras,
« Mais il n'y a pas eu moyen de voir
Rien, d'aucune façon : une armée
De chevaliers piétinant par les rues
Faisait jaillir les étincelles des pavés...
Une tuerie ! Contez-nous donc,
Maître Boisset, vous qui des Arlésiens,
Au dire d'un chacun, êtes
Le plus lettré, contez-nous vite
Le détail flamboyant de ce tableau. »

Allant et venant, dans la cuisine
De sa maison blanche de chaux,
Maître Boisset, de long en large,
Se promenait au pas sur les dalles ;
Et, lorsqu'il arrivait vers la pierre d'évier,
Il empoignait l'énorme pot d'étain,
Puis buvait un coup de *clarette*
Et par terre jetait le fond du gobelet.

Ah! sa mouié, misè Fabresso,
Poudié se dire uno mestresso!
Oh! lou galant dedins-d'oustau!
Li peiroulet, lis escandau,
Lou saladou, la fariniero,
E lou pestrin e la paniero,
L'estagnié, lou davans-de-fiò,
Lou taio-lesco, li cafiò,
La taulo d'aubo emé sa coco,
Lou calèu rous emé sa moco,
L'escaufo-lié 'mé si sèt trau,
Tout lusissié coume un mirau.
E, pèr se garanti di mousco,
Dóu marrit iue o de la bousco,
Un canebas claret, pourtant
Uno crous roujo à soun mitan,
Curbié la porto... Dins un caire
I'avié 'n coumpas em'un escaire,
Car lou prudome dóu quartié
Èro destraire pèr mestié;
E pièi, de mai, avié coustumo
D'escríeure, emé sa bello plumo,
Dins soun grand libre de resoun,
En brèu, la counmemouresoun
De tout ço qu'èro de remarco.

Ah! son épouse, *misè* Fabresse,
Pouvait se dire une maîtresse femme !
Oh ! le joli intérieur !
Les petits chaudrons, les mesures pour l'huile,
La boîte au sel, la farinière,
La huche à claire-voie, le pétrin,
Le dressoir, le devant de foyer,
Le couteau à pain, les chenets,
La table de bois blanc et son plateau,
La lampe de laiton avec son lampadaire,
La bassinoire percée de ses sept trous,
Tout reluisait comme un miroir.
Et pour se défendre des mouches,
Du mauvais œil ou bien de la touffeur,
Un canevas clairet, portant
Une croix rouge en son milieu,
Couvrait la porte... Dans un coin
On voyait un compas et une équerre,
Car le prud'homme du quartier
Était arpenteur par état ;
Et puis il avait coutume, en outre,
D'écrire, avec sa belle plume,
Dans son grand *livre de raison*,
La commémoration brève
De tout événement digne d'être noté.

Bouisset, veici dounc que s'enarco
 E, 'mé li man darrié lou dos
 Engafetado tóuti dos :

— La glèiso, dis, èro tendado
 De draparié tóuti broudado :
 Acò 'ro riche ! I draparié
 Vesias briha lis armarié
 De Catalougno e de Prouvènço,
 Li dos nacioun de counnivènço
 Pèr manteni lou parla d'O,
 Lis armarié de Lengadò,
 D'Anjou, de Corso, de Sicilo,
 De la Sardegno e d'àutris ilo,
 Dóu segnour Papo emai dóu Rèi.
 Lou Rèi, lou Papo, en aparèi
 Aguste, l'un emé sa tiaro
 Garnido à flo de pèiro raro,
 Aguènt bessai tres pan d'autour
 E courounado à triple tour,
 Grand e soulènne dins soun aubo, —
 L'autre pourtant lou scètre, raubo
 De pourpro emé courouno d'or,
 Èron en fâci dins lou cor.
 Oh ! mai, quau èro incoumparablo,

Voici donc que Boisset tout à coup se rengorge,
Et, derrière le dos
Les deux mains accrochées :

— « L'église, dit-il, était tendue
De draperies toutes brodées :
Ah ! c'était riche ! Aux draperies
On voyait briller les armes
De Catalogne et de Provence,
Les deux nations complices
Pour le maintien du parler d'Oc,
Les armoiries de Languedoc,
D'Anjou, de Sicile, de Corse,
De la Sardaigne et d'autres îles,
Celles du seigneur Pape et du Roi.
Le Roi, le Pape, en appareil
Auguste, l'un avec sa tiare
Ornée de pierreries à profusion,
Haute peut-être de trois palmes
Et entourée de trois couronnes,
Grand, solennel dans ses vêtements blancs, —
L'autre portant le sceptre, la robe
De pourpre et la couronne d'or,
Étaient vis-à-vis dans le chœur.
Mais quelqu'un hors de pair,

Èro la Rèino : es adourablo !
 E de la Franço un óuficié,
 Que m'èro contro, afourtissié
 Qu'es la princesso la plus bello
 Que i'ague au mounde vuei. S'apello
 Dono Vióulando. Li catau
 De l'ordre sant de l'Espitau,
 Li grand-priéu d'Arle e de Sant-Gile,
 Se tenien dre vers l'evangile.
 Tóuti li gros èron vengu
 Faire sa court; n'ai couneigu,
 Sènso menti, mai de quaranto :
 Lou prince illustre de Taranto,
 Fraire dóu Rèi, la crous au còu;
 Lou famous Refourciat de Gòut;
 Lou senescau Jòrgi de Marle,
 Qu'èro toucant lou viguié d'Arle;
 Mounsegne Simoun de Cramaud;
 Lou valerous Lu de Grimaud,
 Grand amirau en Ribo-Novo;
 Moussu Lioun de Vilo-Novo,
 Grand marescau de l'armamen;
 L'egrègi chivalié Flamen;
 E d'Ais li conse, Ugoun de Mano,
 Gui de Mount-Clar, Jan Tressemano...

C'était la Reine : elle est adorable !
Et un officier de France,
Qui était près de moi, affirmait
Qu'elle est la plus belle princesse
Qu'il y ait au monde aujourd'hui.
Elle a nom Done Yolande. Les dignitaires
De l'ordre saint de l'Hôpital,
Les grands-prieurs de Saint-Gilles et d'Arles,
Se tenaient droits vers l'évangile.
Tous les puissants étaient venus
Faire leur cour ; j'en ai reconnu
Plus de quarante, sans mentir :
Le prince illustre de Tarente,
Frère du Roi, la croix au col ;
Le fameux Réforciat d'Agoult ;
Le sénéchal Georges de Marle,
Avec le viguier d'Arles côte à côte ;
Monseigneur Simon de Cramaud ;
Le valeureux Luc de Grimaldi,
Grand amiral à Rive-Neuve ;
Monsieur Hélicon de Villeneuve,
Grand maréchal de l'armement ;
Le chevalier Flamen, distingué entre tous ;
Les consuls d'Aix, Hugon de Mane,
Gui de Montclar, Jean Tressémanes...

Un vòu d'evesque. Dins la nau
 l'avié li mèstre raciounau,
 Nòsti sendi, lou juge-maje ;
 Enfin, pèr rëndre sis óumage,
 Vesias li priéu de tout mestié,
 Lis escudié, li levadié ;
 Pièi de darrié, 'mé lou clavaire,
 Mèste Bouisset, l'umble archivaire.
 Basto, èro quaucarèn de bèu :
 Lou marcarai au cartabèu.

Aro, arriben au maridage.
 Parié de glòri e parié d'age,
 Li reiau nòvi, trelusènt,
 Veici que, tóuti dous ensèn,
 Pèr, l'un à l'autre, se proumetre,
 Davans l'autar vènon se metre,
 Souto lou pàli de drap d'or.
 Lou cardinau prounóuncio alor
 La benedicioun espousivo ;
 Lou pople en masso crido : « Vivo
 Li nòvi, rèi dóu mes de mai,
 Vivo sa facho longo-mai ! »
 E li sèt-gau, que clarejavon,
 Alegramen trignoulejavon ;

Une volée d'évêques. Dans la nef
Étaient les maîtres rationaux,
Le juge-mage et nos syndics ;
Enfin, venant rendre leurs hommages,
On voyait les prieurs de tous métiers,
Les écuyers, les surveillants des digues ;
Puis, en arrière, avec le collecteur des tailles,
Maître Boisset, l'humble archiviste.
Bref, c'était vraiment beau :
Je coucherai cela sur mes tablettes.

Maintenant, arrivons au mariage.
Égaux en âge, égaux en gloire,
Voici que les fiancés royaux
Viennent ensemble, radieux,
Pour se donner l'un à l'autre leur foi,
Se placer devant l'autel,
Sous le dais de drap d'or.
Le cardinal prononce alors
La bénédiction nuptiale ;
Le peuple crie en masse : « Vivent
Les époux, rois du mois de mai !
Et vive longuement leur face ! »
Et les *sept-joies* au timbre clair³
Carillonnaient joyeusement ;

E de gabiado d'auceloun,
 De tourtourello e de couloumb,
 Dins li veiriau, dins li capello
 Partien amount pèr ribambello!
 Mi pàuri femo, acò 'ro bèu :
 Lou marcarai au cartabèu...
 Ah! qu'oublidave de vous dire :
 S'es fa d'inferto, pas pèr rire !
 An douna pièi au couble gènt,
 Arle douge tasso d'argènt;
 Marsiho, d'or, uno barqueto;
 Tarascoun uno tarasqueto;
 La vilo d'At, de counfimen;
 Avignoun, un prouvesimen;
 Fourcauquié, tres gros pan de ciro;
 Ais, un bahut, vès, que treviro;
 Enfin, pèr acoumpli lou tout,
 Di Tres Estat li mandadou
 An baia au Rèi pèr sis estreno,
 A jabo coume un flo d'agreno,
 Cènt milo flourin d'or tintin...
 Ai agu set tout lou matin :
 Leissas que taste la clareto... —

E, travessant li coumeireto,

Et des cages d'oisillons,
De tourterelles et de colombes,
Dans les vitraux, dans les chapelles,
Par ribambelles s'envolaient !
Mes pauvres femmes, c'était beau :
Je coucherai cela sur mes tablettes...
Ah ! j'allais oublier ceci :
Il s'est fait des offrandes... sérieuses !
On a donné au gentil couple,
Arles, douze tasses d'argent ;
Marseille, une nacelle d'or ;
Tarascon, une petite tarasque ;
La ville d'Apt, des confitures ;
Avignon, un trousseau de noces ;
Forcalquier, trois gros pains de cire ;
Aix, un formidable bahut ;
Enfin, pour couronner le tout,
Les députés des Trois-États
Ont offert au Roi pour étrennes,
Là, à foison, comme un tas de prunelles,
Cent mille florins d'or sonnants...
Mais, j'ai eu soif tout le matin,
Laissez-moi goûter la *clarette*... »

Et, fendant le flot des commères,

Mèste Bouisset, disènt acò,
Anè mai béure un pichot cop.

— Mai, touto aquelo grand coumpagno,
Ounte se lojo? À Ris-quand-gagno?

— Lou soubeiran pountificat
Se lojo dins l'archevescat,
Lou Rèi au palais de la Trouio.

— Riscaran pas d'avé garrouio,
Disien lis Arlatenco; pièi,
Aquest tantost, sort pas lou Rèi?

— Si! Vous dirai que li pescaire
De Trenco-Taio e de Bèu-Caire
Ié van semoundre l'esturioun;
Pièi sourtira... lou rèi Lioun! —

Coume acabavo lou destraire,
S'entènd, alin deforo, traire
Un chamatan espetaclous :
Lis Arlaten, fièr e jalous
De soun independènci antico
E de sa libro poulitico,
Avien vougu n'en faire asaut
Davans lou rèi di Prouvençau.
Aurias dounc vist pèr li carriero,

Maître Boisset, disant cela,
Alla reboire un petit coup.

— « Mais tous ces gens de haut parage,
Où se logent-ils ? Dans la lande ⁴ ? »

— « Le souverain pontificat
Loge à l'archevêché,
Le Roi au palais de la Trouille. »

— « Il n'y a pas danger qu'ils aient grabuge ensemble,
Disaient les Arlésiennes ; et,
Cette après-midi, le Roi ne sort pas ? »

— « Si ! Vous saurez que les pêcheurs
De Trinquetaille et de Beaucaire
Vont lui offrir l'esturgeon en hommage ;
Puis sortira... le roi Lion ! »

L'arpenteur achevait à peine,
Lorsqu'on entend, dehors, s'élever au lointain
Un brouhaha prodigieux :
Les Arlésiens, fiers et jaloux
De leur antique indépendance
Et de leur libre politique,
Avaient voulu en faire montre
Devant le roi des Provençaux.
Vous auriez donc vu par les rues,

Em'uno glòri sèns pariero,
 Se desplega la proucessioun
 E lou reinage dóu Lioun.

Dins li bandiero au vènt floutanto
 Que desvertouion, esclatanto,
 L'istòri d'Arle, aurias dounc vist,
 Armo vivènto dóu païs,
 Lou lioun d'Arle en touto formo
 Estrafacia sa tufo einormo :
 Pèr lou vieiounge emblanquesi,
 Emé lou mourre tout frounsi,
 Emé la goulo que badavo,
 Proumieramen representavo
 Arle lou Blanc, lou vièi lioun
 Que denoumavon Aubioun
 E davans quau lou grand Ercule
 En pleno Crau fau que recule;
 Quouro pourtant, lioun latin,
 Lou *labarum* de Coustantin;
 Quouro dins l'arpo, coume un lume,
 Aussant la crous de sant Trefume;
 Quouro cenchant si rous frisoun
 De la coúrouno de Bousoun
 E 'mé dous iue lusènt coume ònis

Avec un faste sans pareil,
Se déployer la procession
Et la royauté du Lion.

Dans les bannières flottantes au vent
Qui développent, éclatante,
L'histoire d'Arles, vous eussiez vu,
Armes vivantes du pays,
Le lion d'Arles sous toutes les figures
Grimer le masque de son énorme tête :
Blanchi par la vieillesse,
Avec le muse tout ridé
Et la gueule béante,
Dès l'abord il représentait
Arles le Blanc, le vieux lion
Connu sous le nom d'Albion,
Devant lequel le grand Hercule
En pleine Crau dut reculer ;
Tantôt, lion latin, on le voyait portant
Le *labarum* de Constantin ;
Tantôt, comme une lampe, dans sa griffe
Haussant la croix de saint Trophime ;
Tantôt, ceignant ses boucles fauves
De la couronne de Boson,
Avec deux yeux luisants comme l'onix,

Regagnant : *Ab ira leonis!*
 Quouro cmé l'arpo espoutissènt
 Dóu Sarrasin l'orre creissènt,
 E, coume un ome que tabaso,
 Dóu grand Guihèn sarrant l'espaso,
 En remenant d'un èr canin
 Aquéu famous vers leounin
 Que prejito : *Urbs Arelatensis*
Est hostibus hostis et ensis.
 D'àutri fes, plen de majesta,
 Lou vesias siau que d'asseta
 Tenié lou globe de l'Empèri;
 Aqui, simbèu dóu pople arlèri,
 Eila lioun dóu grand sant Marc;
 Enfin, avau, lioun de mar,
 Tenènt i piauto un tros de fourco,
 E sus lou gou que part de Fourco
 Regnant de noum emai de fa
 Pèr si marin e calafat.

Mai lou Lioun, lou veritable,
 Entre sourti de soun estable,
 Avié bandi tau rugimen
 Qu'à la palun, d'espantamen,
 Tóuti li biòu de la Camargo

Il renâclait : *Ab ira leonis!*
Tantôt, broyant avec son ongle
L'horrible croissant sarrasin,
Comme un homme qui frappe,
Il étreignait l'épée de Guillaume le Grand,
En grommelant d'un air revêché
La menace fameuse de ce vers
Léonin : *Urbs Arelatensis*
Est hostibus hostis et ensis;
D'autres fois, plein de majesté,
Tranquillement assis, on le voyait
Tenir le globe de l'Empire ;
Ici, emblème du peuple arlésien,
Là-bas, lion du grand saint Marc ;
Enfin, ailleurs, lion de mer,
Tenant aux pattes un court trident,
Et sur le golfe dont Fourques est le sommet
Régnant de nom comme de fait
Par ses marins et ses calfats ⁵.

Mais le Lion, le vrai lion,
Sitôt sorti de son repaire,
Avait poussé un tel rugissement,
Que, dans les marais, d'épouvante
Tous les taureaux de la Camargue

N'en freniguèron. — A la largo !
 Cridè la foulo, lou Lioun ! —
 E di lahut, di galioun,
 De la Rouqueto, de l'Auturo,
 Un pople fòu, à l'aventuro,
 Courrié 'n cridant desbadarna :
 « Lou Lioun ! L'an descadena ! »
 Lou vièi mounarco, aussant la tèsto,
 COUNEISSIÉ proun qu'èro sa fèsto :
 Caminavo grèu, auturous,
 En espóussant soun rava rous,
 Emé soun péu que se regusso,
 Emé soun front que fai lis usso,
 Acoumpagna dóu liounié
 Qu'en ié parlant lou retenié.
 Pièi lou rèi Louis, Dono Vióulando
 Emé sa court, tout acò lando
 Encavala poulidamen ;
 E d'à chivau, ensemblamen,
 Après la Rèino venié Nerto.
 L'ègo di nòvi èro cuberto
 D'un bèu velout coulour d'iris,
 Clavela d'or en flourdalis.
 Van is Arenò vèire batre
 Lou noble moustre, un contro quatre.

En frissonnèrent. « Au large !
Cria la foule, le Lion ! »
Et des galions, des tartanes,
De la Roquette, de l'Hauture ⁶,
Un peuple fou, désordonné,
Accourait en criant à tue-tête :
« Le Lion ! On l'a déchaîné ! »
Levant la tête, le vieux monarque
Connaissait bien que c'était sa fête à lui :
Il marchait gravement, hautain,
En secouant sa crinière rousse,
Sa crinière au poil hérissé ;
Il marchait fronçant les sourcils,
Accompagné de son gardien,
Qui le calmait en lui parlant.
Le roi Louis, Done Yolande
Avec sa cour, venaient ensuite
En élégante cavalcade ;
Et, dans le groupe de la cour,
Nerte à cheval suivait la reine.
La housse des haquenées royales,
En beau velours couleur d'iris,
Est semée de fleurs de lis d'or.
On va voir combattre aux Arènes,
Le noble monstre, un contre quatre.

Dins lis inmènsi virouioun,
Pèr vèire batre lou Lioun,
Touto la vilo es acampado,
Tout Arle i'es que crido e bado.
Fasènt la serp, la cacalaus,
La farandoulo emplis l'enclaus.
Dis Arlatenco magnifico
L'espandimen se palafico
Subre li graso de l'entour,
Despièi lou sòu jusqu'is autour.
Tout lou bèu sang di raço noblo
Qu'au fegounda sa terro moblo,
Arle aquéu jour l'espandissié :
La Grèco fino aqui risié
Emé lou gàubi di chatouno,
Sorre de Diano e de Latouno;
La Roumano, elo, dignamen
Sus lis arcas dóu mounumen
S'espoumpissié superbo, talo
Qu'au tèms d'Aguste li Vestalo;
E, se toursènt dins soun droulet
O s'amagant dins soun velet
De clarinello cambrasino,
La bruno e palo Sarrasino
Emé sis iue de fiò vivènt

Dans les cercles immenses,
Pour voir combattre le Lion,
Toute la ville est ramassée,
Tout Arles est là qui crie et qui admire.
L'enclos est plein de farandoles
Qui font l'hélice ou qui serpentent.
Des Arlésiennes magnifiques
L'épanouissement se prélasse
Sur les gradins du cirque,
Depuis le sol jusqu'aux sommets.
Tout le beau sang des races nobles
Qui fécondèrent sa terre remuée,
Arles l'étalait ce jour-là :
La Grecque au fin profil y riait
Avec la grâce innée des jeunes filles,
Sœurs de Diane et de Latone ;
La Romaine, avec dignité,
Sur les grands arcs du monument
Se pavanait superbe, telle
Qu'au temps d'Auguste les Vestales ;
Et, se tordant dans sa basquine
Ou se cachant dans sa voilette
De cambrésine transparente,
La brune et pâle Sarrasine
Avec ses yeux de feu vivant

Escalustravo lou jouvènt.
 Li coulas d'or e li nouscletto,
 E li courouno de perleto,
 E lis anèu curbènt li man,
 Emé li crous à sèt diamant,
 Li raubo verde, li garnacho
 Escarlatino, li penacho,
 Li capeiroun e li calot,
 Èron à boudre, èron à flot.
 Lou gai soulèu, toumbant arrage
 Sus li belòri e li carage,
 Rendié lusènt aquéu bourbouï
 Coume un peiròu qu'aourié lou bouï.
 Li tambourin pèr metre en aio,
 De font de vin pèr la canaïo,
 Un mounde de touto coulour,
 L'avié de que n'en veni lourd !

« Lou Lioun ! lou Lioun ! » quilavon.
 Subran li porto se desclavon,
 E cauto-cauto, sènso brut,
 Sort quatre brau, negre e garru,
 E part d'un bound, d'uno outro cauno,
 Lou fièr masclas à como jauno.
 S'aplanto. Espincho un moumenet.

Éblouissait les jeunes hommes.
Les carcans et agrafes d'or,
Les couronnes de perles fines,
Et les bagues couvrant les mains,
Avec les croix à sept diamants,
Les robes vertes, les tuniques
D'écarlate, les panaches,
Les chaperons et les calottes
Étaient là, pêle-mêle, à flots.
Le gai soleil, tombant à verse
Sur les toilettes et les visages,
Faisait papilloter ce fouillis
Comme l'ébullition d'une chaudière.
Les tambourins pour mettre en mouvement,
Pour la canaille, des fontaines de vin,
Une cohue multicolore,
Il y avait de quoi en avoir le vertige !

« Le Lion ! le Lion ! » criaient les voix aiguës.
Soudain les portes s'ouvrent,
Et à pas de loup, sans bruit,
Sortent quatre taureaux noirs et nerveux ;
Et d'une autre tanière s'élançe tout d'un bond
Le formidable mâle à la crinière jaune.
Il s'arrête. Il épie un instant.

Li quatre biòu se fan nanet...
 Oh ! malurous ! Lou Lioun boundo,
 N'estranglo dous à la segoundo,
 E d'un cop d'arpo dins lou flanc
 Agrouvo l'autre barbelant.
 La foulo s'ausso, es afebrido :
 « Vivo lou grand rèi d'Arle ! » crido.
 Lou darrié tau esperè pas,
 Èu, de recebre soun crebas :
 Sus lou Lioun, beissant li bano,
 Founso, terrible, e lou trepano
 Bèn dins lou vèntre. Lou Lioun
 Se viro, afrous, vers l'aguïoun :
 Arrapo aquest devers la saisso,
 E l'estrigouso à plen de maïso
 En ié fasènt crussi lis os.
 Après, d'un lans, sauto li post ;
 Ai ! furious, part dins lou mounde.
 Cercant un trau mounte s'escounde,
 E se chauchant e mort de pòu,
 Lou mounde fuge tant que pòu...

Pamens, li brego ensaunousido
 E la ventraio escribassido,
 L'animalas, fouitant sa co,

Les quatre bœufs se rapetissent...
Oh ! malheureux ! Le Lion bondit,
Il en étrangle deux en un clin d'œil,
Et le troisième, pantelant,
Est accroupi d'un coup de griffe.
La foule se dresse, enfiévrée :
« Vive le grand roi d'Arles ! » s'écrie-t-elle.
L'autre taureau n'attendit pas
D'être crevé, lui, à son tour :
Baissant les cornes, sur le Lion
Il fond terrible, et en plein ventre
Il le transperce. Le Lion
Se retourne, affreux, vers l'agresseur :
Il le saisit vers le haut de la cuisse
Et à pleine mâchoire il le secoue
En lui faisant craquer les os.
Ensuite, d'un élan, il franchit la clôture :
Furieux, il se rue parmi les spectateurs.
Cherchant un trou, une cachette,
Se piétinant et morts de peur,
Les spectateurs fuient tant qu'ils peuvent.

Cependant, les entrailles ouvertes
Et les lèvres ensanglantées,
Le grand fauve, fouettant sa queue,

Tenié d'à ment... Tout-en-un-cop,
Aguènt, censa, la couneissènço
Que d'un rivau èro en presènço
E d'un rivau proun digne d'éu,
Lou lioun d'Arle, rèi peréu,
Contro lou Rèi pren sa vanado.
Lou Rèi, la nòvio courounado,
Dintre l'esglàri dóu moumen,
Èron soulet. Mai, bravamen,
Guinchant lou moustre à pleno ciho,
Sènso branda tenien sesiho.
Nerto, d'esfrai, à tal aspèt
S'agroumelis, pecaire, i pèd
De la Rèino... Quatre à cha quatre,
Afranquissènt de l'anfitiatre
Li gros bancau, lou bestiaras
Deja ié boufo ras à ras,
Quand, dins l'embroi que revouluno,
Roudrigo, Roudrigo de Luno,
Se precepito coume un tron,
E 'mé lou moustre front à front,
Dins lou coutet ié roump sa dago.
Dóu cop de mort coume embriago,
Clinant soun orre cabassòu,
La bèsti mourrejo pèr sòu.

Était au guet... Tout à coup,
Reconnaissant d'instinct qu'il était
En présence d'un rival,
Et d'un rival assez digne de lui,
Le lion d'Arles, roi aussi,
Contre le Roi prend son escousse.
Le Roi, la mariée royale,
Dans la panique du moment,
Étaient seuls. Mais, fixant à pleins cils
Un regard intrépide sur le monstre,
Ils restaient immobiles en place.
A cet aspect, la pauvre Nerte
S'était blottie d'effroi aux pieds
De la Reine... Quatre à quatre,
Franchissant les énormes gradins
De l'amphithéâtre, la bête féroce
Déjà les frôle de son souffle,
Quand, dans le tourbillon de la cohue,
Rodrigue, Rodrigue de Lune,
Se précipite comme la foudre,
Et, front à front avec le monstre,
Il lui brise sa dague dans la nuque.
Sous le vertige du coup de mort
Inclinant son horrible muflle,
La bête s'abat sur le sol.

La Rèino, la bello Vióulando,
 Tiro un roubin de sa garlando,
 E tout-d'un-téms, pèr soun guierdoun,
 A Don Roudrigo n'en fai doun.
 Nerto, à cha pau, se ranimavo.
 Lou pople, trefouli, bramavo :
 « Lou Rèi es mort? Vivo lou Rèi! »
 Mai, pourtant dòu, i'avié li vièi
 Que se disien : — Marrido marco!
 De sant Trefume adiéu la barco!
 Lou Lioun mor, nais lou Dóufin :
 La republico es à sa fin. —
 E lou femèu, li calignaire,
 Cridavon : « Zóu! tambourinaire! »
 E, se virant em'un riset :
 — Aro, diguè lou rèi Louiset
 Au senescau Jòrgi de Marle,
 Siéu veritablamen rèi d'Arle. —

Pèr faire au Rèi si coumplimen,
 Lou Senat, efetivamen,
 Avié carga de soun arengo
 Bertrand Bouisset, que, pèr la lengo
 E la leituro, dins ciéuta
 Èro sus tóuti reputa :

La Reine, la belle Yolande,
Tire un rubis de ses cheveux roulés,
Et sur-le-champ, pour récompense,
Elle le donne à Don Rodrigue.
Nerte, insensiblement, revenait à la vie.
Le peuple hurlait frénétique :
« Le Roi est mort? Vive le Roi! »
Mais, l'âme en deuil, les vieillards
Se disaient : « Mauvais augure!
Adieu la barque de saint Trophime!
Le Lion meurt, le Dauphin naît :
La république est à sa fin. »
Et les femmes, les jeunes gens,
Criaient : « En avant! tambourins! »
Et se tournant avec un fin sourire
Devers le sénéchal Georges de Marle :
— « Maintenant, dit le petit roi Louis,
Je suis réellement roi d'Arles. »

Pour faire au Roi ses compliments,
Le Sénat, en effet,
Avait chargé de sa harangue
Bertrand Boisset, qui, pour la faconde
Et l'érudition, dans la ville,
Était réputé entre tous :

— Rèi de Prouvènço ilustrissime
E vous, bèl astre clarissime,
L'ouratour d'Arle coumencè,
Lausa sié Diéu e sant Jouse
Qu'an adouba voste mariage
E proutegi voste nouviage,
Coume en cadun acò 's d'avis
Pèr l'espetacle que s'es vist,
Espetaclas que nous rapello
Aquelo istòri subre-bello
De la mouié dóu grand Bousoun!
Enjalousi foro resoun
De sa mouié la rèino Augusto,
Bousoun, en sa furour injusto,
La faguè, dison, espausa
Davans lou mourre encourroussa
D'un lioun fòu, dins lis Areno.
Mai lou feran, fiéu de Cireno,
Venguè subit, emé respèt,
Dounde, manèu, lipa li pèd
De la princesso vertuouso!
Car uno causo curiouso
Es que noste Lioun reiau
Fuguè toujours reverenciau
Pèr la vertu di gentifemo...

— « Roi de Provence très illustre
Et vous, bel astre très brillant,
Commença l'orateur arlésien,
Loués soient Dieu et saint Joseph
Qui ont préparé votre union
Et protégé vos jours de noces,
Ainsi qu'il appert à chacun
Par le spectacle que nous venons de voir,
Spectacle inouï qui rappelle
Cette prodigieuse histoire
De l'épouse du grand Boson !
Effrénément jaloux
De la reine Augusta sa femme,
Boson, dans sa fureur injuste,
La fit exposer, ce dit-on,
Devant le mufle et le courroux
D'un lion enragé, en plein cirque.
Or le fauve, fils de Cyrène,
Vint aussitôt, doux et soumis,
Lécher avec respect les pieds
De la vertueuse princesse !
Car une chose curieuse,
C'est que notre Lion royal
Fut toujours révérencieux
Pour la vertu des nobles dames...

E, dins la mau-parado memo
 Que nous a tóuti fa freni,
 L'on pòu sèns crento manteni
 Que, se noun èro lou gimmerre
 Toumba subran souto lou ferre,
 O Rèino, lume de bèuta,
 D'amour, d'ounour, de majesta,
 Entre boumbi vers voste sèti,
 Noste Lioun aurié fa plèti!

— Boudiéu! cridè lou Fòu dóu Rèi,
 Ah! l'ase quihe quau lou crèi!
 Mèste Bouisset, sias un fardaire,
 Car, coume tóuti li badaire,
 Iéu m'a sembla que vitamen
 Avès agu l'avisamen
 De vous ié pas teni trop proche...
 Mèste Bouisset, sèns reproche,
 Que iéu ai fa tout coume vous :
 Oh! quento pòu! n'en siéu gibous...
 Mai chuto! davans lou bèn-dire
 Que la marroto se retire,
 E, coume Ciceroun diguè,
Cedant, messiés, arma togæ! —

Et, dans le contre-temps lui-même
Qui nous a tous terrifiés,
L'on peut sans crainte soutenir
Que, si le monstre soudainement
N'avait succombé sous le fer,
O Reine, lampe de beauté,
D'amour, de majesté, d'honneur,
En bondissant vers votre siège,
Notre Lion aurait fait la courbette! »

— « Ho! ho! cria le Fou du Roi,
Du diable qui en croit un mot!
Maître Boisset, vous faites votre cour,
Car, comme tous les spectateurs,
Il m'a semblé que promptement
Vous avez eu l'idée prudente
De vous tenir à distance du fauve...
Sans reproche, maître Boisset,
Car moi j'ai fait tout comme vous :
Dieu! quelle peur! j'en suis bossu...
Mais chut! devant la rhétorique
Que la marotte se retire,
Et, comme disait Cicéron,
Messieurs, *cedant arma togæ!* »

Tout à l'entour lou rire esclato,
 E l'ouratour aqui s'aclato.
 Mai enterin que se revèn,
 Nerto, moun Diéu! penso au couvènt;
 E d'uno gounflo incouneigudo
 Soun innoucènci es esmougudo :
 Plueio e soulèu dóu tèms maien,
 L'amo e lou cor se coumbatien.
 L'amo disié : — Fau que me sauve!
 Aqueste mounde es coume un auve
 Batu pèr l'oundo dóu pecat.
 De quant, paureto, s'es manca
 Que, descounfèssò, mouriguèsse
 E qu'à l'infèr iéu m'enneguèsse!
 Aquéu bestiàri, aquéu lioun
 Que dins l'embut, li vertouioun
 De l'anfitiatre, me cercavo,
 Me pivelavo, m'enmascavo,
 Èro Cifèr! Èro Cifèr
 Que vòu me traire dins l'infèr!
 Ai bèu me torse, ai bèu m'encourre,
 D'aquéu lioun vese lou mourre
 Escaramia davans mis iue :
 Belèu deman, belèu aniue...
 Santo Mariò, à moun ajudo,

Et le rire éclate à la ronde,
Et l'orateur est sur les dents.
Mais en reprenant ses esprits,
Nerte, mon Dieu! pense au couvent;
Et d'une émotion inconnue
Son innocence est agitée :
Pluie et soleil de la saison de mai,
L'âme et le cœur étaient en lutte.
L'âme disait : « Il faut que je me sauve !
Ce monde-ci est comme une île basse,
Battue par l'onde du péché.
Il s'en est fallu de si peu !
Et je mourais, hélas! sans confession,
Et dans l'enfer je me noyais!
Cette bête sauvage, ce lion
Qui dans l'entonnoir, dans les cercles
De l'amphithéâtre, me cherchait,
Me fascinait, m'ensorcelait,
C'était Lucifer! C'était Lucifer
Qui veut me jeter dans l'abîme!
J'ai beau me tordre, j'ai beau fuir,
De ce lion je vois le museau
Grimaçant devant mes yeux :
Demain peut-être, peut-être cette nuit...
O sainte Marie, à mon aide

Vès! venès lèu, que siéu perdudo! —

E pièi lou cor ié respoundié :
 — Intra tant jouino à l'abadié,
 Abandouna lou galant courre,
 Soun castelet a quatre toure,
 La court dóu Rèi e li festin
 E li raubeto de satin,
 Acò 's belèu dur uno brigo,
 Coume disié moussu Roudrigo!
 Oh! bèu Roudrigo! Es éu pamens
 Que m'a sauvado : entandóumens
 Qu'emé la dago foro guèino,
 Davans lou Rèi, davans la Rèino
 Fasié tout soul bàrri de car
 (Lou vese aqui dins lou cèu clar),
 Semblavo tout Miquèu l'arcange.
 Avié 'n perpoun coulour d'arange,
 Li causso negro, lou carpan
 Em'uno plumo auto d'un pan...
 A de-segur jouga sa vido,
 Pièi m'a leissado esbalauvido...
 Ounte es ana? Lou veirai plus,
 Senoun, alin, dins lou trelus
 De si grand fa! M'a passa contro,

Accourez vite, car je suis perdue! »

Et puis le cœur lui répondait :
— « Entrer si jeune à l'abbaye,
Abandonner le plaisir d'être libre,
Son châtelet à quatre tours,
La cour du Roi et les festins
Et les jolies robes de soie,
Peut-être bien est-ce un peu dur,
Comme disait monsieur Rodrigue!
Oh! cher Rodrigue! C'est lui pourtant
Qui m'a sauvée : en même temps
Qu'avec la dague dégainée,
Devant le Roi, devant la Reine
Il faisait seul un rempart de son corps
(Je le vois là dans le ciel clair),
Il ressemblait à l'archange Michel.
Il avait un pourpoint orangé,
Les chausses noires, et la toque
Surmontée d'une grande plume...
Assurément il a joué sa vie,
Et m'a laissée ensuite dans l'éblouissement.
Où est-il allé? Je ne le verrai plus,
Sinon dans la splendeur lointaine
De ses hauts faits! Il a passé près de moi

Sènso rèn dire, e se rescontro
Que sus lou cor avié 'n pougard :
Mis armo de Castèu-Reinard !
Siéu folo... Noun, dins si capello,
Pèr èstre santo, Diéu m'apello.
Ounte es ana? Lou veirai plus.
Lèu mi bèu jour saran reclus.
Ah! pauro iéu! de sant Cesàri
Deman me cargon lou susàri.
Lou veirai plus. Mai soun regard
Terrible e founs, fièr e bragard,
Me vai segui detras li porto
Ounte deman iéu sarai morto.
Roudrigo, adiéu! Te veirai plus.
Aqueste vèspre, à l'angelus,
M'embarraran emé li mounjo.
Moun cor n'en plouro, quand ié sounjo.
Moun cor n'en plouro, e fau i'ana,
Car autramen se fau dana!
Mai au couvènt, dins la calamo,
Pregarai Diéu pèr aquelo amo;
Pregarai Diéu, tant que viéurai :
Pèr tu, Roudrigo, pregarai!

Sans rien dire, et il se trouve
Qu'il avait un poignard sur le cœur :
Mon blason de Château-Renard !
Je suis folle... Non, dans ses temples,
Pour me sanctifier, Dieu m'appelle.
Où est-il allé ? Je ne le verrai plus.
Et mes beaux jours bientôt seront cloîtrés.
Demain, hélas ! de saint Césaire
On me revêt l'habit lugubre.
Je ne le verrai plus. Mais son regard
Profond, terrible, fier, brillant,
Me poursuivra derrière les portes
Où je serai demain défunte.
Rodrigue, adieu ! Je ne te verrai plus.
A l'angelus, ce soir,
Avec les nonnes l'on m'enfermera.
En y songeant, mon cœur en pleure.
Mon cœur en pleure, et il faut y aller,
Ou sinon, damnation certaine !
Mais dans le calme du couvent
Je prierai Dieu, moi, pour cette âme ;
Je prierai Dieu, toute ma vie ;
Pour toi, Rodrigue, je prierai ! »

NOTES DU CHANT IV

1. La Major, ou Sainte-Marie Majeure, nom d'une basilique d'Arles.

2. Bertrand Boisset, bourgeois d'Arles qui a laissé des mémoires manuscrits en langue provençale (1376-1404).

3. *Li sèt-gau* (les sept-joies), nom par lequel on désignait un appareil de musique qu'on rencontrait jadis dans beaucoup d'églises de Provence. C'était une roue autour de laquelle étaient vissées sept clochettes qui donnaient les sept notes de la gamme et qu'on tournait, dans les grandes solennités, au moyen d'une corde et d'une manivelle.

4. Où se logent-ils ? Dans la lande ? Le texte dit : *ounte se lojo ? à Ris-quand gagno ?* C'est le nom d'un quartier perdu de la Camargue.

5. Le golfe du Lion, dénommé dans les chartes *sinus Leonis, mare Leonis* (1269), tire probablement son nom du lion armorial que portait le pavillon de la république d'Arles dont les nombreux navires sillonnaient autrefois les eaux de ses parages. Au moyen âge, un lion vivant était nourri à Arles aux frais du trésor public. Le chroniqueur Bertrand Boisset en parle souvent : *L'an que dessus (MCCCCII), lo jorn xxvii de may, lo Rey Lois fes combatre lo leon d'Arle amb un taur ; e y fon present Madama Vio-*

lant sa molher, e Madama Maria, mayre del Rey, e Madama de Corcin, e motas autres damas, e monsen Karle, prinse de Taranta, frayre del Rey Lois, e mots autres senhors, cavaliers e escudiers, e tota autre gent que esser y volc e y podie venir.

L'an MCCCCV, lo jorn ters d'abril, mori lo leon d'Arle loqual avie visgut, stant en Arle, XVIII ans e VI mes.

L'entretien du lion d'Arles fut supprimé par délibération du 4 avril 1553. Pour plus amples détails, voyez *le Musée, revue arlésienne, historique et littéraire*, publiée par M. Émile Fassin.

6. La Roquette, l'Hauture, quartiers de la ville d'Arles.

V

A LA MOUIÉ DE MOUN AMI ÉUGÈNI TAVERNIER

V

A MADAME EUGÈNE TAVERNIER, DE MARSEILLE

LA MOURGO

A l'abadié de Sant-Cesàri
Li mounjo dison lou rousàri,
E balalan! e balalin!
Van li campano aperalin.
Li mounjo negro paternejon
E dins li clastro countournejon,
E balalin! e balalan!
Van li campano trignoulant.
Souto l'arc-vòut que li souloumbro
Caminon, drecho, coume d'oumbro,
E balalin! e balalon!
An mes si vèu, si grand vèu long.
En tremoulant coume la fueio,
Nerto, qu'es intrado la vueio,
Es dins la glèiso en devoucioun:

LA NONNE

A l'abbaye de Saint-Césaire
Les nonnes disent leur rosaire,
Et balalan ! et balalin !
On entend au lointain les cloches.
Les religieuses noires prient
En se promenant dans le cloître,
Et balalin ! et balalan !
Les cloches vont carillonnant.
Les nonnes, sous les sombres voûtes,
Cheminent, droites, comme des ombres.
Et balalin ! et balalon !
Elles ont mis leurs voiles, leurs grands et longs voiles.
Nerte, qui est entrée la veille
En tremblotant comme la feuille,
Est en dévotion dans l'église :

Elo fai sa meditacioun.

Car la paureto vuei pren l'abi...

Intro, auceloun! Vaqui la gàbi.

I courredou dóu Grand Couvènt

Piousamen quau vai, quau vèn.

Maire abadesso e sor counverso,

Vuei, an lou sang en boulouverso,

Car lou pountife d'Avignoun,

Emé lou Rèi soun coumpagnoun,

Emé la Rèino e sa seguido,

En proucessioun, la crous pèr guido,

Van èstre aqui dins un moumen

Pèr celebra lou vestimen

De noblo fiho barounenco

Nerto la Castèu-Reinardenco...

Vès-lis-aqui. Badon subran

Dóu vièi moustié li porto à brand;

Duerbon cledis e parlatòri,

E lou soulèu, cridant vitòri,

Penètro à bódre emé la court

Dins l'oustalas plen de blancour.

D'ageinouïoun sus dos renguiero,

Jougnènt li man pèr la preguiero,

Elle fait sa méditation.

Car la pauvrete prend aujourd'hui l'habit...

Entre, petit oiseau ! Voilà la cage.

Dans les couloirs du Grand Couvent

S'agite un va-et-vient pieux ;

La mère abbesse et les converses

Ont aujourd'hui le sang tourné,

Car le pontife avignonnais,

Avec le Roi son compagnon,

Et la Reine et leur suite,

Processionnellement, la croix en tête,

Vont être là dans un moment,

Pour procéder à la vêtue

De noble et haute damoiselle

Nerte de Château-Renard.

Et les voilà. Soudain bâillent à deux battants

Les portes du vieux monastère ;

Parloir et grilles sont ouverts,

Et le soleil, criant victoire,

Pénètre à flots avec la cour

Dans la grande maison toute blanche.

A genoux sur deux files,

Joignant les mains pour la prière,

Lis iue beissa, lou cor mouvènt,
 Tóuti li sorre dóu couvènt
 Soun à l'entour. De viólounaire
 Douçamenet molon un aire,
 Marcant la joio e lis adieu
 D'aquelo que se douno à Diéu.
 Nerto, elo, plouro dins l'oumbrino.
 Dono Viólando es la meirino
 E Mounsen Louis es lou peirin.
 Li candelabre, d'enterin,
 Un après l'autre s'aluminon ;
 Li couventialo s'encaminon
 Autour de Nerto sus dous rèng.
 Nerto, au mitan, lou cor mourènt,
 Espèro morno la sentènci
 De soun eterno penitènci.

Mai, asseta davans l'autar,
 Benezet Trege sèns retard
 Pren la paraulo : — Nàutri, Papo,
 De Jèsus-Crist pourtant la capo
 E servidou di servidou
 De Diéu, à tóuti entendedou
 Que soun eici pèr testimòni,
 Saupre fasèn que, dóu Demòni

Les yeux baissés, le cœur ému,
Toutes les sœurs de l'abbaye
Sont à l'entour. Des joueurs de violon
Filent un air suave,
Exprimant les adieux et la joie
De celle qui se donne à Dieu.
Nerte, elle, pleure dans le demi-jour.
Done Yolande est la marraine,
Monseigneur Louis le parrain.
Les candélabres, cependant,
S'éclairent l'un après l'autre ;
Les religieuses défilent
Autour de Nerte sur deux rangs.
Nerte, au milieu, morne, la mort au cœur,
Attend le prononcé
De sa pénitence éternelle.

Mais, assis devant l'autel,
Benoît Treize bientôt
Prend la parole : « Nous, Pape,
Portant la chape de Jésus-Christ
Et serviteur des serviteurs
De Dieu, à tous entendeurs
Qui sont ici en témoignage,
Savoir faisons que, connaissant

Councèssèn proun li mascarié,
 Li las catiéu, li treitarié,
 D'uno ourfanello mal-astrado
 Arregardant la mau-parado,
 Vist l'apreissanço dóu peril,
 Vist que la terro es un eisil,
 Autrejan, bèn que jouino encaro,
 A Nerto, nosto fiho caro,
 Lou dre de prounoucia si vot. —

Enjusqu'au sòu, d'un biais devot,
 Dono Barralo la priéouresso
 Clino soun front de segnouresso ;
 Pièi, de la bello s'aflatant,
 Pico soun libre. Au meme istant
 A resclanti lou cant di saume ;
 A, l'encensié, bandi soun baume ;
 E'mé la crous e l'aspersoun
 An coumença li benisoun.
 l'an dounc leva sa capelino,
 l'an dounc quita sa mantelino
 E desliga soun long péu blound
 Que s'expandis à bèu mouloun
 Sus lou countour de sis espalo.

Les sortilèges du Démon,
Ses perfidies, ses pièges redoutables,
Considérant le danger qui menace
Une orpheline infortunée,
Vu l'imminence du péril,
Vu que la terre est un exil pour l'âme,
Nous octroyons, malgré sa jeunesse,
A Nerte, notre chère fille,
Le droit de prononcer ses vœux. »

Dévotement, jusques à terre,
Done Barrale la prieure
Courbe son front de grande dame ;
Ensuite, s'approchant doucement de la belle,
Elle frappe son livre. Au même instant
Le chant des psaumes a retenti,
L'encensoir a jeté son baume,
Et, avec l'aspersoir et la croix,
Commencent les bénédictions.
On lui a donc ôté sa capeline,
On lui a donc enlevé sa mantille
Et délié ses cheveux longs et blonds
Qui s'épanchent en foisonnant
Sur le contour de ses épaules.

Mai, touto frenissènto e palo,
Sus soun coutet, quand di cisèu
La noblo chato sènt lou gèu :
— Oh ! ma cabeladuro bello !
Elo cridè, dins la capello
Pendoulas-la ! Pendoulas-la
Subre l'autar immacula
De la Viergeto ma patrouno !
Adiéu, printèms ! Adiéu, courouno
Que iéu trenave en foulejant,
Adiéu, ourguei de mi sege an !
Flouteto d'or, floto poulido,
Entre que l'aubo èro espelido,
Vous penchinave em'afecioun
Coume uno garbo de raïoun !
Ah ! leissas-me, que li poutoune,
E que la Vierge me perdoune !
Bèl agnelin coupa trop lèu,
Lusiras plus au bon soulèu,
E li floureto de la colo
Floucaran plus ta sedo folo !
Ai ! plus jamai lou ventoulet
Boulegara tis anelet !
Acò 's belèu d'enfantoulige,
Mai entre iéu sènte un gounflige

Mais, toute frémissante et pâle,
Quand la noble fille, sur sa nuque,
Sent l'impression glacée des ciseaux :
— « Oh ! ma belle chevelure !
S'écria-t-elle, suspendez-la
Dans la chapelle ! Suspendez-la
Sur l'autel immaculé
De la douce Vierge ma mère !
Adieu, printemps ! Adieu, couronne
Que je tressais en folâtrant,
Adieu, orgueil de mes seize ans !
Chères boucles d'or, boucles jolies,
Dès que l'aurore était éclosé,
Je vous peignais avec amour
Comme une gerbe de rayons !
Ah ! laissez-moi les couvrir de baisers,
Et que la Vierge me pardonne !
Belle toison d'agneau trop tôt coupée,
Tu ne brilleras plus au bon soleil,
Et les petites fleurs de la montagne
Ne diapreron plus ta folle soie !
Hélas ! la brise plus jamais
N'agitera tes annelures !
C'est là peut-être de l'enfantillage,
Mais je me sens gonfler le cœur,

Que pode pas lou reteni...
 Leissas que ploure ! acò 's fini...
 A l'alauseto prouvençalo
 Aro que van ploumba lis alo,
 Dins li trescamp, sus lou coulet,
 Anas, aucèu, canta soulet !
 Cuiènt la frago e la vióueto,
 O mi coumpagno, anas souleto
 Vous espaça de-long lou Riau
 Que ris e cour sus li caiau...
 E ma lebriero qu'ajouguido
 Enjusqu'en Arle m'a seguido !
 Dóu languimen, ai ! mourira...
 Pas tant que iéu se languira :
 Dóu Crucifis tristo amourouso,
 Iéu, dins li clastro souloumbrouso,
 Vau m'amaga jusqu'à la mort :
 Ai ! pauro iéu ! plagnès moun sort ! —

Mai de l'ourgueno la trounado,
 Tout-en-un-cop desboundounado
 Coume li voues qu'au finimound
 Anounciaran lou grand tremount,
 Cuerb lou plagnun de la moungeto.
 La raubo negro de sargeto

Et je ne puis me retenir...
Ah ! laissez-moi pleurer ! c'est fini...
De l'alouette provençale
A présent que les ailes vont être appesanties,
Sur la colline et dans les landes
Allez, oiseaux, chanter seules !
Cueillant la violette et la fraise,
O mes compagnes, allez seulettes
Vous promener aux rives du Réal
Qui rit et court sur les cailloux...
Et ma levrette qui, enjouée,
M'a suivie jusqu'à Arles !
Elle mourra d'ennui, la pauvrete !
Ah ! moins qu'à moi le temps va lui durer :
Triste amante du Crucifix,
Dans les ombres du cloître,
Moi, je vais m'enfouir jusqu'à la mort :
Ah ! plaignez mon destin, malheureuse ! »

Mais le tonnerre de l'orgue,
Éclatant tout à coup terrible
Comme les voix qui à la fin du monde
Annonceront le grand couchant,
Couvre les plaintes de la nonne.
On lui a mis la robe noire

I'an mes, la raubo de l'oustau,
E la barbeta e lou frountau.
Pièi, sus li sàntis Escrituro
E sus la règlo qu'es tant duro,
I'an fa proumetre : casteta,
Oubeïssènço, paureta.
A tout proumés, coume uno santo.
La Rèino vèn, e, caressanto,
Un libre d'Ouro i'a douna
De flourdalis tout semena,
Emé de letro acoulourido,
D'azur e d'or tóuti flourido,
Qu'à l'abadié de Mount-Majour,
D'an emé d'an emai de jour,
Frai Berenguié, mèstre en pinturo,
N'avié retra li miniaturò.
Mai aro rèn ié fai plus gau.
Tout s'ennegrís, tout i'es egau.
Coume uno linjo dindouleto
Que soun bagnado sis aletò
E que l'emporto un revoulun
De nivoulun en nivoulun,
Coume uno agnello que s'escarto
E s'enroumego dins li bartò
E vai belant pleno d'esfrai,

De serge, la robe de la maison,
Le frontal et la guimpe.
Puis, sur les saintes Écritures
Et sur la règle si austère,
On lui a fait promettre : chasteté,
Pauvreté, obéissance.
Elle a fait les trois vœux, comme une sainte.
La Reine vient, et, caressante,
Lui a donné un livre d'heures
Tout parsemé de fleurs de lis
Avec des lettres en couleur
Enluminées d'azur et d'or,
Dont frère Bérenger, maître peintre,
En l'abbaye de Montmajour,
Durant des jours et des années,
Avait pointé les miniatures.
Mais à présent rien ne l'égaye plus ;
Tout devient noir et tout lui est égal.
Ainsi qu'une frêle hirondelle
Qui, les ailes mouillées,
Est emportée par la tourmente
De nuage en nuage ;
Ainsi qu'une brebis écartée du troupeau
Qui s'embarrasse dans les ronces
Et va bêlant pleine d'effroi,

La jouino mourgo ansin mau-trai,
 E vèi plus rèn que la sournuro
 Emé di cire la jaunuro
 De liuen en liuen. Crèi de sounja.
 Es dins la nèblo...

Mai deja

Lou paire sant, tenènt si mino,
 Dóu negre vèu pren l'estamino,
 E l'estendènt sus lou front blanc
 De la proufèssso, i'a di plan :
 — Reçaupe sus ta tèsto, o Nerto,
 Aquest velet, santo cuberto,
 Signe de mourtificacioun :
 E, quand vendra la finicioun,
 Posques lou rèndre sènso taco !
 E, dóu Malin roumpènt l'estaco,
 Posques, nevenco, t'asseta
 I noço de felicita
 Que dins lou cèu jamai finisson !
 Ounte li cor en Diéu s'unisson,
 Coume lou fum de l'encensié
 Qu'amount t'envoles ! Ansin sié ! —

Es counsuma lou sacrifice,
 Mai noun l'esprovo e noun l'oufice.

La nonnain, pleine d'inquiétude,
Ne voit plus rien que la sombreur
Et la lueur jaune des cierges
De loin en loin. Croyant songer,
Elle est dans le brouillard...

Mais déjà

Le saint-père, avec gravité,
Prend dans ses mains le voile au noir tissu,
Et, l'étendant sur le front blanc
De la professe, lentement il lui dit :
— « Sur ta tête reçois, ô Nerte,
Ce voile, sacré couvre-chef,
Signe de mortification :
Et, quand viendra l'heure suprême,
Puisses-tu le rendre sans tache !
Et, rompant les liens du Démon,
Puisses-tu, blanche comme neige, t'asseoir
Aux noces de félicité
Qui dans le ciel sont éternelles !
Où les cœurs s'unissent en Dieu,
Pareille à la fumée de l'encensoir,
Puisses-tu là-haut t'envoler ! Ainsi soit-il ! »

Le sacrifice est consommé,
Mais non l'épreuve et non l'office.

Au cors de la glèiso, à despart,
Nerto, aboucado sus li bard,
Entre-mitan de quatre cire,
S'es aloungado, en grèu coussire,
Souto li ple dóu drap de mort.
Li mounjo canton, dins lou cor,
Lou *De profundis*, plang funèbre
Que douno pòu, que douno fèbre,
Que fai veni la tressusour.
De liuen en liuen, pougènt e sourd,
Mounto un senglut de vierginello.
Souto la capo negrinello
Qu'uno grand crous marco de blanc,
Nerto, pecaire, en trampelant,
Sounjo à l'ourrou d'ou cementèri;
Di verme sounjo au reboustèri,
D'ou clot respiro l'aire espés,
D'ou bard de toumbo sènt lou pés,
De l'autre mounde vèi li glàri,
Vèi li trevan, vèi lis esglàri;
A dins si car de frejoulun;
E de sa voues lou rangoulun,
Pèr la sauva d'acò tant orre,
Sono Roudrigo... Mai li sorre
L'enviounavon en pregant...

Au cœur de l'église, à l'écart,
Nerte, prosternée sur les dalles,
En proie aux cauchemars funèbres,
S'est couchée, entre quatre cierges,
Sous les plis du drap mortuaire.
Les nonnes chantent, dans le chœur,
Le *De profundis*, chant lugubre
Qui donne la peur et la fièvre,
Qui fait venir la sueur froide.
De loin en loin, poignant et sourd,
Monte un sanglot de jeune fille.
Sous la cape noire, que marque
Une grande croix blanche en travers,
La pauvre Nerte, prise de tremblement,
Songe à l'horreur du cimetière ;
Elle songe au repas des vers ;
Elle respire l'air épais de la fosse ;
Elle sent l'oppression de la pierre tombale ;
De l'autre monde elle voit les fantômes,
Elle voit les spectres, elle voit les affres ;
Elle a dans sa chair des frissons ;
Et de sa voix le râle,
Pour la sauver de ces horribles choses,
Appelle Rodrigue... Mais les sœurs
L'entouraient en psalmodiant...

Nerto s'aubouro blavo ; e quand,
 Dins lou moustié de Sant-Cesàri,
 En degrunant si long rousàri,
 Van l'enmena, s'ausis plus rèn,
 Senoun que dison à-de-rèng :
Intras, intras, o sorre nostro!
Noun sourtirés vivo ni morto.

E tóuti parton, esmougu,
 En se disènt : — Diéu l'a vougu !
 Mai que regret, mai que daumage
 Que, dins la primo flour de l'age,
 Uno poulido fiho ansin
 Prengue lou fro dóu Mount-Cassin ! —

Mai dins lou tèms qu'eiçò se passo,
 Eilalin, dins la vilo basso,
 Lou diable à quatre fai soun trin.
 Entre sôudard, entre marin,
 Encò de l'oste de l'Espaso,
 Se béu, se ris, s'estraio braso.
 Envirouna de Catalan
 Couifa de rouge e sus lou flanc
 Pourtant coutello à la taiolo :
 — l'aura cinquanto parpaiolo,

Nerte se relève livide ;
Dans le moûtier de Saint-Césaire,
En égrenant leurs longs rosaires,
Elles l'emmènent, et l'on n'entend
Plus que ces mots répétés par chacune :
« Entrez, entrez, ô notre sœur !
Vous ne sortirez plus, ni vivante ni morte ! »

Et tous s'en vont émotionnés,
En se disant : « Dieu l'a voulu !
Mais quel dommage et quel regret
Que, dans la tendre fleur de l'âge,
Une aussi jolie fille
Prenne le froc du Mont-Cassin ! »

Or, dans cette entrefaite,
Par là-bas, dans la ville basse,
Le diable à quatre fait son train.
Entre soudards et matelots,
A l'hôtellerie de l'Épée,
On boit, on rit, on fait vacarme.
Environné de Catalans
Coiffés de rouge et sur la hanche
Portant couteaux à la ceinture :
— « Chacun de vous, disait Rodrigue,

Disié Roudrigo, pèr cadun.
 Vèngue lou tèms, pièi, ópourtun,
 Iéu vous dirai ço qu'es de faire.
 Aro mangen, beven, li fraire!
 E jusqu'au cop de miejo-niue,
 Zóu! la tintèino e lou vin kiue!
 — Zóu! la tintèino emé la roio!
 Cridèron dounc li bònivoio.
 L'oustesso, hòu! nous servirés
 Un catigot dóu Vacarés;
 Alestirés un bon aiòli
 E de pebroun gafant dins l'òli.
 — E farés pièi de reguignèu.
 — Em'uno gardiano d'agnèu.
 — Càspi! cinquanto parpaiolo!
 Voulèn lou fifre emai la violo...
 Is Arlatenco dóu quartié
 Fau que canten lou revihet...
 A la salut, bèu capitàni!...
 Mai bevès pas, vous? — Nàni, nàni,
 Fasié Roudrigo, ai panca set. —
 Tout redoulènt e tout rousset,
 Vaqui l'aiòli sus la taulo.
 — Bagnen la molo, santo Paulo! —
 E, s'aubourant tóutis au cop,

Aura cinquante *parpailloles* ²...

Puis, en temps opportun,

Je vous dirai ce qu'il y a à faire.

Pour le moment, frères, mangeons, buvons!

Et jusques au coup de minuit,

En avant le vin cuit et la noce! »

— « Vive la noce et la bombance!

Crièrent les bons garnements.

Ohé! l'hôtesse! vous allez nous servir

Un court-bouillon du Vaccarés;

Apprêtez-nous un *ailloli* flambant

Et des *poivrons* nageant dans l'huile.

— Et vous ferez ensuite des grillades.

— Et une *gardiane* d'agneau ³.

— Corbleu! cinquante *parpailloles*!

Il nous faut la viole et le fifre...

Aux Arlésiennes du quartier

Nous chanterons le réveillon...

A la santé, beau capitaine!...

Mais vous ne buvez pas, vous? » — « Non, non,

Faisait Rodrigue, je n'ai pas encore soif. »

Odorant, jaune comme l'or,

Voilà l'*ailloli* sur la table.

— « Mouillons la meule, sainte Paule! »

Et, se levant tous à la fois,

A la gargato, sènso got,
 Li cambarado, aussant lou mourre,
 A long rajòu chourlon au pourre
 E fan peta lou gargassoun.
 Pièi de prejit, pièi de cansoun,
 Pièi 'mé li det li castagnoto...
 Ié manco plus que la mignoto.

Pamens, dóu brut e di trebau
 Marcant la fin, Casso-Rimbaud
 Vèn de pica l'ouro nouturno.
 La chourmo plan sort de la turno.
 Agouloupa de si mantèu,
 Lis espardigno à sis artèu,
 Dins lis androuno sènso luno
 S'esquihon. Roudrigo de Luno
 A chascun d'éli parlo plan,
 A chascun d'éli en catalan
 Douno lou mot de santo Claro.
 S'es ferrouia, s'es mes la barro
 En tóuti lis oustau bourgés.
 De lume en-liò se vèi plus ges.
 Tout Arle es sour coume la pego.
 Es miejo-niue. Plus rèn boulego.
 Mai, à la mudo s'enfilant,

A la régalade, sans verre,
Les compagnons, haussant la trogne,
A longs jets boivent au *pourro* ⁴
Et ils font claquer le gosier.
Puis la jactance et les chansons,
Et puis avec les doigts le bruit des castagnettes...
Il ne leur manque plus que la mignonne.

Cependant le beffroi qui chasse les ribauds,
Marquant la fin des tracas et du bruit,
Vient de sonner le couvre-feu.
La bande sort tout doucement de la taverne.
Enveloppés de leurs manteaux,
Aux pieds les *espartilles*,
Dans les ruelles ténébreuses
Ils se glissent. Rodrigue de Lune
Parle à voix basse à chacun d'eux,
A chacun d'eux en catalan
Il communique le fin mot.
Les verrous sont poussés, la barre est mise
A toutes les maisons bourgeoises.
On ne voit plus nulle part de lumière.
Tout Arles est sombre comme poix.
Il est minuit. Plus rien ne bouge.
Mais, s'esquivant silencieux,

Li cambarado Catalan
 Prenon lou Rose e pièi la Lisso,
 D'aqui-que vegon la téulisso
 E lou clouquié dóu Grand Couvènt
 Qu'èro basti, se vous souvèn,
 Liuen dóu moundan tarabastèri,
 Contro lou vaste cementèri
 Dis Aliscamp. Li malandrin,
 Emé d'escalo de marin
 E de picosso d'arrambage,
 Coume uno taifo de sóuvage,
 En s'agripant à la paret
 A la favour dóu tèms bourret,
 Oh! malurous! fan l'escalado
 D'aquéli clastro signalado
 Pèr soun agusto antiqueta,
 Pèr li vertu, la santeta
 E lou trelus de si priéouresso,
 Dins lou grand mounde tóuti presso.

Èro au moumen que, se levant,
 Li couventialo en glèiso van,
 E qu'à travès l'oumbro caiolo
 Que trais lou mou de la viholo,
 Canton l'oufice de la niue.

Les camarades Catalans
Prennent le Rhône et puis la Lice,
Jusqu'à ce qu'ils aperçoivent les toits
Et le clocher du Grand Couvent
Qui s'élevait, s'il vous souvient,
Loin du tumulte du monde,
Auprès du vaste cimetière
Des Aliscamps. Les malandrins,
Avec des échelles de corde
Et des haches d'abordage,
En s'agrippant à la paroi
A la faveur du temps obscur,
Tels qu'une horde de sauvages,
Oh ! malheureux ! font l'escalade
De ce cloître célèbre
Par son antiquité auguste,
Par les vertus, la sainteté
Et l'illustration de ses abbesses,
Toutes choisies dans le grand monde.

C'était à l'heure où, se levant,
Les religieuses vont à l'église
Et qu'à travers le clair-obscur
Projeté par la lampe faible,
Elles chantent l'office de la nuit.

Emé la som encaro is iue,
Soun en sesiho dins si formo
E prègon Diéu segound la normo...
Ai! qu'es acò! Bourrin-bourrant,
Li porto de la glèiso, bran!
Soun esclapado. Mouns Roudrigo,
Tau que lou loup dins la garrigo,
Intro en cridant : — Paro lou loup!
Voulès lou Diable? Vaqui-lou! —
E di fenat la troupo ardènto,
La manto sus lou bras pendènto,
Barreto roujo e mourre brun,
Se precepito dins l'oumbrun
Dóu santuari. Pèr sant Maime!
Jamai s'es vist un tal espaimé.
Se lou bardat s'èro dubert,
E se li mort à descubert
S'èron fa vèire tóuti rànci,
l'aurié pas mai agu d'estrànsi.
Li mounjo, folo de la pòu,
Soun pivelado coume un vòu
De tourtourello quand, destrùssi,
Veson amount rada la rùssi.
Lou fièr Roudrigo dins lou vòu
A destria déjà quau vòu.

Les yeux tout chargés de sommeil,
Elles siègent là dans leurs stalles
Et prient, conformément à la règle...
Dieu! qu'est-ce donc! Avec fracas
Soudain les portes de l'église
Éclatent, brisées. Mons Rodrigue,
Tel que le loup dans le pacage,
Entre en criant : « Gare le loup!
Veut-on le Diable? Le voilà! »
Et des maudits l'ardente troupe,
Le manteau pendant sur le bras,
Rouges berrets et têtes brunes,
Se précipite dans les ombres
Du sanctuaire. Par saint Maxime!
On ne vit jamais tel effroi.
Si le sol s'était entr'ouvert,
Et si les morts s'étaient fait voir
A découvert, momifiés,
Il n'y aurait pas eu de pires transes.
Les nonnes, folles de terreur,
Sont fascinées ainsi qu'une volée
De tourterelles qui, dans les airs,
Ont vu planer l'oiseau rapace.
Le fier Rodrigue, dans l'essaim,
A déjà discerné l'objet de son désir.

E, vers l'autar coume s'abrivo,
 Dono Barralo vers li nivo
 Quilant : « Segnour, ajudas-nous ! »
 Vòu l'arresta... Mai, desdegnous,
 Èu l'embar ASSO e cour à Nerto.
 Entre si bras la pren, inerto,
 E l'empourtant coume l'uiiau :
 — Vène emé iéu, ié dis tout siau,
 Vène, mignoto, qu'es Roudrigo...
 Vai, noun t'esfraies uno brigo. —

Mai, enterin que lou jouvènt
 Raubo la perlo dóu couvènt,
 Si coumpagnoun fan un desastre.
 N'es pas pèr rèn que li vièi pastre
 Noumon lou Diable *Catalan*.
 Dins aquéu noble femelan,
 Tout de coumtesso o de barouno,
 Cueion, à brassado ferouno,
 La fino flour de l'auto-man.
 E dis arquin, di gourimand
 Cadun emporto la mourgueto
 Que soun mourroun ié fai ligueto.
 Mai la campano dóu moustié
 A reviha tout lou quartié :

Et, vers l'autel comme il s'élançe,
Done Barrale, criant vers le ciel :
« Aidez-nous, Seigneur, aidez-nous ! »
Veut l'arrêter... Mais dédaigneux,
Lui la repousse et court à Nerte.
Inanimée, il la prend dans ses bras,
Et, l'emportant comme l'éclair :
— « Viens avec moi, lui dit-il doucement,
Viens, mignonne, c'est Rodrigue...
Va, ne t'effraie nullement. »

Mais, pendant que le cavalier
Enlève ainsi la perle du couvent,
Ses compagnons font un désastre.
Les vieux bergers ne donnent pas pour rien
Le nom de *Catalan* au Diable.
Dans ce noble troupeau de femmes,
Tout de comtesses ou de baronnes,
Ils cueillent, à brassées farouches,
La fine fleur de la haute futaie.
Et des soudrilles et des truands
Chacun emporte la nonnette
Dont le minois lui fait envie.
Mais la cloche du monastère
A réveillé tout le quartier :

Li mourgo vièio emé li laido
 A grand balans sonon la raido!
 Emé sis ome e si coumpan,
 Lou Capitàni dóu Tampan,
 Lèu, ounte la campano sono
 Lampo au secours di pàuri dono;
 E dins lou sourne lis entènd
 Que fan qu'un crid, se debatènt
 Contro la ribaudaio vilo.
 Lou Capitàni de la Vilo
 Tiro l'espaso quatecant,
 E lis ajoun is Aliscamp.

Dis Aliscamp lou cementèri,
 Plen de miracle e de mistèri,
 Plen de capello emai de cros
 E tout gibous di mouloun d'os,
 Se relargavo, i tèms que parle,
 Liuen que-noun-sai alin souto Arle.
 Eiçò toujours s'es cresegu :
 Quand sant Trefume avié vougu
 Lou benesi, tóuti li paire
 Dóu sant councille recampaire
 Talamen umble èron esta
 Que res avié vougu jita

Les laiderons, les vieilles moniales
Sonnent le tocsin à grand branle !
Avec ses hommes et ses archers
Le Capitaine du Tampan ³,
Vite, aux coups de la cloche,
Vole au secours des pauvres dames
Qu'il entend dans l'obscurité,
Poussant les hauts cris, se débattre
Contre les vils ribauds.
Le Capitaine de la Ville
Tire aussitôt l'épée
Et les atteint aux Aliscamps.

Des Aliscamps le cimetière,
Mystérieux, plein de légendes,
Plein de chapelles et de tombeaux
Et tout montueux d'ossuaires,
Se répandait en ce temps-là
Sur un espace immense au-dessous d'Arles.
On a toujours cru à ceci :
Quand saint Trophime avait voulu
Le consacrer, tous les pères
Du saint concile qu'il avait convoqué
Avaient été si humbles
Qu'aucun d'entre eux n'avait voulu jeter

L'aigo-signado. Noste-Segne,
Qu'un nivo d'ange vèn encegne,
Davalè dounc d'en paradis
Pèr lou signa. Meme se dis
Que sa divino geinouiado
Subre lou ro s'èro entaiado...
E desempièi, lis angeloun,
Aqui, de-fes, eissame blound,
Dins l'esta-siau di niue sereno,
S'ausien canta coume d'ourgueno.
Tambèn en aquéu liò sacra
Tóuti voulien èstre enterra.
Baroun, evesque, rèi e prince,
Tóuti, lou gros coume lou mince,
Avien aqui si mausoulèu
Escrincela de bas-relèu
O soun pessu de terro santo.
L'iro d'infèr èro impuissant
Contro li cors di benurous
Que ié dourmien souto la crous.
E tout-de-long de la ribiero,
Emé l'argènt sus la civiero
Pèr acoumpli l'enterramen,
Au fiéu dóu Rose, libramen,
Se bandissié li mort, pechaire,

L'eau bénite. Notre-Seigneur,
Entouré d'une nuée d'anges,
Descendit donc du paradis
Pour le bénir. L'on dit même
Que sa génuflexion divine
S'était gravée sur le rocher...
Et depuis lors, les anges,
Groupés parfois en essaim blond,
Dans le calme des nuits sereines,
Y répandaient des chants harmonieux.
C'est pourquoi, dans ce lieu sacré,
Tous voulaient être ensevelis.
Barons, évêques, rois et princes,
Tous, le petit comme le grand,
Avaient là leurs mausolées
Ouvragés de bas-reliefs
Ou leur pincée de terre sainte.
La rage de l'enfer se trouvait impuissante
Contre les corps des bienheureux
Qui, sous la croix, y dormaient leur sommeil.
Et tout le long du fleuve,
Avec l'argent déposé sur la bière
Pour accomplir l'inhumation,
On lançait librement au fil du Rhône
Les pauvres trépassés qui voulaient être

Qu'is Aliscamp voulien se jaire.
 E tout-de-long, li marinié,
 Quand l'atahut ansin venié,
 Floutant sus l'oundo beluguetto,
 Zôu ! reviravon si barqueto
 Contro la ribo vitamen,
 E se signant devoutamen,
 D'ageinouïoun au pèd di sause,
 Disien : « En pas Diéu lou repause ! »

Mai di defunt dins soun campas
 Es treboulado aniue la pas.
 Pèr reveni, dounc, à l'istòri
 Dôu sacrilège raubatòri,
 Roudrigo, fouguejant d'amour,
 Courrié, courrié dins la brumour,
 Empourtant Nerto à la brasseto ;
 E, la tenènt de-revesseto,
 Èu ié disié long dôu camin :
 — Que sènton bon li jaussemin !
 Ve li luseto coume brihon !
 Li roussignòu, ve coume drihon !
 E que lou tèms es estela !
 Me sènte d'alo pèr voula :
 Envoulen-nous, Nerto ma bello !

Enterrés aux Aliscamps.
Et tout le long, les mariniers,
Quand le cercueil venait ainsi,
Flottant sur les eaux scintillantes,
Retournaient à la hâte
Leurs nacelles contre la rive
Et, se signant dévotement,
Ils disaient, à genoux au pied des saules :
« Que Dieu le repose en paix ! »

Mais la paix des morts, cette nuit,
Dans leur vaste champ est troublée.
Pour revenir à l'histoire du rapt,
A l'histoire du rapt sacrilège,
Rodrigue, flamboyant d'amour,
Courait, courait dans les ténèbres,
Emportant Nerte dans ses bras ;
Et, la tenant à la renverse,
Il lui parlait ainsi en chemin :
— « Comme les jasmins fleurent bon !
Vois les vers luisants, comme ils brillent !
Quel entrain ont les rossignols !
Et que le temps est étoilé !
Je sens des ailes à mon essor :
Envolons-nous, Nerte ma belle !

Tu, sus moun cor que reboumbello,
 Tu, touto miéuno dins mi bras,
 Acò 's plus dous que l'ipoucras ! —
 Mai la moungeto cor-falido
 Restavo mudo : entreboulido
 Pèr tant d'auvèri cop sus cop,
 Saup plus, dins elo, qu'es acò,
 Saup plus, la pauro ! se, pèr orto,
 Es lou Demòni que l'emporto
 O s'es un ange que ié dis
 Aquéli mot dóu paradis.

Un chaplachòu de ferramento,
 Que dins la niue toujours aumento,
 Brusis subran eila darrié.
 Roudrigo, lou valènt guerrié,
 Entènd sa bando que l'apello...
 Dau ! sus-lou-cop pausant la bello
 Contro la Toumbo de Rouland,
 Cour apara si Catalan.
 Longo, terriblo es la bagarro :
 Entre li cros jogon à barro,
 Mai se fai ges de presounié.
 Dins l'esfraiouso broufounié,
 Quand, tout en sang, un ome toumbo,

Toi, sur mon cœur qui rebondit,
Toi, dans mes bras toute mienne,
Oh ! c'est plus doux que l'hypocras ! »
Mais la nonnain évanouie
Restait muette : bouleversée
Par tant d'incidents coup sur coup
Et tout ahurie, la pauvrete
Ne sait plus si c'est le Démon
Qui à travers champs l'emporte
Ou bien si c'est un ange
Qui lui dit ces mots du ciel.

Un cliquetis de fer,
Grandissant au loin dans la nuit,
Résonne soudain en arrière.
Rodrigue, le vaillant guerrier,
Entend les appels de sa bande...
Hop ! sur-le-champ il dépose la belle
Près de la Tombe de Roland
Et il court défendre ses frères.
La bagarre est longue et terrible :
Ils jouent aux barres parmi les sépultures,
Mais entre eux, point de prisonnier.
Dans l'épouvantable bourrasque,
Lorsqu'un homme roule sanglant,

Aqui, badanto, i'a sa toumbo.
 Entandóumens que, trelusènt,
 Coutèu, espaso van crussènt,
 E que lis ome s'esclargisson
 E que li mounjo avau fugisson,
 Nerto, de l'auro i poutounet,
 Se reviscoulo plan-planet.

La miejo-luno se levavo
 E sus lis cros, blanco, trevavo.
 Nerto, entre vèire aquéu gravas
 Plen de sepucure e plen de vas,
 A li péu dre; d'èstre aqui soulo,
 Ié vèn lou glas dins li mesoulo :
 Se crèi dins lou relarg d'infèr.
 Au-mai camino, au-mai se perd.
 Vèi que de toumbo e que de toumbo,
 Interminàbli catacoumbo
 Que l'acoumpagnon ounte cour;
 A tout moumen s'arrèsto court
 Pèr un béulòli que s'envolo;
 E pièi repren sa curso folo;
 E touto en plour, trasènt de plang,
 Enfin s'esmaro dins lou plan.

Sa tombe est là toute béante.

Pendant que les éclairs jaillissent des couteaux

Et des épées qui s'entre-choquent

Et que les hommes s'éclaircissent

Et que les nonnes fuient là-bas,

Aux baisers de la brise, Nerte

Recouvre ses sens peu à peu.

La lune élevait son croissant ;

Son spectre blanc errait parmi les fosses.

Nerte, à la vue de ce gravier désert,

Plein de sépulcres et d'auges mortuaires,

Sent dresser ses cheveux ; d'être là, seule,

Elle est glacée jusqu'à la moelle :

Elle se croit au préau de l'enfer.

Plus elle marche, plus elle se fourvoie.

Elle ne voit que tombeaux et tombeaux,

Interminables catacombes

Qui l'accompagnent dans sa fuite ;

A tout moment elle s'arrête court

Devant une effraie qui s'envole ;

Puis, affolée, elle reprend sa course ;

Et tout en pleurs, et exhalant des plaintes,

Enfin elle s'égare dans la plaine.

Saunous, pousseus de la batèsto,
 Mai aut lou cor, auto la tèsto,
 Vaqui Roudrigo : es de-retour.
 Embriaga pèr la sentour
 Di jaussemin emé di nerto,
 Guincho pertout : plus ges de Nerto !
 Dins li cros vuege vai cercant ;
 Furno, abrama, lis Aliscamp,
 Sant-Ounourat e Sant-Acùrsi
 E Sant-Bardous e Sant-Tibùrci
 E lou Toumbèu di Pourcelet...
 Emé li mort se vèi soulet.
 Perdu d'amour e gounfle d'iro,
 Sènt, dins soun cor que se treviro,
 L'estrassamen de quaucarèn.
 Tout, foro d'elo, i'es plus rèn.
 E 'm'acò crido : « O Nerto ! o Nerto ! »
 Mai es la plano alin deserto,
 E degun autre ié respond
 Que li machoto dóu Trebon.

Couvert de sang et de poussière,
Mais le cœur haut, haute la tête,
Rodrigue revient du combat.
Enivré par l'arome
Des jasmins et des myrtes,
Il regarde partout : plus de Nerte !
Il cherche dans les tombes vides ;
Il fouille, impétueux, les Aliscamps,
Saint-Honorat et Saint-Accurse,
Et Saint-Bardulphe et Saint-Tiburce
Et le Tombeau des Porcellets...
Avec les morts il se voit seul.
Perdu d'amour, outré de rage,
Il sent, dans son cœur convulsé,
Que quelque chose se déchire.
En dehors d'elle tout n'est plus rien pour lui.
Et de crier : « O Nerte ! O Nerte ! »
Mais la plaine est déserte au loin,
Et toutes seules lui répondent
Les chouettes dans le Trébon⁶.

NOTES DU CHANT V

1. *Intras, intras, o sorre nostro,*
Noun sourtirés vivo ni morto.

On croit communément que ces paroles sont adressées par les religieuses à la professe qui vient de prononcer ses vœux.

2. *Parpaiolo*, petite monnaie usitée autrefois en Provence.

3. *Gardiano*, blanquette d'agneau, sorte d'apprêt inventé probablement par les gardiens de troupeaux.

4. *Pourro*, vase de verre, en forme dealebasse, usité pour tenir le vin, en Catalogne et dans les Pyrénées.

5. Le Capitaine du Tampan, nom que portait à Arles le chef du guet.

6. Le Trébon, *Ager Tribuntius* ou *Triphontius* au x^e siècle, quartier du territoire d'Arles, entre cette ville et Tarascon.

VI

A DONO PAULINO DE GASPARIN

VI

A MADAME LA COMTESSE DE GASPARIN

L' ANGE

La mounjo Nerto, à la primo aubo,
 Coustejo un bos, un grand bos d'aubo.
 Fugènt lou mounde loubatiéu,
 S'envai à la gèrdi de Diéu.
 Mai dóu lassige, mai di trànsi
 D'aquelo niue tant pleno d'anci
 Es touto bleto e n'en pòu plus.
 S'assèto un pau sus l'atalus.
 Pièi, en vesènt lou jour qu'aflouro,
 Toumbo à geinouï e dis sis Ouro.

Veici qu'amout, dins lou matin,
 Uno campano fai dindin.
 Nerto s'aubouro esperlucado;
 E dins lou bos, à la frescado,

L'ANGE

Sœur Nerte, au lever de l'aurore,
Côteioie une forêt de grands peupliers blancs.
Fuyant le monde et les loups qui le hantent,
Elle s'en va à la garde de Dieu.
Mais de la fatigue et des transes
De cette nuit si pleine d'inquiétudes
Elle est brisée et n'en peut plus.
Elle s'assied un peu sur le talus du bois ;
Puis, voyant affleurer le jour,
Elle tombe à genoux et prie.

Et voici que là-haut, dans le matin,
Une petite cloche tinte.
Avivée, Nerte se relève ;
Et dans le bois, à la fraîcheur,

Intro, seguènt lou dindamen.
Lis auceloun alegramen
Dins lou brancun s'esperpaiavon;
Li pendoulino bresihavon,
E li tourtouro e tourtourèu
Rouncant d'amour fasièn parèu.
Nerto s'avanço pavourouso,
Mai trefoulido, mai urouso,
Souto lis aubre blanc e dous
Que la reçaupon, amistous.
Es tant souleto dins lou mounde
E dóu plourun a tant l'abounde
Que ié fai gau de vèire enfin
Li coulounado à front divin
D'aquelo séuvo que l'embaumo
E l'enmantello de calaumo.
Lou sant soulèu, lou souleiet,
Sus la mountagno pareissié;
De l'eigagnolo li perleto
Èron i fueio — pendouleto;
E, lou degout sus si boutoun,
L'agoulencié, lou genestoun,
L'entravadis, li flour sôuvajo
Que dins lou gres vènon arrajo,
Tout se chalavo, renadiéu,

Elle entre et suit le tintement.
Les oiseaux guillerets
Se réveillaient dans le branchage ;
Les pendulines gazouillaient,
Et tourtereaux et tourterelles
Roucoulaient d'amour, couple à couple.
Nerte s'avance avec appréhension,
Mais tressillante, mais heureuse,
Sous les arbres blancs et doux
Qui la reçoivent en amis.
Elle est tellement seule au monde,
Et de pleurer elle est si lasse !
Pour elle, enfin, c'est un charme de voir
Les colonnades à front divin
De cette futaie qui l'embaume
Et lui fait un manteau de calme.
Le saint soleil, au point du jour,
Apparaissait sur la montagne ;
Les perles fines de l'aiguail
Étaient suspendues aux feuilles ;
Et, la goutte aux boutons,
L'églantier, le genêt nain,
La clématite, les fleurs sauvages
Qui viennent çà et là sur le coteau,
Tout renaissait avec délectation

Dins la lumiero dóu bon Diéu.

La gènto Nerto, au son que dindo,
 Vers la clarour toujours mai lindo
 Escalo plan, plan... E 'm'acò,
 Dins lou cèu blu, vèi tout-d'un-cop
 Uno gleiseto emé d'ancoulo,
 Emé, lou front dins sa cagoulo,
 Un ermitan que n'en descend.
 Nerto s'aprocho en ié disènt :
 — Diéu çai sié ! — La vierge Mario
 Te doune pas em'alegrìo !
 Respond l'ermito. — N'ai besoun,
 Elo ié vèn; e ma resoun,
 Sant ermitan, l'anas coumprene,
 Se permetès que vous destrene
 L'emboui afrous de moun malan.
 — Parlo, — diguè lou barbo-blanc.

E sus dos pèiro s'assetèron ;
 E, tout autour dóu rode ounte èron,
 Lis auceloun venien piéuta
 E li grihet courrien canta...
 Elo ié conto soun mal-astre,
 Sa vendesoun pèr soun peirastre,

Dans la lumière du bon Dieu.

L'aimable Nerte, au son qui tinte,
Vers la clarté de plus en plus limpide
Monte à pas lents... Tout à coup
Elle aperçoit dans le ciel bleu
Une petite église à contreforts,
Et puis, le front dans sa cagoule,
Un ermite qui en descend.

Nerte s'approche avec ces mots :

— « Dieu soit céans ! » — « Que la vierge Marie
Te donne paix et allégresse ! »

Répond l'ermite. — « J'en ai besoin,
Fait-elle, et vous allez comprendre
Cette parole, ô saint ermite,

Si vous me permettez de vous développer
L'enchaînement affreux de mes peines. »

— « Parle », dit le vieillard à barbe blanche.

Et ils s'assirent sur deux pierres ;

Et, autour de l'endroit où ils étaient assis,

Les oisillons accouraient pépier

Et les grillons venaient chanter.

Nerte commence le récit de son malheur,

Sa vente par son indigne père,

Lou raubatòri dóu couvènt,
 Dis Aliscamp lis espavènt...
 Basto, en lagremo, la proufèssò
 Coume un enfant se ié counfèssò.
 — Oh! dis, se me poudias sauva!
 — Noste Segnour, pèr nous prouva,
 Adounc ié fai lou bon ermito,
 De fes que i'a, sènso limito
 A l'Infernau douno poudé.
 Mai lou cor pur qu'a bèn la fe,
 Ma fiho, eigrejo li mountagno.
 E dóu Demòni la pourtagno,
 Que dóu cresènt se fai un jo,
 Veira toujours triounfla Jo.
 La fe, de Diéu es uno douno.
 La fe, jamai Diéu l'abandouno,
 E Diéu la venjo e la mantèn,
 Quand dóu crestian éu es countènt.

Dison que, long d'aquéli costo,
 A passa tèms, un sant aposto
 Èro vengu pèr predica :
 Èro un bon vièi, proun escranca,
 E pèr dessus, pecaire ! avugle.
 Un juvenas au paure tucle

Le rapt de l'abbaye,
Les épouvantements des Aliscamps...
En un mot, la professe en larmes
Lui fait sa confession naïve.
— « Oh ! dit-elle, puissiez-vous me sauver ! »
— « Notre-Seigneur, pour nous mettre à l'épreuve,
Le bon ermite lui répond,
Donne parfois un pouvoir sans limite
A l'Esprit infernal.
Mais la foi vive d'un cœur pur.
Ma fille, soulève les montagnes.
Et l'engeance du Démon,
Qui se fait un jeu du croyant,
Verra toujours le triomphe de Job.
La foi étant un don de Dieu,
Dieu ne l'abandonne jamais,
Et Dieu la venge et la défend,
Lorsqu'il est content du fidèle.

Le long des côtes que tu vois,
Au temps passé, un saint apôtre
Était venu prêcher, dit-on :
C'était un bon vieux, tout cassé,
Et, pour comble, privé de la vue.
Un certain gars servait de guide

Servié de guido. Adounc veici
 Que dins la Crau, pas liuen d'eici,
 Dins la Crau vasto e coudoulouso,
 Mai pèr lou vièi touto neblouso,
 De gresouias en gresouias,
 Fasièn camin au souleias :
 Quand tout-d'un-cop lou vènt s'aubouro,
 Un vènt-terrau que, fourro-bourro,
 Estrementis l'ermas planié
 De sa rounflanto broufounié.
 — Qu'es aquéu brut, ma bono Maire ! —
 Diguè l'aposto. E lou menaire
 Se voulènt rire un pau dóu vièi :
 — Oh ! quant de mounde que se vèi !
 Dis, tout lou pople dis Aupiho
 Ès agrouva dins li clapiho
 Que vounvounejo avau, amount,
 En esperant voste sermoun. —
 Lou sant, durbènt si pruno blanco,
 Sus soun bastoun aquí se tanco,
 E luminous e plen abord
 D'amour divin e d'estrambord,
 Jito à la Crau, au vènt publico
 La grand nouvello evangelico,
 E loungamen parlo de Diéu

Au pauvre aveugle. Voici donc
Que dans la Crau, non loin d'ici,
Dans la Crau vaste et caillouteuse,
Mais pour le vieux couverte de brouillards,
De grève aride en grève aride,
Ils cheminaient sous le soleil brûlant :
Quand tout à coup le vent se lève,
Un aquilon tumultueux
Dont la mugissante bourrasque
Ébranle la plaine déserte.
— « Quel est ce bruit, ma bonne Mère ! »
Dit l'apôtre. Et le conducteur,
Voulant rire un peu du vieillard :
— « Oh ! dit-il, quelle foule immense !
Tout le peuple des Alpilles
Est là accroupi dans les pierres
Qui bourdonne de tout côté
En attendant votre sermon. »
Le saint, ouvrant alors ses deux prunelles blanches,
Se redresse sur son bâton
Et, lumineux et débordant
D'amour divin et de beau zèle,
Il jette à la Crau, il publie au vent
La grande nouvelle évangélique,
Et de Dieu longuement il parle

Davans li pèiro dóu gardiéu.
 Quau t'a pas di que, pèr miracle,
 Quand se teisë lou sant ouracle,
 Tóuti li pèiro ensemblamen
 Ié respoundeguèron : *Amen!*

Aguen la fe ! Diéu es lou mèstre.
 E se li code dóu campèstre
 Parlon, quand vòu, ma fiho, va !
 Diéu es proun fort pèr te sauva...
 Mai, anen lèu à l'ermitòri,
 Que, desempièi toun raubatòri,
 Se noun m'engane, sies en jun. —

Ero pas bèn lou mes de jun,
 E lou soulèu, que s'enmountavo
 Despièi uno ouro, esbrihaudavo
 De l'esplendour de si gisclant
 La Lèco e lou Saut de Rouland.
 De pan e d'aigo de la dourgo,
 Es un festin pèr uno mourgo.
 Quand la mourgueto a dejuna,
 E que lou pan entamena
 Es mai rejoun sus l'auto cledo,
 Dins li draïdu de l'aubaredo

Devant les pierres du pâtis.
O prodige ! N'est-il pas vrai
Qu'à l'instant où se tut l'oracle,
Toutes les pierres avec ensemble
Lui répondirent : *Amen!*

Ayons la foi ! Dieu est le maître.
Et si les cailloux de la lande
Parlent, quand il le veut, ma fille, va !
Dieu est assez puissant pour te sauver !...
Mais allons vite à l'ermitage,
Car, depuis ton enlèvement,
Tu es à jeun, si je ne me trompe. »

C'était à la veille de juin,
Et le soleil, qui s'élevait
Depuis une heure, éblouissait
De la splendeur de ses rayons
La Lecque et le Saut de Roland.
Du pain et de l'eau de la cruche
Est un festin pour une nonne.
Quand la nonnette a déjeuné
Et que l'entamure du pain
Est de nouveau serrée sur la claie haute,
Dans les sentiers de la tremblaie

Van tourna-mai parla de Diéu.
 Or, l'ermitan countemplatiéu,
 Quand prenié tèmo sus li causo,
 Subre li meraviho enclauso
 Dins lou belu de creacioun
 Que l'ome tèn en poussessioun,
 Subre li toumple d'astre bléuge
 Qu'envòuton noste mounde péuge,
 Subre la glòri e la grandour
 E la bounta dóu Creatour
 Qu'à l'infini sèmpre semeno
 Vido e grouïn de touto meno,
 Èro un delice de l'ausi,
 Car èro un sant, un benesi !
 Talamen sant, talamen seme
 Dins soun gouvèr, qu'un ange meme
 Venié dóu cèu, tóuti li jour,
 Lou vesita sus li miejour.

Dounc, tout plan-plan, long di sourgueto.
 Lou garrigaud e la mourgueto,
 En counversant piousamen,
 Pièi meditant de long moumen,
 Fasien ensèn la passejado.
 — Que soun previsto e bèn renjado

Ils vont encore parler de Dieu.
Or, quand le bon contemplatif
Prenait son thème sur les choses,
Sur les merveilles que renferme
L'étincelle de création
Tenue en possession par l'homme,
Sur les gouffres d'astres splendides
Qui enveloppent notre monde lourd,
Sur la grandeur et sur la gloire,
Sur la bonté du Créateur
Qui sème à l'infini sans trêve
La vie, le germe universel,
On était ravi de l'entendre,
Car c'était un saint, un béni !
Tellement saint, et tellement austère
Dans son régime, qu'un ange lui-même
Descendait du ciel, tous les jours,
Le visiter, sur le midi.

Donc, lentement, sur le bord des ruisseaux,
Le solitaire et la nonnain,
Dans des conversations pieuses
Et de longues méditations,
Faisaient la promenade ensemble.
— « Quelle prévoyance, quel ordre

Tóuti lis obro dóu bon Diéu !
 Disié l'ermito amiratiéu.
 Espincho aquelo mouissalino
 Que dins l'espàci remoulino !
 Un rai d'amour e de soulèu
 L'a facho naisse ; anieue belèu
 Aura coumpli soun eisistènci,
 E, dins tant pau, la Prouvidènci
 Ié douno à jabo tout lou bèn,
 Tout lou bonur que ié counvèn !
 Entre espeli, dins uno galo
 An l'alimen que li regalo ;
 An sis aletto pèr segui
 Lou vènt que passo pèr aqui ;
 Siéuno, an la colo e la planuro ;
 An lou grand jour que li benuro ;
 An, pèr si lucho, un aguïoun ;
 E l'univers, dins sis uioun,
 Autant coumplèt, o, se miraïo
 Que dins la mar que tant s'estraïo !

Tè, ve dis aubo li catoun !
 Touto graniho a soun coutoun
 Que l'auro emporto e qu'escampïho
 Pèr lou terraire, à la rapiho...

Dans toutes les œuvres de Dieu!
Disait l'ermite admiratif.
Regarde ces moucheron
Qui tourbillonnent dans l'espace!
Un rayon d'amour et de soleil
Les créa; peut-être ce soir
Ils auront accompli leur être;
Et, dans si peu de temps, la Providence
Leur donne à foison tout le bien
Et tout le bonheur qui leur sied!
A peine éclos, ils ont dans une galle
L'aliment qui fait leurs délices;
Ils ont leurs ailerons pour suivre
Le vent qui les frôle en passant;
Ils ont à eux la montagne et la plaine;
Ils ont l'ivresse du grand jour;
Ils ont un aiguillon pour leurs luttes;
Et, dans leurs petits yeux, l'univers,
Oui, se reflète aussi complet
Que dans la mer immense!

Tiens, vois la floraison des *aubes*!
Chaque graine y a son coton
Que le vent emporte et disperse
Par le pays, à la volée...

Mai, bourrihoun esparpaia,
 Lis aucelet l'an rabaia :
 Veses, amount, au brout que clino,
 Aquéu nis blanc de pendoulino
 Qu'es aféutri coume un velout ?
 Sèmblo moula, regardo-lou...
 Quau, is aucèu, i'apren de tèisse ?
 O man de Diéu, te recounèisse !
 Man qu'alestisses i piétoun
 Uno coucero de coutoun !

— O, diguè Nerto, l'aucelino,
 Lou vermenun, la mouissalino,
 Trouvaran sousto, auran abri...
 Mai iéu, moun sort es de joubri !
 Iéu, iéu souleto dins lou mounde,
 Trouvarai res que me semounde
 Uno calanco de salut,
 Fuguèsse-ti dins l'atahut !
 Vous que sias mort de mort infamo
 Pèr estengui l'eterno flamo
 Dins voste sang, di pecadou,
 O Jèsus-Crist, grand sauvadou !
 Agués pieta de l'innoucènto
 Que l'an liéurado noun counsènto !

Mais le duvet éparpillé
Est ramassé par les oiseaux :
Vois-tu, là-haut, à ce rameau qui penche,
Ce nid de penduline blanc
Qui est feutré comme un velours ?
On le dirait moulé, regarde...
Qui apprend aux oiseaux l'art de tisser ?
Oh ! je te reconnais, main de Dieu !
Main qui apprêtes aux petits passereaux
Une couchette d'édredon ! »

— « Oui, dit Nerte, les oiselets,
Les vermisseaux, les moucheron,
Trouveront un asile, auront une retraite...
Mais moi, mon sort est de souffrir !
Moi, moi seulette au monde,
Je n'aurai personne qui m'offre
Un abri de salut,
Serait-ce dans la tombe !
O vous qui êtes mort de mort infâme
Pour éteindre dans votre sang
Les flammes éternelles, ô Jésus-Christ,
Grand sauveur des pécheurs !
Ayez pitié de l'innocente
Qu'on a livrée sans qu'elle consentît !

E se ma vido, à perdouna
 Moun paure paire qu'es dana
 Poudié servi, moun Diéu ! moun Segne !
 Vès, vès-l'aqui ! La mort noun cregne ! —

Coumpatissènt à sa doulour,
 Lis iue peréu bagna de plour,
 Ié vèn ansin l'anacourèto :
 — Fau que te digue à la secrèto
 Que pèr la man Diéu t'a mena :
 D'aut ! emé iéu canto *hosanna* !
 O, lauso Diéu, ma sorre, lauso
 Lou soubeiran Moutour di causo,
 Car, acaba moun parladis,
 Veiras dubert lou paradis !

Aquélis aubre que blanquejon,
 Aquélis aubo que branquejon,
 Acò 's lou bos de sant Grabié :
 Meravihous, pur coulombié
 D'aparicioun arcangelico !
 Aquelo santo baselico,
 Bastido aqui sus lou roucas
 Dins li lavando e li baucas,
 A l'Ange illustre es counsacrado

Et si ma vie pouvait servir
Au pardon de mon pauvre père
Qui est réprouvé, mon Dieu, mon Seigneur!
Voilà ma vie! La mort ne m'effraie point! »

Compatissant à sa douleur,
Et lui aussi les yeux mouillés de larmes,
L'anachorète lui parle en ces termes :
— « Je dois te confier, sous le sceau du secret,
Que Dieu par la main t'a conduite :
Sus! avec moi chante *hosanna!*
Oui, ô ma sœur, loue Dieu! loue
Le souverain Moteur des choses,
Car, mon discours achevé,
Tu verras le ciel entr'ouvert!

Ces arbres aux troncs blanchissants,
Ces *aubes* aux branches grandioses,
C'est le bois de saint Gabriel :
Merveilleux et pur colombier
D'apparitions archangéliques!
Cette basilique sacrée,
Bâtie en ce lieu sur le roc,
Dans les lavandes et les hautes herbes,
Est consacrée à l'Ange illustre

Que saludè la Benurado...
Dins lou frountau dóu pourtalet,
Tè, ve-l'aqui tout risoulet :
I'a soun istòri en gravaduro...
Ve, quand adus la nourrituro
Au proufèto Danièl; aquéu
Que l'Ange porto pèr li péu,
Es Abacu : coume regachon,
Li dous lioun! Sèmblo que cachon...
Bèu sant Grabié! nòstis ancian
L'establiguèron pèr gardian
I porto de la Grand Mountagno
Que beluguejo amount d'eigagno;
E sant Michèu, qu'alin se vèi,
Ié counfisèron, nòsti vièi,
La gàrdi de la Mountagneto.
Li dos espaso lindo e neto,
Enarquihado vis à vis,
Cuerbon ansin tout lou païs.

I'a de longs an, ma pauro fiho,
Que siéu eici : la roucassiho
Me sèr de lié, mai pas proun dur,
Car lou foulige es lèu madur,
Quand l'ome viéu en soulitudo...

Qui salua la Bienheureuse...
Au frontispice du portail,
Tiens, le voilà tout souriant :
Son histoire est là en gravure...
Le voici qui apporte à manger
Au prophète Daniel ; celui
Que l'Ange tient par les cheveux,
C'est Habacuc : comme ils regardent,
Les deux lions, grinçant des dents !
Beau saint Gabriel ! nos ancêtres
L'établirent là pour garder
Les portes de la Grande Montagne
Qui brille, là-haut, de rosée ;
Et à saint Michel, qui se voit là-bas,
Nos anciens confièrent
La garde de la Montagnette.
Les deux épées reluisantes et claires,
Se cambrant vis-à-vis dans le ciel,
Couvrent ainsi tout le pays.

Depuis longues années, ma pauvre fille,
Je suis ici : la roche aiguë
Me sert de couche, pas assez dure encore,
Car la folie est bientôt mûre,
Quand l'homme vit en solitude...

Dóu Crist ai pres l'esclavitudò,
 E, quand aguère tout quita,
 Êu me baiè la liberta.

Dins aquest bos m'encantounère,
 A sant Grabié iéu me dounère,
 E, desempièi bèu cinquanto an,
 De sant Grabié siéu l'ermitan.

Tres fes urous lou que se douno!
 Lou cèu à jabo lou guierdouno.
 Beat quau dins lou cèu se found,
 Car sa larguesso a gens de founs!
 Un jour, eiçò 'ro pèr Calèndo,
 N'aviéu plus rèn pèr ma merèndo,
 Em'un ivèr! ivèr de loup...
 Te lou fau dire? diguen-lou :
 Diéu me perdoune, se me flate!
 Aviéu douna tout moun recate
 A-n-un paure ome... Vers miejour,
 Vese amoundaut uno roujour
 Que retrasié, dins sa flamado,
 Lou viéu rebat d'uno cremado.
 Aguènt souna moun angelus,
 Mounte pèr vèire aquéu trelus;
 E, coume arribe vers la cimo,

J'ai adopté le servage du Christ,
Et, quand j'eus tout quitté pour lui,
Lui me donna la liberté.
Je me confinai dans ce bois,
Je me vouai à l'ange Gabriel,
Et, depuis cinquante ans bénis,
De Gabriel je suis l'ermite.

Trois fois heureux qui se donne en entier !
A profusion le ciel le récompense.
Et bienheureux celui qui se fond dans le ciel
Dont la largesse est insondable !
Un jour, c'était à la Noël,
Je n'avais rien pour mon repas,
Par un hiver ! hiver de loup...
Faut-il le dire ? disons-le :
Si je me flatte, que Dieu me pardonne !
J'avais fait don de toute ma provende
A un pauvre homme... Vers midi,
Je vois là-haut une rougeur,
Une rougeur de flamme, pareille
Au vif reflet d'un incendie.
Ayant sonné mon angelus,
Je gravis la montagne pour voir ce météore ;
Et, près d'être vers le sommet,

D'uno clarta serenissimo
 Dins la lusour que toujours crèis
 Lou grand Arcange m'aparèis.
 Èro tant bèu qu'es pas de dire!
 Em'un regard, em'un sourire
 Qu'èron un baume dins lou cor.
 E me diguè de sa voues d'or :
 « Aquéu que prègo, fau que mange.
 Veici pèr tu lou pan dis Ange,
 E longo-mai siegue emé tu
 Lou Segnour Diéu e sa vertu! »
 Despareiguè coume uno estello.
 E desempièi, la canestello
 De pan signa, tóuti li jour
 Èu me l'adus sus li miejour....
 O pan de Diéu! O doun ensigne!
 N'en siéu indigne, indigne, indigne! —

E, de-clinoun, lou bon cacàn
 Acampo au sòu un massacan,
 E se picavo la peitrino.
 — Aro, ma fiho, à la dóutrino
 Di patriarcho dóu desert,
 Apound l'ermite, de-councert
 Anan plega nosto eisistènci :

Dans la lueur toujours croissante
D'une clarté sérénissime
Le grand Archange m'apparaît.
Il était beau, ineffablement beau !
Avec un regard, un souris,
Qui dans le cœur étaient un baume.
Et il me dit de sa voix d'or :
« Il faut qu'il mange aussi celui qui prie :
Voici pour toi le pain des Anges,
Et qu'à jamais soit avec toi
Le Seigneur Dieu et sa vertu ! »
Il disparut comme une étoile.
Et depuis lors, vers l'heure de midi,
Tous les jours, lui-même il m'apporte
La corbeille de pain bénit....
O pain de Dieu ! O insigne faveur !
J'en suis indigne, indigne, indigne ! »

Et se baissant, le vieux bonhomme
Ramasse une pierre à ses pieds,
Et il s'en frappait la poitrine.
— « Maintenant, ajoute l'ermite,
Ma fille, nous allons de concert
Plier notre existence à la doctrine
Des patriarches du désert :

En esperit de penitènci,
 Rebouliren, nous marfiren,
 E junaren, e gemiren,
 E pregaren de cor e d'amo
 Noste-Segnour e Nosto-Damo;
 E tóuti dous, coume d'aucèu,
 Partejaren lou pan dóu cèu.
 E pièi, vengudo la bono ouro,
 Quand ié déuriéu leissa la bourro,
 A sant Grabié iéu parlarai :
 Te sauvarai, te sauvarai! —

Nerto l'escoutavo, ravidó ;
 E l'esperanço emé la vido
 Ié revenien, coume lou verd
 Remounto i planto après l'ivèr.
 — Lou cor me bat, disié l'ermite.
 Sènte, coume la Sulamito,
 Que moun bèl Ange vai veni...
 Ah ! siéu à mand de m'avani.
 La mousco poun, l'aucèu s'achaumo,
 Lou soulèu plumbo sus la baumo,
 E la drechiero dóu miejour
 Lèu picara vers Mount-Majour.
 Iéu vitamen à ma campano

Avec l'esprit de pénitence,
Nous allons nous mater dans les macérations,
Les gémissements et le jeûne,
Et nous prierons d'âme et de cœur
Notre-Seigneur et Notre-Dame,
Et tous deux, comme des oiseaux,
Partagerons le pain du ciel.
Et puis, venue l'heure propice,
Dussé-je bien y laisser de ma barbe,
Je parlerai, moi, à saint Gabriel,
Et je te sauverai, va, je te sauverai ! »

Nerte l'écoutait, tout heureuse :
Et l'espoir et la vie
Lui revenaient, comme la couleur verte
Remonte aux plantes après l'hiver.
— « Le cœur me bat, disait le solitaire ;
Je sens, comme la Sulamite,
Que mon bel Ange va venir...
Ah ! je suis près de me pâmer.
La mouche pique, l'oiseau est au repos,
Le soleil tombe à plomb sur la grotte,
Et la direction du midi
Atteindra bientôt Montmajour.
En hâte je vais à ma cloche,

Vau, à la colo em' à la plano,
 A l'ome, i planto, au bestialen
 Traire lou salut angelen.
 Dóu tèm̄s que mounte sus l'Aupiho,
 Tu dins la glèiso prègo e viho,
 Tu prègo Diéu en aquéu tèm̄s
 Pèr esvarta lou mau toustèm̄s. —

E l'angelus dins l'aire sono :
 Li palunié de-long di lono,
 De-long di clar li pescadou,
 Li journadié dóu terradou,
 Li bouscatié de la mountagno,
 Li fièr bouié dins la campagno,
 Lis egatié dins soun cabau,
 Li pastre, dre coume de pau,
 En entendènt la campaneto,
 Emé la man à la bouneto
 Se viron tóuti à-n-aquéu son
 E, las dóu jour, van faire un som.

Lou tèm̄s es sol, lou jour es candé.
 Li farfantello fan lou brandé.
 Li ferigoulo e roumanin
 Verson i parpaioun menin

Pour la montagne et pour la plaine,
Pour l'homme, le bétail, les plantes,
Jeter le salut angélique.

Pendant que je gravis l'Alpille,
Toi, dans l'église, prie et veille,
Oui, prie Dieu en même temps,
Pour dissiper toutes malédictions. »

Et l'angelus sonne dans l'air :

Les faucheurs des *palus* sur les bords des lagunes,
Les pêcheurs, le long des étangs,
Les journaliers du territoire,
Les bûcherons de la montagne,
Les fiers laboureurs dans les champs,
Dans leurs haras les gardiens de cavales,
Les bergers, droits comme des pieux,
En entendant le son de la clochette,
Avec la main à leur bonnet
Se tournent tous au tintement
Et, las du jour, vont faire un somme.

Le temps est calme, le jour est transparent.

Les hallucinations dansent la ronde.

Les thyms, les romarins

Versent aux papillons mignards

Lou dous trespîr de si floureto.
 Lou fin lesert sus li peireto,
 Embriaga, béu la calour.
 Vers lou soulèu mounto uno oulour
 Paradisenco, uno encensado.
 En miramen soun enaussado
 Tóuti li ligno d'alentour,
 Li plano liuencho e lis autour :
 Pereilavau tout blanquinejo,
 Pereilamont tout luminejo.
 E de la colo au bèu pounchoun,
 La tèsto dins soun capouchoun,
 Lou sant ermito es en estàsi.
 En éu la vido es morto quâsi
 E l'amo soulo es en esvèi.
 L'Ange ié parlo, e res lou vèi.
 Mai de l'ermito li prunello
 Veson sis alo blanquinello
 Que, dins l'espâci founs e pur,
 En se foundènt emé l'azur,
 An trefouli coume dos velo.

L'Ange ié fai : — Quau es aquelo
 Qu'emé la raubo dóu couvènt
 E dins la flour de soun jouvènt

L'exsudation miellée de leurs fleurettes.
Le fin lézard sur les petites pierres
Boit la chaleur avec ivresse.
Vers le soleil monte un parfum
De paradis, un arôme d'encens.
Le mirage relève
Toutes les lignes d'alentour,
Les plans lointains, les éminences :
A l'horizon, là-bas, tout paraît blanc ;
Dans l'étendue, là-haut, tout est lumière.
Et, à l'extrémité de la colline,
La tête dans son capuchon,
Le saint ermite est en extase.
En lui la vie est presque éteinte
Et l'âme seule est en éveil.
L'Ange lui parle, invisible pour tous.
Mais les prunelles de l'ermite
Voient ses deux ailes blanches
Qui, dans la pureté profonde de l'espace,
En se fondant avec l'azur,
Ont frissonné comme deux voiles.

L'Ange lui dit : — « Quelle est celle
Qui, revêtue de l'habit monastique
Et dans la fleur de la jeunesse,

Prègo eilavau acantounado ?
 — Es uno pauro abandounado,
 Respond l'ermito d'agrouva,
 Que i'ai proumés de la sauva. —
 Coume sus l'aigo cristalino
 Quand a passa 'no nivoulino,
 L'ange Grabié s'embruniguè :
 — Pessu de pòusso ! ié diguè,
 Dins toun desert, contro li forço
 D'aquéu que tèn li draio torso,
 Lou sabes-ti s'as coumbatu ?
 As proun peno à te sauva tu,
 E creses de sauva lis autre ?
 Oh ! paure jounc ! Ah ! pàuri vautre ! —
 E l'Ange bèu, em'acò di,
 Vers l'estelan s'èro gandi.

L'ermito, mort, d'aqui se lèvo,
 Em'uno pòu talamen grèvo
 Que noun saup plus ço que se fai.
 Desmemouria coume jamai,
 Èu descènd dounc de la mountagno
 En trantaiant : — A ma coumpagno,
 O Sant e Santo, venès lèu,
 Car siéu perdu ! crido, belèu

Prie là-bas dans ce coin ? »

— « C'est une pauvre abandonnée,

Répondit l'ermite accroupi,

Que j'ai promis de sauver du Démon. »

Pareil à l'onde cristalline

Sur laquelle passe un nuage,

L'ange Gabriel se rembrunit :

— « Pincée de poussière ! dit-il,

Dans ton désert, contre les forces

De celui qui chemine par les voies tortueuses,

Le sais-tu bien si tu as combattu ?

Tu as grand'peine à te sauver toi-même,

Et tu prétends sauver les autres ?

Oh ! pauvre jonc ! Ah ! pauvres que vous êtes ! »

Et le bel Ange, cela dit,

Avait pris l'essor vers les astres.

L'ermite se relève mort,

En proie à une frayeur telle

Qu'il ne sait plus où il en est.

Bouleversé comme jamais,

Il descend donc de la montagne

En chancelant : — « Autour de moi,

O Saints et Saintes, venez vite,

Car je suis perdu ! s'écrie-t-il.

Aquelo mourgo endemouniado
 Es, quau pòu saupre ? uno aragnado
 Ounte vendrai m'empegousi.
 Ai setanto an, siéu escrussi :
 Mai lou Demòni que barrulo !
 Tant mai es vièi, d'autant mai brulo
 Lou banastoun... Oh ! siéu perdu !
 I'a quauque las qu'es escoundu...
 E pièi, meten que la moungeto,
 Coume parèis, siegue sageto :
 Ah ! i'aurié bèn tau chamatan !
 Uno moungeto, un ermitan
 Que soun ensèn dins l'ermitòri !
 Vous n'en farien, li gènt, d'istòri !
 Car vuei lou mounde es tant marrit !
 L'Ange a resoun ; e, tout countrit,
 Counfèsse iéu qu'ai fa 'no brèco :
 Sèt fes pèr jour tout sage pèco. —

Quand Nerto sort de prega Diéu,
 Lou soulitàri, foro d'éu,
 Ié vèn menèbre : — Fau que partes !
 Lèu, fau d'eici que t'escavartes,
 Car lou celèste messagié
 A di que l'amo èro en dangié !

Cette nonne démoniaque
Est peut-être, qui sait ? un réseau d'araignée
Où je viendrai m'enchevêtrer.
J'ai soixante et dix ans, je suis caduc :
Mais le Démon qui rôde !
Le mannequin d'autant mieux brûle
Qu'il est plus vieux... Je suis perdu !
Il y a quelque piège caché...
D'ailleurs, admettons que la nonne
Soit sage, comme elle paraît :
Il y aurait beau clabaudage !
Aïe ! un ermite, une nonnain
Ensemble dans un ermitage !
On en ferait, là-dessus, des histoires !
Car aujourd'hui le monde est si méchant !
L'Ange a raison ; et, tout contrit,
Je le confesse, j'ai fait une bévue :
Sept fois par jour tout sage pêche. »

Quand Nerte sort de prier Dieu,
Le solitaire, hors de lui,
La brusque ainsi : — « Il faut partir !
Il faut que, sur-le-champ, d'ici tu disparaisses,
Car le céleste messenger
A déclaré l'âme en péril ! »

— Ai! pauro iéu desemparado!
 Ounte sara ma retirado,
 Cridè la mourgo, se li sant
 Me jiton foro, Diéu puissant!
 Adounc me fau ana au Demòni?...
 O marrit soungè de l'angòni!
 Maire de Diéu! que devendrai?
 Lou vèspre vèn, more d'esfrai.

— Vai davans tu, diguè l'ermito.
 D'aqueste bos à la limito,
 Ribejaras uno palun...
 Pièi, quand veiras lusi de lum,
 Es lou masage de Laurado.
 Demando-ié la retirado,
 En t'avisant que li mastin
 Te mordon pas. Deman matin,
 Te gandissènt vers la roucaio,
 Anaras dire ta pregaio,
 Couralamen, coume se dèu,
 A Nosto-Damo de Castèu
 Que, mai que iéu, es pouderouso :
 Sus la mountagno escalabrouso
 A sa capello aqui-toucant.
 Pièi en pregant, toujours pregant,

— « Pauvre délaissée que je suis!
Hélas! où sera mon refuge,
Cria la nonne, si les saints
Me chassent ainsi, Dieu puissant!
Il faut donc que j'aïlle au Démon!...
O mauvais rêve d'agonie!
Mère de Dieu! que deviendrai-je?
La nuit arrive, je meurs d'effroi. »

— « Marche devant toi, dit l'ermite.
A la lisière de ce bois,
Tu longeras un marécage...
Quand tu verras, ensuite, luire de la lumière,
C'est le hameau qu'on appelle Laurade.
Là, demande l'hospitalité,
En prenant garde aux chiens
Qui pourraient mordre... Demain matin,
Te dirigeant vers les rochers,
Tu iras dire ta prière,
Du fond du cœur, dûment,
A Notre-Dame du Château
Qui, plus que moi, a du pouvoir :
Sur la montagne ardue
Sa chapelle est là, à côté.
Puis en priant, priant sans cesse,

D'un mulatié dins lis ensàrri,
A l'abadié de Sant-Cesàri
Entourno-te, car sabes bèn
Qu'emé la normo dóu couvènt
Noun se pòu pas faire divòrci...
E sant Grabié, santo Counsòrci
E santo Tùli (qu'au desert
An rebouli mai que li serp),
Emé sant Gènt e sant Verume,
E sant Julian e sant Trefume,
E sant Estève e sant Fermin,
Que t'acoumpagnon pèr camin!

Dans les nattes d'un muletier,
A l'abbaye de Saint-Césaire
Retourne-t'en, car tu sais bien
Qu'on ne peut pas faire divorce
Avec la règle du couvent...

Et que saint Gabriel, sainte Consoce

Et sainte Tulle (qui, au désert,
Ont pâti plus que les couleuvres),
Avec saint Gens, saint Vérédème,
Et saint Julien et saint Trophime
Et saint Firmin et saint Étienne,
T'accompagnent par le chemin! »

VII

A LA FELIBRESSO BETTY

QUE TRADUGUÈ « MIRÈIO » EN ALEMAND

VII

A MADAME BETTY DORIEUX

TRADUCTRICE DE « MIREILLE » EN ALLEMAND

LOU DIABLE

Pèr lou despié que lou rousigo
Desvaria, lou fièr Roudrigo,
En maudisènt coume un pagan,
Èro sourti dis Aliscamp :
— Esperitas de la toumplino,
Rèi de la negro treboulino,
Tu que ié veses dins l'escur,
Tu que de-longo fas lou fur,
O Lucifer! disié Roudrigo,
Se quaucarèn à iéu te ligo,
Se t'ai servi gaiardamen,
Demande aniue moun pagamen :
I mot terrible que vau dire
Responde lèu ço que desire,
E dins mi bras apassiouna,

LE DIABLE

Égaré, rongé de dépit,
L'audacieux Rodrigue
Était sorti des Aliscamps
En blasphémant comme un païen :
— « Grand Esprit de l'abîme,
Toi, souverain du noir chaos,
Dont la vue perce les ténèbres,
Toi qui fouilles incessamment,
O Lucifer ! disait Rodrigue,
Si quelque chose à moi te lie,
Si je t'ai servi vaillamment,
Je réclame cette nuit ma paye :
Aux mots terribles que je vais proférer,
Réponds à mon désir sans retard,
Et dans mes bras tressaillants de passion,

Se pèr l'amour me pos dana,
 Fai toumba Nerto! — E dins la bruno
 Roudrigo, souto voues, degruno,
 Devers l'uba, devers l'adré,
 Un infernau pater-bourret...
 E ié respond uno voues basso :
 — Rigue pèr tu la carabasso!
 Aquesto niue te vau basti
 Un castelet tout alesti :
 Deman matin, vai à Laurado,
 E se vos prene uno ventrado,
 Auras aqui li sèt pecat,
 Nerto pèr-dessus lou marcat. —

Roudrigo, aro pamens fau dire,
 Mau-grat l'eicès de si delire,
 Mau-grat si vice tourmentau,
 Èro lou fiéu d'un bon oustau
 E generous de sa naturo.
 Mai, embarra pèr aventuro,
 Pendènt quatre an e vounges mes
 Dins lou palais dóu Papo, e mes
 Pèr Boucicaut à l'esquichèti,
 Dintre l'enuei d'aquéu long sèti
 Avié furna la librarié

Si tu peux me damner par l'amour,
Fais tomber Nerte! » — Et dans la nuit
Rodrigue, à demi-voix, égrène,
Vers le nord et vers le midi,
Une infernale patenôtre...
Une voix basse lui répond aussitôt :
— « Que la fortune rie pour toi!
Cette nuit je vais te bâtir
Un petit château tout meublé :
Demain matin, va à Laurade,
Et, s'il te plaît de t'assouvir,
Tu auras là les sept péchés,
Et pour surcroît la rencontre de Nerte. »

Rodrigue, disons-le pourtant,
Malgré l'excès de ses délires,
Malgré ses vices tourmenteux,
Était fils de bonne maison
Et de nature généreuse.
Mais, enfermé par aventure,
Durant quatre ans et onze mois,
Dans le palais des Papes, et mis
Fort à l'étroit par Boucicaut,
Pendant l'ennui de ce long siège,
Il avait fouillé dans les livres

E ressegui fin-qu'au darrié,
 Dins lis archiéu, tóuti li libre.
 Or lou palais èro lou cibre
 Ounte lou pensamen uman
 Venié se móuse di dos man.
 Touto la frucho defendudo,
 Tóuti li sciènci rescoundudo,
 Li pergamin à sèns cubert,
 Lou Grand e lou Pichot Albert,
 Tóuti li tèsi d'eresiò,
 Fachinarié, negroumanciò,
 Libre d'Agripa, trassegun,
 Tout lou sabat, tout lou racun,
 Brèu de counjur, talmud, cabalo,
 Ermès, pèiro filousoufalo,
 Arquèmi, clau de Salamoun,
 Tout l'arsena dóu vièi Demoun,
 Tóuti lis obro d'anatèmo,
 Errour, messorgo e faus sistèmo,
 Èron aquí, souto li pèd
 Dóu Crucifis que li trepè :
 Car, se la mar dèu tout reçaupre,
 La maire Glèiso dèu tout saupre.

E dins aquéu gargamelié

Et feuilleté jusqu'au dernier
Tous les documents des archives.
Or le palais était la cuve
Où la pensée humaine
Venait se traire des deux mains.
Tout le fruit défendu,
Toutes les sciences occultes,
Les parchemins mystérieux,
Le Grand et le Petit Albert,
Toutes les thèses d'hérésie,
Sorcellerie, nécromancie,
Livre d'Agrippa, art des philtres,
Tout le sabbat, tout le vomissement,
Talmud, cabale, formules d'incantation,
Hermès, pierre philosophale,
La clavicule, l'alchimie,
Tout l'arsenal du vieux Démon,
Toutes les œuvres d'anathème,
Systèmes faux, erreurs, mensonges,
Étaient là, sous les pieds
Du Crucifix vainqueur :
Car, si la mer doit recevoir toutes les eaux,
L'Église mère, elle, doit tout savoir.

Dans ce fouillis de racines palustres

Plen de papolo e de foulié,
E dins aquelo bouscarasso
Pleno d'ourrou, pleno d'oumbrasso,
Lou bèu nebout tafurè tant
Que s'embrounquè contro Satan.
Ome, vos saupre, saupre, saupre :
Se dins toun clos acò pòu caupre,
En rendènt glòri à quau revèn,
Bon! Mai se vas t'empli de vènt,
Se, pèr counèisse un nis d'agasso,
Vos, dins li niéu, faire la casso
Au cherubin aflambeira,
Risques, moun bèu, de t'amourra.
Dounc, sus l'avignounenco Roco
Lou Maufatan, d'aquelo epoco,
Èro, parèis, tout pouderous ;
Car lou Grand Chismo, aquelo crous
Que desoulavo alor lou mounde,
Avié bandi l'arcange inmounde,
Lou quau, voulènt faire un esclat,
Pèr un famous cop de fielat
Venié de prene, au clar de luno,
Mounsegne Roudrigo de Luno,
Nebout dóu Papo! Acò 'ro un bòu!

Plein de limon et de démence,
Et dans cette forêt touffue
Pleine d'horreur et d'ombre épaisse,
Tant fureta le beau neveu
Qu'il s'ahourta contre Satan.
Homme, tu veux savoir, savoir, savoir :
Dans ton cerveau si cela peut tenir,
Et que tu rendes gloire à qui elle revient,
Bravo ! Mais si tu vas t'enorgueillir,
Si, pour avoir trouvé un nid de pie,
Tu veux faire la chasse dans les nues
Au chérubin couleur de flamme,
Tu risques, mon ami, de donner du nez en terre...
Donc, sur la Roque d'Avignon
L'Esprit du Mal, à cette époque,
Était, paraît-il, tout-puissant ;
Car le Grand Schisme, cette croix
Qui désolait alors la Chrétienté,
Avait lâché l'archange immonde,
Lequel, voulant faire un éclat,
Par un coup de filet insigne,
Venait de prendre, au clair de lune,
Messire Rodrigue de Lune,
Neveu du Pape ! Quelle pêche !

Grimaud, sabès, fai ço que vòu,
Quand lou bon Diéu lou laisso faire.
Aqelo fes, lou grand trufaire
Avié coustru dins uno niue
Un bastimen superbe à l'iue
En plen campèstre de Laurado.
Sus lou mitan d'uno tourado,
Pas liuen dóu bos de sant Grabié,
Lou castèu nòu se descurbié :
Architeituro fantastico,
Ni prouvençalo ni goutico,
Mai retrasènt l'art sarrasin ;
L'or, lou jaiet, lou cremesin
En marrelage ; d'arcèu gréule,
Festouneja coume de tréule ;
De zistoun-zèst, de viravòut
Courrènt pertout coume de fòu ;
De coulouneto en tourtihado,
Coume de serp enarquihado,
E de diabloun nousant si nous
I chapitèu revoulunous ;
Pièi de courniero acoulourido
Emé si gorgo acouloubrido ;
De faus clouquié, pourtant au bout
Aquéu simbèu de marabout,

Satan, vous le savez, fait ce qu'il veut,
Quand le bon Dieu le laisse agir.
Cette fois, le grand moqueur
Avait construit dans une nuit
Un bâtiment superbe à l'œil
En pleine terre de Laurade.
Sur le milieu d'une presqu'île,
Près du bois de saint Gabriel,
Le château neuf se découvrait :
Architecture fantastique,
Ni gothique ni provençale,
Mais rappelant l'art sarrasin ;
Des losanges de jais, d'or
Et de cramoisi ; des arceaux grêles
Festonnés en façon de trèfles ;
Des arabesques, des virevoltes
Courant follement de partout ;
Des colonnettes tortillées
Comme des serpents qui se dressent,
Et des diabolotins qui se nouent
Aux chapiteaux tourbillonnants ;
Puis des cornières peintes
Avec gargouilles en forme de dragons ;
Des minarets, surmontés
Par cet emblème de l'Islam,

La miejo-luno, que trepano
L'azur dóu cèu de si dos bano;
Pièi à l'entour, bèn enseriti,
Tout un embroi cabalisti
E d'escrituro barbaresco
En pleno friso, à la mouresco.
Enfin, en aut dóu palais masc
E douminant lou grand ermas,
De brounze e d'or uno courouno
Vesias lusi, largo e ferouno,
Emé de mourre de cafèr,
Tau que lou curbecèu d'infèr.
E de draïdu en zigue-zague,
E de jardin qu'ounte que vague,
L'ome que i'intro i'es perdu,
Emé de mot mau entendu
E de souspir darrié li tousco,
E d'aubre tort, de planto fousco,
De flour estranjo e de perfum
Que vous enjueïon coume un fum...
D'aquéu palais Roudrigo es mèstre :
A tout lou gau, tout lou bèn-èstre,
Tout lou plasé, que pòu rava
Dins soun engèni deprava.

Le croissant, qui transperce
L'azur du ciel de ses deux cornes ;
Puis dans la frise, à la moresque,
Parfaitement serti tout à l'entour,
Un grimoire cabalistique
De caractères barbaresques.
Enfin, au faîte du palais magique
Et dominant la grande lande,
On voyait luire une couronne
De bronze et d'or, large et farouche,
Avec des masques effrayants pour fleurons,
Comme au couvercle de l'enfer.
Ensuite, des sentiers en zigzag,
Et des jardins en labyrinthe
Où l'on est perdu, si l'on entre,
Avec des mots mal entendus
Et des soupirs derrière les touffes,
Et des arbres tortus, des plantes sombres,
Des fleurs étranges et des parfums
Qui étourdissent ainsi qu'une fumée...
Voilà Rodrigue maître de ce palais :
A lui toute la joie, tout le bien-être,
Tout le plaisir que son génie
En sa dépravation peut rêver.

L'avié, dins lou castèu, sèt salo
 Ounte poudien batre dis alo
 Li sèt demòni capitau.
 Prince di sèt pecat mourtau,
 Règno l'Ourguei dins la proumiero :
 L'encèns, aqui, de sa fumiero
 Ennivolis lou rai dóu jour.
 À soun lahut, dins la michour,
 Un troubadou fasènt coutigo,
 Canto la glòri de Roudrigo,
 Bèu, noble, prous e saberu,
 Que, dóu sabé cuiènt lou fru,
 A relarga soun patrimòni
 Jusqu'au palais di sèt demòni ;
 Canto li pople desmama
 Que s'auson peralin brama ;
 Canto l'umanita futuro
 Que mestressejo la naturo
 E davans l'ome soubeiran
 Diéu, à cha pau, se retirant.

Dins la segoundo i'a l'Envejo.
 Aqui la poulitico vejo,
 Aqui li cabalaire ardènt
 Ourlon e fan crussi li dènt :

Dans le château étaient sept salles
Où les sept démons capitaux
Pouvaient battre l'aile à leur aise.
Prince des sept péchés mortels,
L'Orgueil règne dans la première :
Un épais nuage d'encens
Y couvre le rayon du jour.
Dans l'atmosphère douce et tiède,
Un troubadour pinçant du luth
Chante la gloire de Rodrigue,
Aussi noble que beau, aussi preux que savant,
Et qui, ayant cueilli le fruit de science,
A élargi son patrimoine
Jusqu'au palais des sept démons ;
Il chante les peuples sevrés
Que l'on entend crier à l'horizon ;
Il chante l'humanité future
Maîtrisant à son gré le monde naturel,
Et, devant l'homme souverain,
Dieu, pas à pas, se retirant.

L'Envie règne dans la seconde.
Là est la politique vide,
Là les ardents conspirateurs
Qui hurlent et grincent les dents :

— Dins ti palais, eterno Roumo,
 En s'oulevant touto la broumo,
 Veiren jamai Catilina,
 L'entorcho en man, se permena?
 Oh! que chalun se tout crebavo!
 Se d'abóusoun lou cèu toumbavo!
 Vivo l'infèr! Vivo Satan!
 Vivo lou grand Leviatan! —

Dins la tresenco es l'Avariço :
 Emé la tufo que s'eirisso,
 L'iue flamejant, lou bras tendu,
 Au diéu Manmoun tóuti vendu,
 Li jougadou fan la matano.
 L'or d'Avignoun, l'or de Catano,
 L'or de Toulouso, à bèu milié
 Rolo e luis sus li taulié;
 E li carage, blanc de ciro,
 Seguisson, mut, lou viro-viro...
 — Quau marco mai? Tout acò dor? —
 Ris de-galis la Cabro d'Or,
 Dreissant si bano sus la foulo.

Dins la quatrenco i'a la Goulo,
 I'a lou plasé que fai tintin

« Dans tes palais, ô éternelle Rome,
En soulevant toute l'écume,
Ne verrons-nous jamais Catilina
Se promener, la torche en main ?
Oh ! quel bonheur si tout crevait
Et si le ciel tombait en ruines !
Vive l'enfer ! Vive Satan !
Vive le grand Léviathan ! »

Dans la troisième est l'Avarice :
La chevelure hérissée,
Le bras tendu, l'œil flamboyant,
Et tous vendus au dieu Mammon,
Les joueurs font leur piperie.
L'or d'Avignon, l'or de Catane,
L'or de Toulouse, par milliers
Roule et luit sur les tables ;
Et les visages, blafards comme cire,
Suivent la roulette, muets...
« Faites vos jeux ! Les parieurs dorment-ils ? »
La Chèvre d'Or rit de travers,
Dressant ses cornes sur la foule.

La Gourmandise est dans la quatrième,
Faisant tintin joyusement

Sus la veissello dóu festin :
 Encò dóu rèi Sardanapale,
 Li vin courous e li vin pale
 I coupo d'or rajon à flot ;
 Li courtisano e lis arlot
 Manjon e chimon : la poucano,
 Pleno de rire, lis escano...
 Mai sus lou mabre vinassous
 Dóu tèms que toumbon, ébri, sous,
 Darrié la porto barradisso,
 Entre-mitan la cridadisso,
 Li cacalas, lou brut que fan,
 Lazàri ! tu, more de fam
 E di varlet béu lis injùri !

Dins la cinquenco, la Lussùri
 Poumpousamen dounavo bal.
 Tóuti li fiho de Baal
 E de Citèro li preiresso,
 Tóuti li bèlli segnouresso
 Que se jouguèron de soun cors
 En se danant sènso remors,
 Vès-lis-aqui, ressuscitado,
 Que se bidorson, encantado
 Pèr la musico dóu Foulet.

Sur la vaisselle du festin.

Le roi Sardanapale invite :

Les vins vermeils et les vins pâles

Ruissellent dans les coupes d'or à flots ;

Les courtisanes, les ribauds,

Mangent et boivent : pleine de rire,

La gaudriole les étrangle...

Mais, sur le marbre que le vin rougit,

Pendant qu'ils tombent, ivres, pollués,

Derrière la porte mi-close,

Au milieu de leurs cris,

De leurs éclats, de leur vacarme,

Toi, meurs de faim, Lazare !

Et des valets bois les insultes !

Dans la cinquième, la Luxure

Donnait un bal pompeux.

Toutes les filles de Baal

Et les prêtresses de Cythère,

Et toutes les beautés illustres

Qui de leur corps firent un jeu

Et se damnèrent sans remords,

Les voilà, rendues à la vie,

Qui se déhanchent, enchantées

Par la musique du Lutin.

Courpouro nuso e pies mouflet,
 En blanquejant coume d'idolo,
 À la clarta di girandolo,
 Passon, repasson : es Taïs,
 Es Cleoupatro, emé Lais
 Qu'enamourè touto l'Asiò!
 Es de Pericles l'Aspasìo,
 Es Messalino, es lou turrènt...
 Tóuti, vous rison à-de-rèng,
 Mai dins sis iue crèmo uno flamo
 Que porto esfrai coume uno lamo.

Dins la sieisenco es lou lougis
 De la Coulèro — que rugis.
 Sus li paret de pèiro-marmo
 I cavihié se vèi que d'armo,
 E i'es lou sòu taca de sang.
 Emé furour s'escarrassant,
 Dous escrimaire qu'espadrounon
 Luchon à mort; lis enferounon
 Li mantenèire dóu duèl :
 Zóu! Ismaèl contro Israèl!
 La Mort chauriho pèr uno asclo,
 E dóu vióloun enterin rasclo.

Nudités opulentes et gorges potelées,
Avec des blancheurs de statues,
A la clarté des girandoles,
Passent, repassent : c'est Thaïs,
C'est Cléopâtre, avec Laïs
Qui enflamma toute l'Asie!
C'est l'Aspasie de Périclès,
C'est Messaline, c'est le torrent...
Toutes vous sourient tour à tour,
Mais dans leurs yeux brûle une flamme
Qui porte effroi comme une épée.

Dans la sixième est le logis
De la Colère rugissante.
Sur les parois marmoréennes
On ne voit là que panoplies,
Le sol y est taché de sang.
Se houspillant avec furie,
Deux bretteurs, l'espadaon en main,
Luttent à mort; les champions du duel
Excitent leur acharnement :
« Sus! Ismaël contre Israël! »
La Mort épie par une fente
Et râcle du violon en même temps.

Dins la setenco salo, enfin,
 Sus lou moulan e sus lou fin
 Esvedelado es la Pereso.
 Souto li fiò de cènt lampeso,
 Vesti de raubo, afemouni,
 I'a li gava, lis embouni,
 Que soun au tiatre : langourouso
 Coume la voues d'uno amourouso,
 Uno armouniò à timbre d'or
 Li bressoulejo, lis endor...
 E sus li barri de Ninivo,
 Emé la masso e la ganivo,
 I'a li Barbare, flèu de Diéu,
 Que deja mouton, venjatiéu!

Roudrigo vai de salo en salo.
 Mai de la mounjo prouvençalo
 Que lou Demòni i'a proumés
 E que l'amour au cor i'a mes
 A bèu cerca l'oumbro divino...
 Noun trovo en-liò que la tahino,
 Lou languimen e lou descors.
 Pèr aureja soun mau de cor
 E lou charpin que lou devoro,
 Lou segnouret s'envai deforo,

Enfin, dans la septième salle,
La Paresse nonchalamment
Est étendue sur le moelleux.
Et là, sous les feux de cent lustres,
Efféminés, vêtus de robes,
Les repus, les blasés
Sont au théâtre : langoureuse
Comme la voix d'une maîtresse,
Une harmonie au timbre d'or
Les berce dans un doux sommeil...
Et sur les remparts de Ninive,
Avec la massue et le glaive,
Les Barbares, fléau de Dieu,
Déjà montent, vengeurs!

De salle en salle Rodrigue va et vient.
Mais, de la nonne provençale
Que le Démon lui a promise
Et que l'amour lui mit au cœur,
Il cherche en vain l'ombre divine.
Il ne trouve partout que la fatigue,
Que l'ennui et que le dégoût...
Pour dissiper son mal de cœur
Et le souci qui le dévore,
Le jeune seigneur va dehors,

En regardant s'aperalin
 Nerto noun vèn. Èro au declin
 De la journado, èro aquelo ouro
 Ounte d'amour l'amaire plouro,
 Quand dins l'oumbrun embausema
 Noun sènt veni lou cors ama,
 Ouro d'estrànsi o de delice,
 Ouro de chale o de suplice,
 Que rènd la vido au plus doulènt
 E fai joubri lou mai valènt.

De la fourèst touto ennegrido
 Nerto, pamens, espavourido,
 Sourtié, ribejant la palun.
 L'Erbo d'Infèr, dóu soutoulun
 Fasènt sourgi si làrgi fueio,
 Sus l'aigo morto de la mueio
 Espandissié sa grando flour
 Que de la luno a la palour;
 E di sagniero espetaclouso
 Caboussejavon li fielouso...
 Pauro marrido! mounte ana?
 Quand lou castèu enlumina
 Tout-en-un-cop briho à sa visto.
 Esbarlugado, cour, ma fisto,

Regardant au lointain si Nerte
Ne vient pas. C'était au déclin
De la journée, à cette heure
Où l'amant pleure d'amour,
Lorsque, dans l'ombre pénétrée de parfums,
Il ne sent point venir le corps aimé,
Heure délicieuse ou anxieuse,
Heure de volupté ou de supplice,
Qui rend la vie au plus désespéré
Et fait transir le plus vaillant.

Pleine de peur, Nerte sortait pourtant
De la forêt devenue noire
Et suivait le bord du marais.
Le nénuphar, émergeant de la vase
Avec ses larges feuilles vertes,
Sur la lagune aux eaux dormantes
Étalait son énorme fleur
Qui a la pâleur de la lune ;
Et dans les touffes d'herbes paludéennes
Les grands typhas élevaient leurs massettes...
Pauvre malheureuse ! où aller ?
Quand le château illuminé
Brille tout à coup à sa vue...
Éblouie, ma foi, elle vole,

Coume au calèu lou parpaioun,
 Coume la piéulo au miraioun...
 E, dins la niue, la luminado
 Sort di fenèstro abadarnado
 Emé de giscle rouge e verd;
 E de la cimo dóu cubert
 Se lanço un domo que flamejo
 E que varaio e fantaumejo...

— Nerto! subran fai lou jouvènt
 En s'adraitant coume lou vènt
 A l'endavans de la mourgueto
 Que, dins lou plan, venié d'anqueto.
 — Roudrigo! elo respoundeguè.
 E lou geinouï éu flechiguè.
 — Mai ounte sian? diguè la pauro,
 Tout ço que vese, aqui, m'espauro!
 — Ounte sian? dis, en plen pantai.
 Ma bello Nerto! aro que t'ai,
 Ve, tout ço que beatifico,
 Moun raive d'or, se verifico!
 Aro sian dins lou paradis!
 Un cèu de glòri s'expandis
 A mis iue : brule, trefoulisse
 De béure, o flour, à toun calice,

Comme la phalène à la lampe,
Comme l'alouette au miroir...
Et la vive lumière, dans la nuit,
Jaillit des fenêtres ouvertes
Avec des échappées vertes et rouges;
Et du faite de la toiture
S'élance un dôme flamboyant
Aux vacillations fantastiques...

— « Nerte! » s'écrie tout à coup le jeune homme
En accourant, léger comme le vent,
A la rencontre de la nonne
Qui, dans la plaine, arrivait fatiguée.

— « Rodrigue! » répondit-elle.

Et Rodrigue fléchit le genou.

— « Où sommes-nous? dit la pauvrete,
Tout ce que je vois là m'effraie! »

— « Où nous sommes? dit-il, en plein songe.

Ma belle Nerte! à présent que je t'ai,

Oh! vois-tu, tout ce qui fait la béatitude,

Mon rêve d'or, se réalise!

Nous sommes dans le paradis!

Un ciel de gloire se déploie

A mes yeux : je brûle, je tressaille

De boire, ô fleur, à ton calice,

De béure la felicita
 Dins toun alen de casteta!
 Despièi la fes que iéu t'ai visto,
 Cavaleirouso, gènto e misto,
 Dins lou palais avignounen
 Au Paire sant disènt : anen!
 Despièi qu'ai vist, de branco en branco,
 Aleteja toun amo blanco,
 De ma supèrbi, davans tu,
 Lou gounfaloun s'es abatu!
 En fâci d'aquéu gourg d'estello
 Que, tóuti dous, nous enmantello,
 Ah! Nerto, aniue, proumete-me
 Ço que ma flamo te proumet,
 Amour, amour! —

E Don Roudrigo,

Prenènt la man de soun amigo,
 L'anavo, de poutoun, manja...
 Mai elo, proumto à s'aliuncha,
 Diguè : — Roudrigo, siéu sacrado!
 La vestimento venerado
 E lou velet que porte iéu
 M'estacon pèr toujour à Diéu...
 Pamens, segnour, fau que vous parle :
 Despièi lou jour dóu lioun d'Arle,

De boire la félicité
Dans ton haleine pure et chaste !
Depuis la fois que je t'ai vue,
Chevaleresque et gracieuse,
Dans le palais avignonnais,
Disant au Père saint : allons !
De branche en branche, depuis que j'ai vu
Ton âme blanche voleter,
Ma fierté, devant toi,
A amené son pavillon !
En face de cet infini d'étoiles
Qui nous enveloppe tous deux,
Ah ! Nerte, ce soir, promets-moi
Ce que ma flamme te promet,
Amour, amour ! »

Et Don Rodrigue,
Prenant la main de son amie,
Allait la couvrir de baisers...
Mais elle, prompte à s'éloigner,
Lui dit : « Je suis sacrée, Rodrigue !
L'habit vénéré
Et le voile que je porte
M'attachent à Dieu pour toujours...
Pourtant, seigneur, veuillez m'entendre :
Depuis le jour du lion d'Arles,

Se dins moun cor rèsto un regrèt,
Es pèr lou chivalié discrèt
Que dóu lioun m'a preservado...
Pièi, dins la niue, m'an enlevado
Tout un revòu de glàri viéu,
Soungé que n'ai perdu lou fiéu.
Mai dins la tèsto acò me trèvo,
E dóu pensa rèn me lou lèvo,
Lou chivalié que me raubè
E que d'un cros me derrabè
Èro Roudrigo! E de l'esglàri,
Dóu mau toustèms, dóu mal auvèri
Que m'envertouio mai-que-mai,
Se dève, iéu, sourti jamai,
Tout me lou dis, i'a que Roudrigo
Qu'esvartara l'oumbro enemigo!
— L'esvartaren! respoudegùè,
Vène emé iéu. — E l'adugùè,
Èu triounflant, elo gravoujo,
Dins lou castèu à crestò roujo.

Dins lou castèu quand soun intra,
Van dins un caire retina,
En se disènt li parauleto
Qu'entre amoureux vènon souleto.

Si un regret me reste dans le cœur,
C'est pour le chevalier discret
Qui m'a préservée du lion...
Je fus ensuite enlevée, dans la nuit,
Par tout un tourbillon de fantômes vivants,
Songe dont j'ai perdu le fil.
Mais cela hante ma pensée,
Et rien ne m'ôte de la tête
Que le chevalier ravisseur,
Et qui m'arracha d'une fosse,
Était Rodrigue! Et de l'horreur,
De la complication d'événements néfastes
Qui m'enserme de plus en plus,
Si je devais sortir jamais,
Tout me le dit, Rodrigue seul
Dissipera l'ombre ennemie! »
— « Viens avec moi, répondit-il,
Nous la dissiperons! » Et, craintive,
Il l'emmena, lui triomphant,
Dans le château à crête rouge.

Sitôt entrés dans le château,
Ils se retirent à l'écart,
En se tenant les doux propos
Qui, entre amants, viennent tout seuls.

— Ma bello mourgo ! ié fai éu,
 Fau que t'aprengue, iéu peréu,
 Lou miéu secrèt, qu'es fourmidable :
 Eici, sian au castèu dóu Diable...
 N'agues pas pòu, es moun ami.
 Quand lou bon Diéu es endourmi,
 Fau que pamens quaucun gouverne ;
 E, de l'Oulimpe o de l'Averne,
 D'ounte que sorte lou poudé,
 Fai bon lou cueie : assolo-te !
 Lou douminaire de la terro
 Es emé iéu coumpan de guerro,
 E noun pòu rèn me refusa...

— Moun Diéu ! emé lou sang glaça
 Cridè la mourgo, es-ti poussible !
 Ah ! malamen acò 's vesible,
 D'abord que siéu dins soun oustau,
 Es arriba lou jour fatau...
 Roudrigo ! en aquesto ouro sournò
 E sus lou pas de la cafournò
 Ounte m'entiro lou mau-sort,
 Escoutas dounc lou crid que sort
 De ma peitrino e de moun amo :
 Malur à iéu ! Nerto vous amo...

— « Ma belle nonne ! lui dit-il,
Et moi aussi, je dois t'apprendre
Mon secret à moi, qui est terrible !
Ici, nous sommes au château du Diable...
N'aie pas peur, il est mon ami.
Lorsque Dieu sommeille, il faut bien
Que cependant quelqu'un gouverne !
Et, de l'Averne ou de l'Olympe,
D'où que provienne le pouvoir,
Il fait bon le cueillir : rassure-toi !
Le dominateur de la terre
Est avec moi compagnon d'armes
Et ne peut rien me refuser... »

— « Mon Dieu ! est-ce possible ! »
Cria la nonne, le sang glacé d'effroi.
« Ah ! cela n'est que trop visible :
Puisque je suis dans sa maison,
Le jour fatal est arrivé...
Rodrigue ! en ce moment lugubre
Et sur le seuil de l'autre
Où m'entraîne le sort funeste,
Écoutez donc le cri qui sort
De ma poitrine et de mon âme :
Malheur à moi ! Nerte vous aime... »

Mai, s'à l'infèr devian ana,
 l'a-ti d'amour pèr li dana?
 Nàni, n'i'a ges! Eh! bèn, Roudrigo,
 De la cadeno que vous ligo,
 Ah! se voulias roumpre lou nous!
 Se, d'un cop d'alo fourtunous,
 Poudias ajougne lis auturo
 Ounte l'amour de-longo duro,
 Ounte li cor estavani
 Au sen de Diéu se van uni,
 Dóu meme vanc, iéu, enaurado,
 Sariéu, me sèmblo, deliéurado :
 Car, dins lou cèu o dins l'afous,
 Inseparablo siéu de vous.

— Nerto! éu respoundeguè tout triste,
 Perdouno-me se te contro-iste,
 Car moun desir, sabes ounte es...
 E toun prepaus es tant courtés,
 Tant generous, tant deleitable
 Que me fai vèire detestable
 L'abourdimen de moun passat.
 Mai, achini coume un fourçat
 Contro lou banc de ma galèro,
 Iéu, de bon grat o de coulèro,

Mais si l'enfer devait nous engloutir,
Y a-t-il de l'amour pour les damnés ?
Rodrigue, non, il n'en est point ! Eh bien !
Ah ! de la chaîne qui vous lie
Si vous vouliez rompre le nœud !
Si, d'un coup d'aile fortuné,
Vous pouviez atteindre les cimes
Où l'amour dure sans fin,
Et où les cœurs évanouis
Se vont unir au sein de Dieu,
Du même élan, moi, enlevée,
Je serais délivrée, il me semble :
Car, dans le ciel ou dans l'abîme,
Je suis de vous inséparable. »

Lui répondit tout triste : — « Nerte !
Pardonne-moi si je te contredis,
Car mon désir, tu le connais...
Et ton propos est si courtois,
Si généreux, si délectable
Qu'il me fait voir avec horreur
Mes dérèglements d'autrefois.
Mais, attaché comme un forçat
Contre le banc de ma galère,
Aujourd'hui de gré ou de rage,

Vuei fau que reme : n'ai trop fa!
 La mar faudrié pèr l'escafa...
 Li veses bèn, aquéli salo
 Ounte dóu vice li mouissalo
 Fan refreni soun brounzimen?
 Nerto, de mi desbourdamen
 Acò 's l'image : e de me vèire
 Ama de tu, coume lou vèire
 Tu clarinello e puro autant,
 Siéu vergounous de moun antan...
 — Roudrigo! un lans de repentènci
 Vau uno longo penitènci,
 Nerto diguè, courage! dau!
 Rèn qu'un regard eilamoundaut! —

Coume se taison, à la porto
 Terriblamen uno man forto
 Piquè tres cop : li tres pestèu
 De la sarraio dóu castèu
 Tóuti soulet se durbiguèron;
 Tóuti li lume paliguèron,
 E courreguè 'n long frejoulun,
 Coume s'intravo un revoulun.
 Un grand segnour à mino amaro
 Apareiguè : negro chimarro

Je dois ramer : j'en ai trop fait !
Pour l'effacer, il faudrait l'océan...
Tu les vois bien, ces salles
Où frémit le bourdonnement
Des moustiques du vice ?
De mes débordements, Nerte,
C'est là l'image : et de me voir
Aimé de toi, de toi limpide
Et pure autant que verre,
Je suis honteux de mon passé... »
— « Rodrigue ! un élan de repentir
Vaut une longue pénitence,
Dit Nerte, courage ! allons !
Seulement un regard vers le ciel ! »

Comme ils se taisaient, à la porte
Une main puissante frappa
Trois coups formidables : les trois pénes
De la serrure du château
S'ouvrirent d'eux-mêmes ;
Tous les flambeaux pâlirent,
Et il courut un long frisson,
Comme s'il fût entré un coup de vent.
Un grand seigneur à mine sarcastique
Apparut : noire simarre,

Beluguejanto d'auripèu
E plumo roujo à soun capèu.

Mudo, mai blanco qu'un susàri,
Lèu Nerto sarro soun rousàri.
Roudrigo, fièr coume Artaban,
S'es avança dóu barraban;
E, dins li chambro fouscarino
Ounte lou Mau se despeitrino,
Di courtinage mouledous
Entre-mitan, lèu, éli dous
Van faire un tour. Davans lou mèstre,
Dóu coustat dèstre e dóu senèstre,
Tóuti li damo e li moussu
Prefoundamen clinon lou su.

— Bèn ? aquelo pichoto Nerto ?

Ié vèn lou Diable, comte, certo,
Que noun te vas plagne de iéu !

— Encaro mens me plagneiriéu,

Diguè Roudrigo, se lou pache
Qu'emé soun paire fòu e lache,
I'a vuei trege an, avès counclus,
Partènt de vuei, noun tenié plus...

— Ai ! ai ! mignot, faguè lou Diable,

Étincelante d'oripeaux,
Et au chapeau la plume rouge.

Muette, plus blanche qu'un linceul,
Nerte aussitôt a pressé son rosaire.
Rodrigue, fier comme Artaban,
S'est avancé du survenant sinistre ;
Et, dans les chambres au jour blafard
Où se décollette le Mal,
Entre les tentures moelleuses,
Ils vont faire ensemble aussitôt
Une tournée. Devant le maître,
Tous les messieurs, toutes les dames
Font, de droite et de gauche,
Une révérence profonde.

— « Eh bien ! cette petite Nerte ?
Lui dit le Diable, j'aime à croire
Que tu ne te plains pas de moi ? »
— « Je me plaindrais encore moins,
Répondit Rodrigue, si le pacte
Que vous avez conclu, voilà treize ans,
Avec son père lâche et fou,
A partir d'aujourd'hui ne tenait plus... »
— « Aïe ! mignon, le Diable répliqua,

T'a poun l'abiho! Es pas cresable
 Qu'un fin levènti coume tu
 Se fugue vist tant lèu batu
 Pèr li Pater d'uno mourgueto!
 En verita qu'es proun friqueto;
 A, coume dison li meichant,
 La bèuta dóu Diable, sege an :
 Uno clareto encaro pourgo...
 E pièi, capoun, es uno mourgo! —

Lou calignaire ié respond :
 — Segnour Satan, parlen de-bon,
 E noun riguen quand l'amour quilo.
 Leissas, vous prègue, un pau tranquilo
 Aquelo enfant que m'apartèn. —
 E Don Roudrigo, en se mourdènt,
 Avié la man sus soun espaso...
 L'autre, virant dous iue de braso,
 Ié repliqué tout ricanous :
 — Que t'apartèn? Digo *que nous*,
 O, que nous apartèn, Roudrigo...
 Ve! me voudrié faire la figo!
 Te l'ai aducho au calabrun,
 Iéu, à la bono dóu ferun;
 Te l'ai dounado à la brasseto,

L'abeille t'a piqué! Est-il croyable
Qu'un fin luron de ton espèce
Ait été subjugué si vite
Par les Pater d'une béguine!
De vrai, elle est assez piquante;
Elle a, comme disent les méchants,
La beauté du Diable, seize ans :
Un raisin blanc encore acide...
Et puis, fripon, c'est une nonne! »

Le galant répondit au Diable :
— « Seigneur Satan, parlons au sérieux,
Et ne plaisantons pas quand l'amour crie.
Laissez, je vous en prie, la paix
A cette enfant qui m'appartient. »
Et Don Rodrigue, en se mordant les lèvres,
Avait la main sur son épée...
L'autre, roulant deux yeux de braise,
Lui riposta plein de ricanement :
— « Qui t'appartient? Dis donc *qui nous*,
Oui, qui nous appartient, Rodrigue...
Tiens! il voudrait me faire la nique!
Je te l'ai amenée, moi, à la brune,
L'heure propice au fauve;
Je te l'ai livrée dans les bras,

Novo, esmougudo, amourouseto ;
T'ai mes lou pan e lou coutèu,
Iéu, sus ma taulo, à moun castèu ;
T'ai mes à man, e couladisso,
Tóuti mis embriagadisso !
E tu, pas proun de degaia
Lou mèu requist que t'ai baia,
Me voudriés meme escoufia l'amo
Que iéu croumpère touto flamo
E qu'ai pagado au pes de l'or ?
Me prenes pèr un autre, alor !
Bèh ! d'amo negro, n'ai à raisso...
Mai, desempieï que règne i baïso,
Jamai aviéu russi lou cop
D'uno amo puro coume acò !
Nerto, ma blanco serafino,
Sara d'infèr la perlo fino !
Sara ma glourificacioun !
Car fai menti la redemcioun,
Car fai menti lou batistèri,
Car fai menti tout lou mistèri...
Laisso que pique miejo-niue,
Pst ! Nerto vai passa pèr iue. —

Tant-lèu boumido aquelo crapo,

Naïve, émue, amourachée ;
Je t'ai mis, sur ma table et dans mon château même,
Le pain et le couteau ;
Pour toi j'ai mis en perce et j'ai fait ruisseler
Tous mes enivrements !
Et, non content de laisser perdre
Le miel exquis que je t'offrais,
Tu voudrais, toi, me souffler l'âme
Que j'ai achetée toute neuve
Et payée, moi, au poids de l'or ?
Tu me prends donc pour quelqu'un autre !
Des âmes noires, fi ! j'en ai à verse...
Mais depuis que je règne sur les régions d'en bas,
Je n'avais pas encore réussi une proie
Immaculée comme cette âme !
Mon angélique et blanche Nerte
Sera la perle précieuse d'enfer !
Elle sera mon triomphe et ma gloire !
Car sa capture dément la rédemption,
Elle dément la grâce baptismale,
Elle dément le mystère en entier...
Attends un peu que minuit frappe,
Et Nerte, psitt ! va sombrer dans l'abîme. »

Sitôt vomie cette scorie,

Lou valourous nebout dóu Papo
 Sus Lucifer, coume un lioun,
 Part, e moustrant lou crousihoun
 De soun espaso trelusêto
 Que pèr la poumo ié presêto :
 — Au noum dóu Paire, au noum dóu Fiéu
 E dóu sant Esperit de Diéu,
 À rèire, vièi dragas, à rèire! —
 Ié crido. Un grand cop de trounèire
 Seguiguè lou signe de crous :
 Em'un reboumb de tron afrous,
 Mescla de róugis esluciado,
 Uno tempêsto amaliciado
 Pèr lou coumbat di quatre vènt,
 Plen de furio e d'espavènt,
 Abóusounè dins sa maliço
 Paret, clouquié, cubert, téulisso ;
 Escoubè tout, lou castelas,
 Mounsen Roudrigo e lou Diablas.

Restè rên qu'uno mourgo en pèiro
 Que, desempièi, aqui se guèiro,
 Drecho au mitan d'un planèstèu,
 Meme à la plaço dóu castèu.

Le valeureux neveu du Pape,
Tel qu'un lion, sur Lucifer
S'élance, et lui montrant la croix
De son épée resplendissante
Dont il présente le pommeau :
— « Au nom du Père, au nom du Fils
Et du Saint-Esprit, s'écrie-t-il,
Arrière, arrière, vieux dragon ! »
Un grand coup de tonnerre
Suivit le signe de la croix :
D'affreux éclats de foudre retentirent,
Mélés à de rouges éclairs ;
Une tempête, courroucée
Par le combat des quatre vents
Pleins de furie et d'épouvante,
Effondra dans sa rage
Murs, clochetons, combles, toitures ;
Elle balaya tout, le château maudit,
Messire Rodrigue et le Diable.

Il ne resta qu'une nonne de pierre
Qu'on y voit encore, depuis lors,
Debout, au milieu d'un terre-plein,
Sur l'emplacement du château.

EPILOGUE

A DONO TAIANDIERO D'EN PAIADO

ÉPILOGUE

A MADAME HENRI SAINT-RENÉ TAILLANDIER

EPILOGUE

Quand vous disiéu que Mèste Moucho,
Ounte crèi faire la grimoucho,
Souvènti-fes dèu baduca !
Vès, i'a que de lou pas manca :
De-bado trono e porto pèiro,
Uno crousado lou champèiro,
E 'mé la pèiro dóu Catiéu
S'ausso la toure dóu bon Diéu.

Lou barbo-blanc de l'ermitòri
Ero en grand peno e languitòri.
L'avié de que : despièi tres jour,
Sus lou coulet, vers li miejour,
A l'endavans de soun bèl Ange
Mountavo; mai, pèr cas estrange,
Au darrié cop de l'angelus
Mousen Grabié pareissié plus.

ÉPILOGUE

Ne vous disais-je pas que « Maître Mouche »,
Là où il croit faire gogaille,
Est souvent obligé de croquer le marmot !
Ne le manquez pas, voilà tout :
C'est en vain qu'il tempête et qu'il porte la pierre,
Un coup de croix le met en fuite,
Et la tour du bon Dieu s'exhausse
Avec la pierre du Méchant.

Le solitaire à barbe blanche
Se morfondait dans l'inquiétude :
Non sans sujet. Depuis trois jours,
Sur la colline, vers midi,
Il montait à la rencontre
De son bel Ange ; mais, par extraordinaire,
Au dernier coup de l'angelus,
Monseigneur Gabriel ne faisait plus d'apparitions.

E l'ermitan se desoulavo.
 Agarrussi, la caro blavo,
 Fasié que dire : — Qu'ai fa iéu
 Pèr que la gràci dóu bon Diéu
 M'ague leissa de talo sorto! —
 E d'esquichado enca plus forto,
 Zóu! se dounavo pèr casti.

De mai en mai adoulenti,
 Lou jour quatren, au bout dóu serre
 Ounte soun pan anavo querre,
 Lou bon cacàn escalè mai,
 Pregant, pregant de-longo... Mai,
 Dins l'estendudo celestialo,
 L'Arcange bléuge, à tiro d'alo,
 Aquesto vòuto davalè,
 E 'm'un sourrire ié parlè :
 — T'ai fa languì, moun paure ermito!
 — Coume un pau-vau que noun merito,
 Respoundeguè, lou mendre rai
 Que la favour de Diéu ié trai.

— Figuro-te que la meneto,
 Coumencè l'Ange plan-planeto,
 Que bandiguères, l'autre jour,

Et l'ermite se désolait.

Hérissé comme un houx, la face blême,

Il répétait : — « Qu'ai-je donc fait

Pour que la grâce du bon Dieu

M'ait délaissé de telle sorte ! »

Et, pour sa mortification,

Il redoublait d'austérités.

Dolent, de plus en plus dolent,

Le quatrième jour, au haut de la montagne

Où il allait chercher son pain,

Le bon vieillard gravit encore,

Priant, priant sans cesse... Mais,

Dans l'étendue céleste,

L'Archange éblouissant, à tire d'aile,

Descendit cette fois

Et lui dit avec un sourire :

— « Je t'ai fait languir, mon pauvre ermite ! »

— « Oui, comme un misérable, répondit celui-ci,

Qui ne mérite pas le plus petit rayon

Que la faveur de Dieu lui jette. »

— « Figure-toi que la nonnain,

Tout doucement commença l'Ange,

Que, l'autre jour, si durement,

Tant crusamen de toun sejour,
Anè toumba, touto esplourado,
Vers lou masage de Laurado.
Lou gentilome d'un castèu,
Qu'èro un fenat tarabastèu,
L'aculiguè dins sa demoro :
E quand lou prince de Goumorro,
Lou laid Demoun, s'es presenta
Pèr avé Nerto e l'empourta,
Lou chivalié 'mé tant de voio
A courregu lis àuti joio
Que Lucifèr, mourre-bourdoun,
A cabussa. T'aprene dounc
Que la moungeto es deliéurado.
A dins lou cèu fa soun intrado
Emé lou chivalié courous
Que, d'uno man tenènt la crous,
S'es renouva dins un batisme
De pentimen e d'erouïsme.
E coume, à noste miradou,
Pèr lou retour d'un pecadou
I'a mai de gau que pèr l'intrage
De nounanto-nòu juste arrage,
Despièi tres jour lou paradis
Es tout, ma fe, boulegadis,

Tu chassas de ton ermitage,
Alla tomber, tout éplorée,
Devers le hameau de Laurade.
Un châtelain du voisinage,
Vrai sacripant écervelé,
La recueillit dans sa demeure :
Et quand le prince de Gomorrhe,
L'affreux Démon, s'est présenté
Pour saisir et emporter Nerte,
Le chevalier a, dans la lice,
Couru si vaillamment les hautes palmes
Que Lucifer, vaincu,
A mordu la poussière. Sache donc
Que la nonnette est délivrée.
Elle a fait son entrée dans le ciel
Avec le chevalier brillant
Qui, d'une main tenant la croix,
S'est racheté dans un baptême
De repentir et d'héroïsme.
Et comme, dans nos sublimes sphères,
Le retour d'un pécheur
Cause plus de joie que l'entrée
De quatre-vingt-dix-neuf justes ensemble,
Depuis trois jours le paradis
Est, ma foi, tout en mouvement

Tout alegresso e tout cantico
 Pèr celebra l'unioun mistico
 Que s'es ligado au sen divin
 Poulidamen coume aigo e vin
 Nerto, pecaire! si parpello
 Avien ploura dins ma capello,
 E me siéu fa, tant que poudiéu,
 Soun testimòni davans Diéu.

— Glòri, diguè l'ermito, glòri
 Au Majourau longo-mai flòri
 Que despoutènto lis esfors
 D'aquéu que tèn li draïou tors!
 Mai, l'estiganço d'aquéu blaime
 Que tant m'a mes, iéu, dins l'espaime,
 Noun la poudriéu counèisse vuei?
 — Quau bèn escouto bèn recuei!
 E de-segur, repliquè l'Ange,
 Tu, dins ta pòu, as pres lou change,
 Car moun prejit noun èro esta
 Qu'uno leiçoun d'umileta. —
 E, fasènt traço blanquinello,
 Vers li estànçi courounello
 L'ange Grabié prenguè lou vanc.

Et exulte de chants d'allégresse
Pour célébrer l'union mystique
Qui s'est liée au sein de Dieu
Tout bellement comme l'eau et le vin...
Pauvre Nerte ! ses yeux
Avaient pleuré dans ma chapelle,
Et de mon mieux je me suis fait
Son témoin devant Dieu. »

— « Gloire donc, dit l'ermite, gloire
Au Souverain à jamais triomphant
Qui déjoue les efforts
De celui qui chemine par les voies tortueuses !
Mais, le motif du blâme
Qui m'avait mis, moi, dans un si grand trouble,
Ne le pourrais-je point connaître, ce jourd'hui ? »
L'Ange répliqua : — « On recueille
Comme on écoute ; et, à coup sûr,
Toi, dans ta peur, tu auras pris le change,
Car, dans mon invective, il n'y eut
Qu'une leçon d'humilité. »
Et, laissant une trace blanche,
Vers les régions supérieures
L'ange Gabriel prit l'essor.

S'anaves, quauque jour, trevant,
 Brave leitour, pèr l'encountrado
 De Sant-Grabié vo de Laurado,
 Podes, se lou cresiés necit,
 T'assegura d'aquest recit.
 Dins l'emplanado meissounenco,
 Veiras la Mourgo peirounenco,
 De l'Infernau e de si tron
 Pourtant la marco sus lou front :
 Mudo, plantado coume un terme,
 Escouto greleja lou germe.
 E li cacalausoun blanquet,
 Voulènt cerca 'n pau de fresquet,
 S'amagon dins sa vestimento
 Embausemado pèr la mento ;
 E l'oumbro ié viro à l'entour,
 E li sesoun fan soun retour,
 E tout se mudo e se remudo :
 La Mourgo rèsto, negro e mudo.
 Mai, en de tèms que i'a, tant-lèu
 Que la rajolo dóu soulèu
 Mouto à soun aut, dison que canto :
 Emé l'auriho aqui toucanto
 Se pos sesi lou cañtadis,
 Vers li miejour, parèis que dis

Si quelque jour, bienveillant lecteur,
Tu voyageais par la contrée
De Laurade ou de Saint-Gabriel,
Tu peux, au cas où tu le croirais nécessaire,
T'assurer de ce récit.

Dans la campagne, au milieu des moissons,
Tu verras la *Mourgue* de pierre,
Portant au front la marque
De l'Infernal et de ses foudres :
Muette, plantée comme un terme,
Elle écoute la germination.

Et les petits limaçons blancs,
Voulant chercher un peu de frais,
Se collent dans son vêtement
Embaumé par la menthe ;
Et autour d'elle l'ombre tourne,
Et les saisons suivent leur cours,
Et tout change et tout se remue :
La *Mourgue* reste, noire et muette.

Mais, à certaines dates, dit-on,
Sitôt que le soleil ardent
Monte à son apogée, elle chante :
L'oreille appliquée à la pierre,
Si tu peux percevoir le chant,
Vers midi, paraît-il, elle dit

La Saludacioun angelico.

La pichouneto baselico
 De Sant-Grabié, pas liuen d'aqui,
 Sèmblo, pecaire, se langui,
 Pèr li Crestian abandounado,
 Despièi d'annado emai d'annado.
 Entre li tousco d'óulivié,
 À sa façado, sant Grabié,
 Souto uno arcado crouseludo,
 La santo Vierge ié saludo
 En disènt : *Ave, Maria!*
 Lou serpatas, envertouia
 Autour de l'Aubre de la Sciènci,
 Ié fai ligueto à l'innoucènci
 D'Adam e d'Èvo... Pièi plus rèn.
 L'ome labouro, indiferènt.
 Lou saludaire de la Vierge
 À soun autar n'a plus un cierge.
 Mai lis erbage dóu bon Diéu,
 Dins lou relarg de soun courtiéu,
 I trau de la paret massisso,
 Entre li bard de la lausisso,
 An pres racino e jiton flour :
 Encèns de champ que la calour

La Salutation angélique.

La petite église romane
De Saint-Gabriel, non loin de là,
Semble, pauvrette, s'ennuyer,
Abandonnée par les Chrétiens
Depuis nombre et nombre d'années.
Entre les touffes d'oliviers,
A sa façade, saint Gabriel,
Sous une arcade creuse,
Y salue la sainte Vierge
En disant : *Ave, Maria!*
Et le serpent, entortillé
Autour de l'Arbre de la Science,
Y tente le cœur innocent
D'Adam et d'Ève... Puis plus rien.
L'homme laboure, indifférent.
Celui qui salua la Vierge
N'a plus un cierge à son autel.
Mais les plantes du bon Dieu,
Dans le préau de son parvis,
Aux trous des murs massifs,
Entre les pierres de son toit de dalles,
Ont pris racine et fleurissent :
Encens agreste que la chaleur du jour

Escampo soul au santuari.
 Mai dóu bon Diéu lou prim bestiari,
 Li galineto de sant Jan,
 Li parpaioun voulastrejang,
 Lou prègo-Diéu que s'ageinouio,
 Maigre, amudi, sus la panouio,
 L'abiho que rejoun soun mèu
 I barbacano dóu cimèu,
 E la cigalo qu'innoucènto,
 Souto sis alo trelusènto,
 Fai cascaia vèspre e matin
 Un brusimen tant argentin,
 Van, vènon, touto la chaumiho,
 Coume en parròqui li famiho,
 Dins lou pourtau e dins lou cor
 Que lou soulèu embrumo d'or.

E, dins li nis dóu fenestrage,
 Li passeroun piéutant arrage
 Canton li laus de sant Grabié
 Que fai encourre l'espervié...
 E, de ta glèiso véuso e pauro
 Que pèr ourguenò n'a que l'auro,
 O sant Grabié tarascounen,
 Iéu, lou felibre maianen,

Épanche seul au sanctuaire.
Mais du bon Dieu tout le menu bétail,
Les « poulettes de saint Jean »,
Les papillons à l'essor saccadé,
Le « prie-Dieu » qui s'agenouille,
Maigre, silencieux, sur la pampe de l'herbe,
L'abeille qui serre son miel
Dans les barbacanes du faite,
Et, innocente, la cigale
Qui, sous ses ailes diaphanes,
Fait grésiller matin et soir
Son bruissement argentin,
Tout ce monde-là va et vient,
Comme en paroisse les familles,
Dans le portail et dans le chœur
Que le soleil a surdorés.

Et, aux nids des fenêtres,
Piaulant à qui mieux mieux, les moineaux
Chantent les *los* de Gabriel
Qui met en fuite l'épervier...
Et moi, le félibre de Maillane,
Passant aujourd'hui devant le porche
De ton église veuve et pauvre
Qui n'a pour orgue que le vent,

Vuei en passant davans lou porge,
À moun tour, esmougu, te porge
Aquest pouèmo nouvelet
Ounte blanquejes risoulet.

Maiano, 7 de juliet 1883.

O saint Gabriel de Tarascon,
A mon tour, ému, je t'offre
Ce petit poème nouveau
Où ta blancheur apparaît souriante.

Maillane (Bouches-du-Rhône), 7 juillet 1883.



TAULETO

	Pajo.
PROULOGUE.	2
I. Lou Baroun	24
II. Lou Papo	76
III. Lou Rèi	130
IV. Lou Lioun.	186
V. La Mourgo.	232
VI. L'Ange.	278
VII. Lou Diable.	320
EPILOGUE	366

TABLE

	Pages.
PROLOGUE	3
I. Le Baron.	25
II. Le Pape	77
III. Le Roi	131
IV. Le Lion.	187
V. La Nonne.	233
VI. L'Ange.	279
VII. Le Diable.	321
ÉPILOGUE.	367

Bibl. Jag

PARIS. — IMPRIMERIE DE L'ART

. ROUAM, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, 41, RUE DE LA VICTOIRE.



